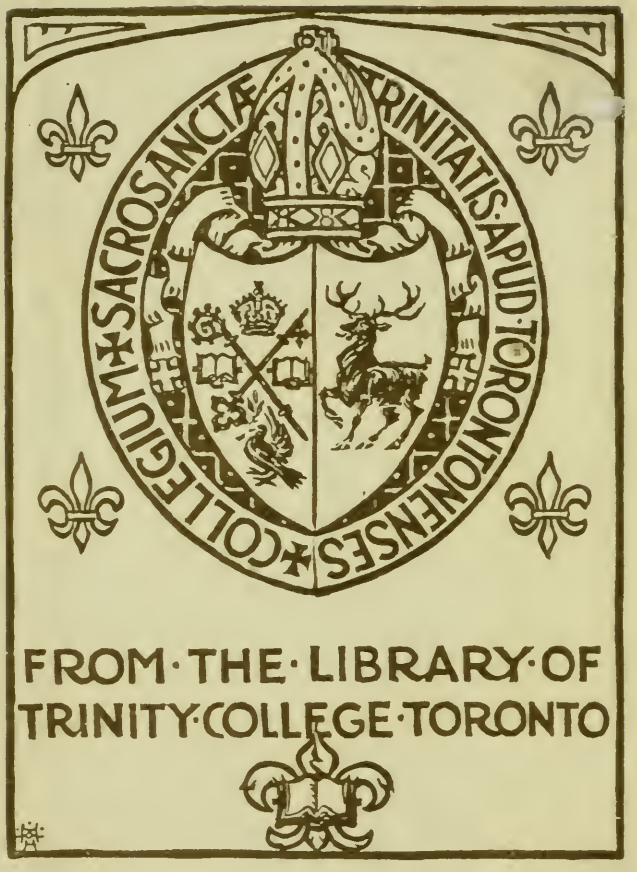

RB 76107

Library
of the
University of Toronto

TUFTS UNIVERSITY
LIBRARY
SN S.H. 46 No. 1

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresdedeuxama01rous

Rowland Alston
Bt

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

CONTENANT

JULIE,

OU LA

NOUVELLE HÉLOISE.

TOME PREMIER.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES,
RECUEILLIES ET PUBLIÉES
PAR J. J. ROUSSEAU.

Seconde Édition originale, revue & corrigée par l'Editeur.

PREMIÈRE PARTIE.

Non la conobbe il mondo, mentre l'ebbe:
Conobill' io oh' a pianger qui rimasi.
Petrare.

A AMSTERDAM;
Chez MARC-MICHEL REY.

M. DCC. LXX.

PQ
2039
.A1
1770
Rare Books
I

SUJETS D'ESTAMPES

Tels qu'ils ont été donnés par l'Editeur.

LA plupart de ces sujets sont détaillés pour les faire entendre, beaucoup plus qu'ils ne peuvent l'être dans l'exécution : car pour rendre heureusement un dessein, l'Artiste ne doit pas le voir tel qu'il sera sur son papier, mais tel qu'il est dans la nature. Le crayon ne distingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit les distinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres, si le Graveur n'imagine aussi les couleurs. De même dans les figures en mouvement il faut voir ce qui précéde & ce qui suit, & donner au temps de l'action une certaine latitude ; sans quoi

l'on ne saisira jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'Artiste consiste à faire imaginer au Spectateur beaucoup de choses qui ne sont pas sur la planche ; & cela dépend d'un heureux choix de circonstances, dont celles qu'il rend font supposer celles qu'il ne rend pas. On ne sauroit donc entrer dans un trop grand détail, quand on veut exposer des Sujets d'Estampes, & qu'on est absolument ignorant dans l'art. Au reste, il est aisé de comprendre que ceci n'avoit pas été écrit pour le Public, mais en donnant séparément les Estampes, on a cru devoir y joindre l'explication.

Quatre ou cinq personnages reviennent dans toutes les Planches, & en composent à peu près toutes les figures. Il faudroit tâcher de les distinguer par

leur air, & par le goût de leur vêtement, enſorte qu'on les reconnut toujours.

1. JULIE eſt la Figure principale. Blonde, une phyſionomie douce, tendre, modeſte enchantereſſe. Des graces naturelles ſans la moindre affectation : une élégante ſimplicité, même un peu de négligence dans ſon vêtement, mais qui lui ſied mieux qu'un air plus arrangé : peu d'ornemens, toujours du goût, la gorge couverte en fille modeſte, & non pas en dévote.

2. CLAIRE ou la Couſine. Une brune piquante ; l'air plus fin, plus éveillé, plus gai ; d'une parure un peu plus ornée, & viſant preſque à la coquetterie ; mais toujours pourtant de la modeſtie & de la bienſéance. Jamais de panier ni à l'une ni à l'autre.

3. SAINT PREUX ou l'ami. Un jeune homme d'une figure ordinaire ; rien de distingué ; seulement une physionomie sensible & intéressante. L'habillement très-simple : une contenance assez timide, même un peu embarrassé de sa personne quand il est de sang-froid ; mais bouillant & emporté dans la passion.

4. LE BARON D'ETANGE, ou le père : ne paroît qu'une fois, & l'on dira comment il doit être.

5. MILORD EDOUARD, ou l'Anglois. Un air de grandeur qui vient de l'ame plus que du rang ; l'empreinte du courage & de la vertu, mais un peu de rudesse & d'âpreté dans les traits. Un maintien grave & stoïque, sous lequel il cache avec peine une extrême sensibilité. La parure à l'Angloise, & d'un grand-

Seigneur ſans faſte. S'il étoit poſſible d'ajouter à tout cela le port un peu ſpadaſſin, il n'y auroit pas de mal.

6. M. DE WOLMAR, le Mari de Julie. Un air froid & poſé. Rien de faux ni de contraint; peu de geſte, beaucoup d'eſprit, l'œil aſſez fin; étudiant les gens ſans affectation.

Tels doivent être à peu près les caractères des Figures. Je paſſe aux ſujets des Planches.

EXPLICATION

De l'Estampe qui est à la tête du premier Volume.

POur exprimer l'impression que peut faire la grandeur plus que naturelle des caractères tracés dans ce Roman, on représente l'Auteur de la *Nouvelle Héloïse* sous l'emblême d'un Peintre animé par le feu du Génie & par celui de l'Amour, & qui, en imitant la Nature, la peint beaucoup plus grande & plus belle qu'elle n'est.

On voit dans ce dessein une femme debout, rayonnante de lumière, dans une attitude simple & gracieuse. C'est la Nature qui présente ses beautés aux yeux du Peintre. Le Génie de l'invention, ayant des ailes à la tête, tient un flambeau, & concourt avec l'Amour, qui en a eu également, à allumer une flamme sur la tête du Peintre; c'est-à-dire, qu'ils allument le feu de son génie. Dans ce moment d'enthousiasme, on voit que la représentation qu'il trace sur un tableau roulé, est considérablement plus grande que l'objet qu'il imite.

PREMIERE ESTAMPE.

I. Partie. Lettre XIV. *page* 56.

LE lieu de la Scène eſt un boſquet. Julie vient de donner à ſon ami un baiſer *coſi ſaporito*, qu'elle en tombe dans une eſpéce de défaillance. On la voit dans un état de langueur ſe pancher, ſe laiſſer couler ſur les bras de ſa Couſine, & celle-ci la recevoir avec un empreſſement qui ne l'empêche pas de ſourire en regardant du coin de l'œil ſon ami. Le jeune homme a les deux bras étendus vers Julie; de l'un il vient de l'embraſſer, & l'autre s'avance pour la ſoutenir: ſon chapeau eſt à terre. Un raviſſement, un tranſport très-vif de plaiſir & d'allarmes doit régner dans ſon geſte & ſur ſon viſage. Julie doit ſe pâmer & non s'évanouir. Tout le tableau doit reſpirer une ivreſſe de volupté qu'une certaine modeſtie rende encore plus touchante.

INSCRIPTION *de la première Planche.*

Le premier baiſer de l'amour.

SECONDE ESTAMPE.

I.re Partie. Lettre LX. page 217.

LE lieu de la Scene eſt une chambre fort ſimple. Cinq perſonnages rempliſſent l'Eſtampe. Milord Edouard ſans épée, & appuyé ſur une canne, ſe met à genoux devant l'Ami, qui eſt aſſis à côté d'une table ſur laquelle ſont ſon épée & ſon chapeau, avec un livre plus près de lui. La poſture humble de l'Anglois ne doit rien avoir de honteux ni de timide; au contraire, il regne ſur ſon viſage une fierté ſans arrogance, une hauteur de courage; non pour braver celui devant lequel il s'humilie, mais à cauſe de l'honneur qu'il ſe rend à lui-même de faire une belle action par un motif de juſtice & non de crainte. L'Ami, ſurpris, troublé de voir l'Anglois à ſes pieds, cherche à le relever avec beaucoup d'inquiétude & un air très-confus. Les trois Spectateurs, tous en épée, marquent l'étonnement & l'admiration, chacun par une attitude différente. L'eſprit de ce ſujet eſt, que le perſonnage qui eſt à genoux imprime du reſpect aux autres, & qu'ils ſemblent tous à genoux devant lui.

INSCRIPTION *de la ſeconde Planche.*

L'héroïſme de la valeur.

TROISIEME ESTAMPE.

II. Partie. Lettre X. *page* 53.

LE lieu est une chambre de cabaret, dont la porte ouverte, donne dans un autre chambre. Sur une table, auprès du feu devant laquelle est assis Milord Edouard, en robe de chambre, sont deux bougies, quelques lettres ouvertes, & un paquet encore fermé. Edouard tient de la main droite une lettre qu'il baisse de surprise, en voyant entrer le jeune homme. Celui-ci encore habillé, a le chapeau enfoncé sur les yeux, tient son épée d'une main; & de l'autre, montre à l'Anglois d'un air emporté & menaçant la sienne, qui est sur un fauteuil à côté de lui. L'Anglois fait de la main gauche un geste de dédain froid & marqué. Il regarde en même temps l'étourdi d'un air de compassion propre à le faire rentrer en lui-même; & l'on doit remarquer en effet dans son attitude, que ce regard commence à le décontenancer.

INSCRIPTION *de la troisième Planche.*

Ah, jeune Homme! à ton Bienfaiteur!

QUATRIÈME ESTAMPE.

II. Partie. Lettre XXVI. *page* 184.

LA Scene est dans la rue devant une maison de mauvaise apparence. Près de la porte ouverte, un laquais éclaire avec deux flambeau de table. Un fiacre est à quelques pas delà; le cocher tient la portière ouverte, & un jeune homme s'avance pour y monter. Ce jeune homme est St. Preux sortant d'un lieu de débauche, dans une attitude qui marque le remords, la tristesse & l'abattement. Une des habitantes de cette maison l'a reconduit jusques dans la rue; & dans ses adieux on voit la joie, l'impudence & l'air d'une personne qui se félicite d'avoir triomphé de lui. Accablé de douleur & de honte, il ne fait pas même attention à elle. Aux fenêtres sont de jeunes Officiers avec deux ou trois compagnes de celle qui est en bas. Ils battent des mains, & applaudissent d'un air railleur en voyant passer le jeune homme qui ne les regarde ni ne les écoute. Il doit regner une immodestie dans le maintient des femmes, & un désordre dans leur ajustement, qui ne laisse pas douter un moment de ce qu'elles sont, & qui fasse mieux sortir la tristesse du principal personnage.

INSCRIPTION *de la quatrième Planche.*

La honte & les remords vengent l'amour outragé.

CINQUIÈME ESTAMPE.

III. Partie. Lettre XIV. *page* 42.

LA Scene se passe de nuit, & représente la chambre de Julie, dans le désordre où est ordinairement celle d'une personne malade. Julie est dans son lit avec la petite vérole ; elle a le transport. Ses rideaux fermés étoient entr'ouverts pour le passage de son bras, qui est en dehors ; mais sentant baiser sa main, de l'autre elle ouvre brusquement le rideau, & reconnoissant son ami, elle paroît surprise, agitée, transportée de joie, & prête à s'élancer vers lui. L'amant, à genoux près du lit, tient la main de Julie, qu'il vient de saisir, & la baise avec un emportement de douleur & d'amour dans lequel on voit, non seulement qu'il ne craint pas la communication du venin, mais qu'il la desire. A l'instant Claire, un bougeoir à la main, remarquant le mouvement de Julie, prend le jeune homme par le bras, & l'arrachant du lieu où il est, l'entraîne hors de la chambre. Une femme de chambre un peu âgée, s'avance en même-temps au chevet de Julie pour la retenir. Il faut qu'on remarque dans tous les personnages une action très-vive, & bien prise dans l'unité du moment.

INSCRIPTION *de la cinquième Planche.*

L'inoculation de l'amour.

SIXIÈME ESTAMPE.

III. Partie. Lettre XVIII. *page* 70.

LA Scene se passe dans la chambre du Baron d'Etange, père de Julie. Julie est assise, & près de sa chaise est un fauteuil vuide : son père qui l'occupoit est à genoux devant elle, lui serrant les mains, versant des larmes, & dans une attitude suppliante & pathétique. Le trouble, l'agitation, la douleur sont dans les yeux de Julie. On voit à un certain air de lassitude, qu'elle a fait tous ses efforts pour relever son père ou se dégager ; mais n'en pouvant venir à bout, elle laisse pancher sa tête sur le dos de sa chaise, comme une personne prête à se trouver mal ; tandis que ses deux mains en avant, portent encore sur les bras de son père. Le Baron doit avoir une phisionomie vénérable, une chevelure blanche, le port militaire, &, quoique suppliant, quelque chose de noble & de fier dans le maintien.

INSCRIPTION *de la sixième Planche.*

La force paternelle.

SEPTIÈME ESTAMPE.

IV. Partie. Lettre VI. *page* 41.

LA Scene se passe dans l'avenue d'une maison de campagne, quelques pas au-delà de la grille, devant laquelle on voit en dehors une chaise arrêtée, une malle derrière, & un Postillon. Comme l'ordonnance de cette estampe est très-simple, elle demande pourtant une grande expression, il la faut expliquer.

L'ami de Julie revient d'un voyage de long cours; & quoi que le mari sache qu'avant son mariage cet ami a été amant favorisé, il prend une telle confiance dans la vertu de tous deux, qu'il invite lui-même le jeune homme à venir dans sa maison. Le moment de son arrivée est le sujet de l'Estampe. Julie vient de l'embrasser, & le prenant par la main le présente à son mari, qui s'avance pour l'embrasser à son tour. M. de Wolmar, naturellement froid & posé, doit avoir l'air ouvert, presque riant; un regard serein qui invite à la confiance.

Le jeune homme, en habit de voyage, s'approche avec un air de respect dans lequel on démêle, à la vérité, un peu de contrainte & de confusion, mais non pas une gêne pénible ni un embarras suspect. Pour Julie, on voit sur son visage & dans son maintien un caractère d'innocence & de candeur, qui

montre en cet instant toute la pureté de son ame. Elle doit regarder son mari avec une assurance modeste, où se peignent l'attendrissement & la reconnoissance que lui donne un si grand témoignage d'estime, & le sentiment qu'elle en est digne.

INSCRIPTION *de la septième Planche.*

La confiance des belles ames.

HUITIÈME ESTAMPE.

IV. Partie. Lettre XVII. *page* 206.

LE Payſage eſt ici ce qui demande le plus d'exactitude. Je ne puis mieux le repréſenter qu'en tranſcrivant le paſſage où il eſt décrit.

Nous y parvînmes après une heure de marche, par quelques ſentiers ombragés & tortueux qui montoient inſenſiblement entre les rochers, & n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. Ce lieu ſolitaire formoit un réduit ſauvage & déſert, plein de ces ſortes de beautés qui ne touchent que les ames ſenſibles, & paroiſſent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges, rouloit à cent pas de nous une eau bourbeuſe, & charrioit avec fracas du limon, du ſable & des pierres. Derrière nous, une chaîne de roches inacceſſibles ſéparoit l'eſplanade où nous étions, de cette partie des Alpes qu'on nomme les Glacieres, *parce que d'énormes ſommets de glaces qui s'accroiſſent inceſſamment, les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs ſapins nous ombrageoient triſtement à droite; un grand bois de chênes étoit à gauche au-delà du torrent; &, preſque à-pic au-deſſous de nous, cette immenſe plaine d'eau que le lac forme au ſein des montagnes, nous ſéparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont le ſpectacle étoit couronné par la cime du majeſtueux Jura.*

Au milieu de ces grands & superbes objets, le petit terrein où nous étions étaloit les charmes d'un séjour riant & champêtre. Quelques ruisseaux filtroient à travers les rochers, & rouloient sur la verdure en filets de cryſtal. Quelques arbres fruitiers sauvages enracinés dans les hauteurs, panchoient leurs têtes sur les nôtres. La terre humide étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un si doux réduit aux objets qui l'environnoient, il sembloit que ce lieu désert dût être l'asyle de deux amans échappés seuls au bouleversement de la nature.

Il faut ajouter à cette description que deux quartiers de rocher tombés du haut, & pouvant servir de table & de siége, doivent être presque au bord de l'esplanade; que dans la perspective des côtes du Pays de Vaud qu'on voit dans l'éloignement, on distingue sur le rivage des Villes de distance en distance, & qu'il est nécessaire au moins qu'on en apperçoive une vis-à-vis de l'esplanade ci-dessus décrite.

C'est sur cette esplanade que sont Julie & son ami; les deux seuls personnages de l'Estampe. L'ami posant une main sur l'un des deux quartiers, lui montre de l'autre main, & d'un peu loin, des caractères gravés sur les rochers des environs. Il lui parle en même-temps avec feu; on lit dans les yeux de Julie l'attendrissement que lui causent ses discours & les objets qu'il lui rappelle; mais on y lit aussi que la vertu préside, & ne craint rien de ces dangereux souvenirs.

Il y a une intervalle de dix ans entre la première Eſtampe & celle-ci, & dans cet intervalle Julie eſt devenue femme & mère ; mais il eſt dit qu'étant fille, elle laiſſoit dans ſon ajuſtement un peu de négligence qui la rendoit plus touchante ; & qu'étant femme elle ſe paroît avec plus de ſoin. C'eſt ainſi qu'elle doit être dans la Planche ſeptième ; mais dans celle-ci, elle eſt ſans parure & en robe du matin.

INSCRIPTION *de la huitième Planche.*

Les monumens des anciennes amours.

NEUVIÈME ESTAMPE.

V. Partie. Lettre III. *page* 62.

UN Sallon, sept figures. Au fond vers la gauche une table à thé couverte de trois tasses, la théiere, le pot à sucre, &c. Autour de la table sont, dans le fond & en face, M. de Wolmar, à sa droite en tournant, l'ami tenant la gazette; en sorte que l'un & l'autre voient tout ce qui se passe dans la chambre.

A droite aussi dans le fond, Madame de Wolmar assise tenant de la broderie; sa femme de chambre assise à côté d'elle & faisant de la dentelle; son oreiller est appuyé sur une chaise plus petite. Cette femme de chambre, la même dont il est parlé ci-après, Planche onzième, est plus jeune que celle de la Planche sixième.

Sur le devant, à sept ou huit pas des uns & des autres, est une autre petite table couverte d'un livre d'Estampes que parcourent deux petits garçons. L'aîné, tout occupé des figures, les montre au cadet; mais celui-ci compte furtivement des onchets qu'il tient sous la table cachés par un des côtés du livre. Une petite fille de huit ans, leur aînée, s'est levée de la chaise qui est devant la femme de chambre, & s'avance lestement sur la pointe des pieds vers les deux garçons. Elle parle d'un petit ton d'autorité, en montrant de loin la figure

du livre, & tenant un ouvrage à l'aiguille de l'autre main.

Madame de Wolmar doit paroître avoir ſuſpendu ſon travail pour contempler le manege des enfans : les hommes ont de même ſuſpendu leur lecture pour contempler à la fois madame de Wolmar & les trois enfans. La femme de chambre eſt à ſon ouvrage.

Un air fort occupé dans les enfans ; un air de contemplation rêveuſe & douce dans les trois ſpectateurs. La mère ſur-tout doit paroître dans une extaſe délicieuſe.

INSCRIPTION *de la neuvième Planche.*

La matinée à l'Angloiſe.

DIXIEME ESTAMPE.

V. Partie. Lettre IX. *page* 157.

UNe chambre de cabaret. Le moment, vers la fin de la nuit. Le crépuscule commence à montrer quelques objets; mais l'obscurité permet à peine qu'on les distingue.

L'ami qu'un rêve pénible vient d'agiter s'est jetté à bas de son lit, & a pris sa robe de chambre à la hâte. Il erre avec un air d'effroi, cherchant à écarter de la main des objets fantastiques dont il paroît épouvanté. Il tâtonne pour trouver la porte. La noirceur de l'estampe, l'attitude expressive du personnage, son visage effaré doivent faire un effet lugubre & donner aux regardans une impression de terreur.

INSCRIPTION *de la dixième Planche.*

Où veux-tu fuir ? Le Fantôme est dans ton cœur.

ONZIEME ESTAMPE.

VI. Partie. Lettre II. *page* 14.

LA ſcene eſt dans un Sallon. Vers la cheminée, où il y a du feu, eſt une table de jeu à laquelle ſont, contre le mur, M. de Wolmar qu'on voit en face, & vis-à-vis Saint Preux, dont on voit le corps de profil, parce que ſa chaiſe eſt un peu dérangée; mais dont on ne voit la tête que par derrière, parce qu'il la retourne vers M. de Wolmar.

Par terre eſt un échiquier renverſé dont les piéces ſont éparſes. Claire, d'un air moitié railleur, préſente au jeune homme la joue, pour y appliquer un ſoufflet ou un baiſer, à ſon choix, en punition du coup qu'elle vient de faire. Ce coup eſt indiqué par une raquette qu'elle tient pendante d'une main, tandis qu'elle avance l'autre main ſur le bras du jeune homme, pour lui faire retourner la tête qu'il baiſſe & qu'il détourne d'un air boudeur. Pour que le coup ait pu ſe faire ſans grand fracas, il faut un de ces petits échiquiers de maroquin qui ſe ferment comme des livres, & le repréſenter à moitié ouvert contre un des pieds de la table.

Sur le devant eſt une autre perſonne qu'on reconnoît, au tablier, pour la femme de chambre; à côté d'elle eſt ſa raquet-

te ſur une chaiſe. Elle tient d'une main le volant élevé, & de l'autre elle fait ſemblant d'en raccommoder les plumes ; mais elle regarde à travers, en ſouriant, la ſcene qui ſe paſſe vers la cheminée.

M. de Wolmar un bras paſſé ſur le dos de la chaiſe, comme pour contempler plus commodément, fait ſigne du doigt à la femme de chambre de ne pas troubler la ſcène par un éclat de rire.

INSCRIPTION *de la onzième Planche.*

Claire, Claire ! Les enfans chantent la nuit quand ils ont peur.

DOUZIEME ESTAMPE.

VI. Partie. Lettre IX. *page* 112.

CEtte dernière Eſtampe marque le moment où Julie va ſe jetter dans le Lac pour en retirer un de ſes enfans, qui malheureuſement y étoit tombé, en revenant du château de Chillon. La femme de chambre retient l'aîné des enfans qui veut ſe jetter dans l'eau après ſa mère. Les autres perſonnages ſont Mde. d'Orbe, Henriette ſa fille, le Baillif de Chillon, ſa femme & M. de Wolmar, qui, par leur attitude, témoignent leur frayeur.

INSCRIPTION *de la douzième Planche.*

L'amour maternel.

Pages de cette Edition auxquelles les Estampes doivent correspondre.

PREMIERE PARTIE.

La 1re. Estampe doit regarder la page 56
2e. Estampe. - - - - - 217

SECONDE PARTIE.

3e. Estampe. - - - - - 53
4e. Estampe. - - - - - 184

TROISIEME PARTIE.

5e. Estampe. - - - - - 42
6e. Estampe. - - - - - 70

QUATRIEME PARTIE.

7e. Estampe. - - - - - 41
8e. Estampe. - - - - - 206

CINQUIEME PARTIE.

9e. Estampe. - - - - - 62
10e. Estampe. - - - - - 157

SIXIEME PARTIE.

11e. Estampe. - - - - - 14
12e. Estampe. - - - - - 112

LETTRES

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE
A JULIE.

IL faut vous fuir, Mademoiſelle; je le ſens bien : j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités, & conſeillez-moi.

Vous savez que je ne suis entré dans votre maison que sur l'invitation de Madame votre mère. Sachant que j'avois cultivé quelques talens agréables, elle a cru qu'ils ne seroient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin sans en prévoir le péril, ou du moins sans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité: j'espère que je ne m'oublierai jamais jusqu'à vous tenir des discours qu'il ne vous convient pas d'entendre, & manquer au respect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naissance & à vos charmes. Si je souffre, j'ai du moins la consolation de souffrir seul, & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours; & je m'apperçois que sans y songer vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je sais, il est vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'espoir, & je me serois efforcé de le prendre, si je pouvois accorder en cette occasion la prudence avec l'honnêteté; mais comment me retirer décemment d'une maison dont la maîtresse elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde? Comment frustrer cette tendre mè-

re du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite, & cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous?

Je ne vois, Mademoiselle, qu'un moyen de sortir de l'embarras où je suis; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire, que ma peine ainsi que ma faute me vienne de vous, & qu'au moins par pitié pour moi vous daigniez m'interdire votre présence. Montrez ma lettre à vos parens; faites-moi refuser votre porte; chassez-moi comme il vous plaira; je puis tout endurer de vous; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chasser? moi, vous fuir! & pourquoi? Pourquoi donc, est-ce un crime d'être sensible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore? Non, belle Julie, vos attraits avoient ébloui mes yeux, jamais ils n'eussent égaré mon cœur, sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive & d'une inaltérable douceur, c'est cette pitié si tendre pour les maux d'autrui, c'est cet esprit juste & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame; ce sont, en un mot, les charmes des sentimens bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous. Je consens qu'on vous puisse imaginer plus belle

encore ; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête-homme, non Julie, il n'eſt pas poſſible.

J'oſe me flatter quelquefois que le Ciel a mis une conformité ſecrette entre nos affections, ainſi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore, rien n'altère en nous les panchans de la nature, & toutes nos inclinations ſemblent ſe rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manières uniformes de ſentir & de voir ; & pourquoi n'oſerois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens ? Quelquefois nos yeux ſe rencontrent ; quelques ſoupirs nous échappent en même-temps ; quelques larmes furtives.... ô Julie ! ſi cet accord venoit de plus loin..... ſi le Ciel nous avoit deſtinés..... toute la force humaine..... ah, pardon ! je m'égare : j'oſe prendre mes vœux pour de l'eſpoir : l'ardeur de mes deſirs prête à leur objet la poſſibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur ſe prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal ; je voudrois le haïr s'il étoit poſſible. Jugez ſi mes ſentimens ſont purs, par la ſorte de grace que je viens vous demander. Tariſſez, s'il ſe peut, la ſource du poiſon qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, & j'implore vos rigueurs, comme un amant imploreroit des bontés.

Oui, je promets, je jure de faire de mon

côté tous mes efforts pour recouvrer ma raison, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y sens naître; mais par pitié, détournez de moi ces yeux si doux qui me donnent la mort; dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos gestes; trompez l'avide imprudence de mes regards; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point sans émotion: soyez, hélas, une autre que vous-même, pour que mon cœur puisse revenir à lui.

Vous le dirai-je sans détour? Dans ces jeux que l'oisiveté de la soirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles; vous n'avez pas plus de réserve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en fallut peu que par pénitence vous ne me laissassiez prendre un baiser: vous résistâtes foiblement. Heureusement je n'eus garde de m'obstiner. Je sentis à mon trouble croissant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah, si du moins je l'eusse pu savourer à mon gré, ce baiser eût été mon dernier soupir, & je serois mort le plus heureux des hommes!

De grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait son danger, jusqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne sais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine se pose-t-elle sur la mienne, qu'un

treſaillement me ſaiſit ; le jeu me donne la fièvre, ou plutôt le délire ; je ne vois, je ne ſens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi.

Durant nos lectures, c'eſt un autre inconvénient. Si je vous vois un inſtant ſans votre mère ou ſans votre couſine, vous prenez un air ſi ſérieux, ſi froid, ſi glacé, que le reſpect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la préſence d'eſprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer, en tremblant, quelques mots d'une leçon que toute votre ſagacité vous fait ſuivre à peine. Ainſi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux : vous me déſolez & ne vous inſtruiſez point, ſans que je puiſſe concevoir quel motif fait ainſi changer d'humeur une perſonne ſi raiſonnable. J'oſe, vous le demander, comment pouvez-vous être ſi folâtre en public, & ſi grave dans le tête à tête ? Je penſois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il falloit compoſer ſon maintien à proportion du nombre des Spectateurs ; au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être ſerai-je moins tourmenté.

Si la commiſération naturelle aux ames bien nées, peut vous attendrir ſur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoi-

gné quelque estime, de légers changemens dans votre conduite rendront sa situation moins violente, & lui feront supporter plus paisiblement & son silence & ses maux: si sa retenue & son état ne vous touchent pas, & que vous vouliez user du droit de le perdre, vous le pouvez sans qu'il en murmure: il aime mieux encore périr par votre ordre, que par un transport indiscret qui le rendît coupable à vos yeux. Enfin, quoique vous ordonniez de mon sort, au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un espoir téméraire, & si vous avez lu cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oserois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.

LETTRE II.

A Julie.

QUe je me suis abusé, Mademoiselle, dans ma première Lettre! Au lieu de soulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'exposant à votre disgrace, & je sens que le pire de tout est de vous déplaire. Votre silence, votre air froid & réservé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma prière en partie, ce n'est que pour mieux m'en punir.

E poi ch'amor di me vi fece accorta
Fur i biondi capelli allor velati,
E l'amoroso sguardo in se raccolto.

vous retranchez en publique l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre ; mais vous n'en êtes que plus sévère dans le particulier, & votre ingénieuse rigueur s'exerce également par votre complaisance & par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'est cruelle ! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir sur le passé, & faire que vous n'eussiez point vu cette fatale lettre ! Non, dans la crainte de vous offenser encore, je n'écrirois point celle-ci, si je n'eusse écrit la première, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il, pour vous appaiser, dire que je m'abusois moi-même ? Faut-il protester que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ? .... moi, je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil mensonge est-il digne d'un cœur où vous régnez ? Ah ! que je sois malheureux, s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire, je ne serai ni menteur ni lâche, & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le désavouer.

Je sens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me consume mérite d'être puni, mais non méprisé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins disposer de mon sort : dites quelle est votre volonté. Quoi-

que vous puissiez me prescrire, je ne saurai qu'obéir ? M'imposez-vous un silence éternel ? Je saurai me contraindre à le garder. Me bannissez-vous de votre présence ? Je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? Ah! ce ne sera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne souscrive, hors celui de ne vous plus aimer : encore obéirois-je en cela même, s'il m'étoit possible.

Cent fois le jour je suis tenté de me jetter à vos pieds, de les arroser de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux tremblent & n'osent fléchir ; la parole expire sur mes lévres, & mon ame ne trouve aucune assurance contre la frayeur de vous irriter.

Est-il au monde un état plus affreux que le mien ? Mon cœur sent trop combien il est coupable & ne sauroit cesser de l'être ; le crime & le remord l'agitent de concert, & sans savoir quel sera mon destin, je flotte dans un doute insupportable, entre l'espoir de la clémence & la crainte du châtiment.

Mais non, je n'espère rien, je n'ai droit de rien espérer. La seule grace que j'attends de vous, est de hâter mon supplice. Contentez une juste vengeance. Est-ce être assez malheureux que de me voir réduit à la solliciter moi-même ? Punissez-moi, vous le devez : mais si vous n'êtes impitoyable, quittez cet air froid & mécontent qui me

met au déſeſpoir : quand on envoie un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colère.

LETTRE III.

A JULIE.

NE vous impatientez pas, Mademoiſelle, voici la dernière importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprêtois ! Je ne ſentis d'abord que celui d'un amour ſans eſpoir, que la raiſon peut vaincre à force de temps ; j'en connus enſuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire ; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le ſentiment de vos propres peines. O Julie ! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un ſilence invincible, mais tout décèle à mon cœur attentif vos agitations ſecrettes. Vos yeux deviennent ſombres, rêveurs, fixés en terre ; quelques regards égarés s'échappent ſur moi ; vos vives couleurs ſe fanent ; une pâleur étrangère couvre vos joues ; la gaieté vous abandonne ; une triſteſſe mortelle vous accable ; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préſerve d'un peu d'humeur.

Soit sensibilité, soit dédain, soit pitié pour mes souffrances, vous en êtes affectée, je le vois; je crains de contribuer aux vôtres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'espoir qui devroit en naître ne peut me flatter; car, ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'est plus cher que le mien.

Cependant, en revenant à mon tour sur moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire passager, fera le destin de ma vie. C'est le progrès de votre tristesse qui m'a fait sentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre esprit, toutes les graces de votre ancienne gaieté, n'eussent produit un effet semblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas, divine Julie; si vous pouviez voir quel embrasement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gémiriez vous-même des maux que vous me causez. Ils sont désormais sans remède, & je sens avec désespoir, que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe, qui ne peut se rendre heureux, peut au moins mériter de l'être, & je sçaurai vous forcer d'estimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponse. Je suis jeune & peux mériter un jour la considération dont je ne suis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous ren-

dre le repos que j'ai perdu pour toujours ; & que je vous ôte ici malgré moi. Il eſt juſte que je porte ſeul la peine du crime dont je ſuis ſeul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille & reprenez votre enjouement ; dès demain vous ne me verrez plus. Mais ſoyez ſûre que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous, ne s'éteindra de ma vie, que mon cœur plein d'un ſi digne objet ne ſauroit plus s'avilir, qu'il partagera déſormais ſes uniques hommages entre vous & la vertu, & qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

BILLET

de Julie.

N'Emportez pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement néceſſaire. Un cœur vertueux ſauroit ſe vaincre ou ſe taire, & deviendroit peut-être à craindre. Mais vous... vous pouvez reſter.

RÉPONSE.

Je me ſuis tû long-temps ; vos froideurs m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut ſe vaincre pour la vertu, l'on ne ſupporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.

II BILLET

de Julie.

NOn, Monsieur, après ce que vous avez paru sentir, après ce que vous m'avez osé dire ; un homme, tel que vous avez feint d'être, ne part point, il fait plus.

RÉPONSE.

Je n'ai rien feint, qu'une passion modérée dans un cœur au désespoir. Demain vous serez contente, & quoique vous en puissiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

III BILLET

de Julie.

INsensé ! si mes jours te sont chers, crains d'attenter aux tiens. Je suis obsédée, & ne puis ni vous parler, ni vous écrire jusqu'à demain. Attendez.

LETTRE IV.

DE JULIE.

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortiroit de mon cœur

qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échappe, & l'honneur eſt perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole ; eſt-il une mort plus cruelle que de ſurvivre à l'honneur.

Que dire, comment rompre un ſi pénible ſilence ? Ou plutôt n'ai-je pas déjà tout dit, & ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah, tu en as trop vu pour ne pas deviner le reſte ! Entraînée par degrés dans les piéges d'un vil ſéducteur, je vois, ſans pouvoir m'arrêter, l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'eſt bien plus mon amour que le tien qui fais ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur, tu t'en prévaut pour me perdre, & quand tu me rends mépriſable, le pire de mes maux eſt d'être forcée à te mépriſer. Ah, malheureux ! je t'eſtimois, & tu me déshonores ! crois-moi, ſi ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eut jamais obtenu.

Tu le ſais, tes remords en augmenteront ; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuſes. La modeſtie & l'honnêteté m'étoient chères ; j'aimois à les nourrir dans une vie ſimple & laborieuſe. Que m'ont ſervi des ſoins que le Ciel a rejettés ? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je ſentis le poiſon qui corrompt mes ſens & ma raiſon ; je le ſentis du premier inſtant, & tes yeux, tes ſentimens, tes diſcours, ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée ; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jetter aux pieds des auteurs de mes jours, cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable ; ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe : ils voudront appliquer des remédes ordinaires à un mal désespéré ; ma mère est foible & sans autorité ; je connois l'inflexible sévérité de mon père, & je ne ferai que perdre & déshonorer moi, ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frère n'est plus ; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit ; j'implore en vain le Ciel, le Ciel est sourd aux prières des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi ; la nature entière semble être ta complice ; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de toi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderoit-il maintenant à demi ? Comment ce cœur qui ne sait rien dissimuler, te cacheroit-il le reste de sa foiblesse ? Ah ! le premier pas, qui coûte le plus, étoit celui qu'il ne falloit pas faire ; comment m'arrêterois-je aux autres ? Non ; de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abyme, & tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

Tel est l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenseur contre toi. Je pouvois, je le sais, différer cet aveu de mon désespoir; je pouvois quelque-temps déguiser ma honte, & céder par degrés pour m'en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvoit flatter mon amour-propre, & non pas sauver ma vertu. Va, je vois trop, je sens trop où mène la première faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois si tu n'es pas le dernier des hommes, si quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame, s'il y reste encore quelque trace des sentimens d'honneur dont tu m'as paru pénétré; puis-je te croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arrache? Non, je te connois bien; tu soutiendras ma foiblesse, tu deviendras ma sauvegarde, tu protégeras ma personne contre mon propre cœur. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence; mon honneur s'ose confier au tien, tu ne peux conserver l'un sans l'autre; ame généreuse, ah! conserve-les tous deux, & du moins pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi.

O Dieu! suis-je assez humiliée? Je t'écris à genoux; je baigne mon papier de mes pleurs; j'éleve à toi mes timides supplications. Et ne pense pas, cependant, que j'ignore

que c'étoit à moi d'en recevoir, & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art mépriſable. Ami, prend ce vain empire, & laiſſe-moi l'honnêteté : j'aime mieux être ton eſclave & vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de reſpects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra ſon retour à la vie ? Quels charmes dans la douce union de deux ames pures ! Tes déſirs vaincus ſeront la ſource de ton bonheur, & les plaiſirs dont tu jouiras ſeront dignes du Ciel même.

Je crois, j'eſpère, qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la généroſité que j'attends de lui. J'eſpère encore que s'il étoit aſſez lâche pour abuſer de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation me rendroient la raiſon que j'ai perdue, & que je ne ſerois pas aſſez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu ſeras vertueux ou mépriſé ; je ſerai reſpectée ou guérie ; voilà l'unique eſpoir qui me reſte avant celui de mourir.

LETTRE V.

A JULIE.

PUiſſances du Ciel ! j'avois une ame pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame, viens ſoutenir la

mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu ! Force invincible de la voix de ce qu'on aime : bonheur, plaisirs, transports, que vos traits sont poignants ! qui peut en soutenir l'atteinte ? O comment suffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur ! comment expier les allarmes d'une craintive amante ? Julie....:. non ! ma Julie à genoux ! ma Julie verser des pleurs ! .... celle à qui l'univers devroit des hommages, supplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas se déshonorer lui-même ! si je pouvois m'indigner contre toi je le ferois, pour tes frayeurs qui nous aviliſſent ! juge mieux, beauté pure & céleſte, de la nature de ton empire ! Eh ! ſi j'adore les charmes de ta perſonne, n'eſt-ce pas ſurtout pour l'empreinte de cette ame ſans tache qui l'anime, & dont tous tes traits portent la divine enſeigne ? Tu crains de céder à mes pourſuites, mais quelles pourſuites peut craindre celle qui couvre de reſpect & d'honnêteté tous les ſentimens qu'elle inſpire ? Eſt-il un homme aſſez vil ſur la terre pour oſer être téméraire avec toi ?

Permets, permets que je ſavoure le bonheur inattendu d'être aimé.... aimé de celle.... trône du monde, combien je te vois au-deſſous de moi ! Que je la reliſe mille fois, cette lettre adorable où ton amour & tes ſentimens ſont écrits en caractères de feu ; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec tranſport combien dans

une ame honnête les passions plus vives gardent encore le saint caractère de la vertu. Quel monstre, après avoir lu cette touchante lettre, pourroit abuser de ton état, & témoigner par l'acte le plus marqué son profond mépris pour lui-même? Non, chère amante, prends confiance en un ami fidèle qui n'est point fait pour te tromper. Bien que ma raison soit à jamais perdue, bien que le trouble de mes sens s'accroisse à chaque instant; ta personne est désormais pour moi le plus charmant, mais le plus sacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme & son objet conserveront ensemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main sur tes chastes attraits, plus que du plus vil inceste, & tu n'es pas dans une sûreté plus inviolable avec ton père qu'avec ton amant. O si jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi..... l'amant de Julie auroit une ame abjecte! Non, quand je cesserai d'aimer la vertu, je ne t'aimerai plus; à ma première lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Rassure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit; c'est à lui de t'être garant de ma retenue & de mon respect, c'est à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes desirs? à quel autre bonheur voudrois-je aspirer, si tout mon cœur suffit à peine à celui qu'il goûte? Nous sommes jeunes tous deux, il est vrai; nous

aimons pour la première & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des passions; mais l'honneur qui nous conduit est-il un guide trompeur? a-t-il besoin d'une espérience suspecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices? J'ignore si je m'abuse, mais il me semble que les sentimens droits sont tous au fond de mon cœur. Je ne suis point un vil séducteur comme tu m'appelles dans ton désespoir, mais un homme simple & sensible, qui montre aisément ce qu'il sent & ne sent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un seul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne sais, non, je ne sais pas même si l'amour que tu fais naître est compatible avec l'oubli de la vertu, & si tout autre qu'une ame honnête peut sentir assez tous tes charmes. Pour moi, plus j'en suis pénétré, plus mes sentimens s'élèvent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi? Ah! daigne te confier aux feux que tu m'inspires, & que tu sais si bien purifier; crois qu'il suffit que je t'adore pour respecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais posséder! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ses plaisirs!

LETTRE VI.

DE JULIE A CLAIRE.

VEux-tu, ma Cousine, passer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut-il que les morts te fassent oublier les vivans ? Tes regrets sont justes, & je les partage, mais doivent-ils être éternels ? Depuis la perte de ta mère, elle t'avoit élevée avec le plus grand soin ; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement & m'aimoit, parce que tu m'aimes ; elle ne nous inspira jamais que des principes de sagesse & d'honneur. Je sais tout cela, ma chère, & j'en conviens avec plaisir. Mais conviens aussi que la bonne femme étoit peu prudente avec nous, qu'elle nous faisoit sans nécessité les confidences les plus indiscrètes, qu'elle nous entretenoit sans cesse des maximes de la galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manège des amans, & que pour nous garantir des pièges des hommes, si elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous instruisoit au moins de mille choses que de jeunes filles se passeroient bien de savoir. Console-toi donc de sa perte, comme d'un mal qui n'est pas sans quelque dédommagement. A l'âge où nous sommes, ses leçons commençoient à devenir dangereuses, & le Ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où

il n'étoit pas bon qu'elle nous restât plus longtemps. Souviens-toi de tout ce que tu me disois quand je perdis le meilleur des frères. La Chaillot t'est-elle plus chère ? As-tu plus de raisons de la regretter ?

Reviens, ma chère, elle n'a plus besoin de toi. Hélas ! tandis que tu perds ton temps en regrets superflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres ? comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner ton amie à des périls que ta présence auroit prévenus ? O qu'il s'est passé de choses depuis ton départ ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'espère en être délivrée ; mais je me vois, pour ainsi dire, à la discrétion d'autrui, c'est à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes soins étoient utiles à ta pauvre Bonne ; j'eusse été la première à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'est plus, c'est à sa famille que tu les dois : nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois seule à la campagne, & tu t'acquitteras des devoirs de la reconnoissance, sans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon père nous avons repris notre ancienne manière de vivre & ma mère me quitte moins. Mais c'est par habitude plus que par défiance. Ses sociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors sa place assez négli-

gemment. Quoique je trouve à cette bonne mère beaucoup trop de sécurité, je ne puis me résoudre à l'en avertir ; je voudrois bien pourvoir à ma sûreté sans perdre son estime, & c'est toi seule qui peux concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens sans tarder. J'ai regret aux leçons que je prends sans toi, & j'ai peur de devenir trop savante. Notre maître n'est pas seulement un homme de mérite, il est vertueux, & n'en est que plus à craindre. Je suis trop contente de lui pour l'être de moi. A son âge, au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il est aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

LETTRE VII.

RÉPONSE.

JE t'entends, & tu me fais trembler. Non que je croie le danger aussi pressant que tu l'imagines. Ta crainte modère la mienne sur le présent : mais l'avenir m'épouvante, & si tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas ! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier soupir de ton cœur feroit le destin de ta vie ! Ah, Cousine ! si jeune encore, faut-il voir déjà ton sort s'accomplir ? Qu'elle va vous manquer, cette femme habile que tu crois avantageux de perdre ! Il l'eut

été, peut-être, de tomber d'abord en de plus sûres mains ; mais nous sommes trop instruites en sortant des siennes pour nous laisser gouverner par d'autres, & pas assez pour nous gouverner nous-mêmes : elle seule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit exposées. Elle nous a beaucoup appris, & nous avons, ce me semble, beaucoup pensé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit presque dès le berceau, nous a, pour ainsi dire, éclairé le cœur de bonne heure sur toutes les passions. Nous connoissons assez bien leurs signes & leurs effets ; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune philosophe connoisse mieux que nous cet art-là.

Quand je dis *nous*, tu m'entends ; c'est sur-tout de toi que je parle : car pour moi, la Bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendroit lieu de raison, que je n'aurois jamais l'esprit de savoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prends garde à toi ; mieux elle augurait de ta raison, plus elle craignoit pour ton cœur. Aie bon courage, cependant ; tout ce que la sagesse & l'honneur pourront faire, je sais que ton ame le fera ; & la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à son tour. Si nous en savons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Crois, ma chère, qu'il y a bien des

filles

filles plus simples qui sont moins honnêtes que nous : nous le sommes parce que nous voulons l'être, & quoi qu'on en puisse dire, c'est le moyen de l'être plus sûrement.

Cependant, sur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne sois auprès de toi ; car si tu crains le danger, il n'est pas tout-à-fait chimérique. Il est vrai que le préservatif est facile ; deux mots à ta mère, & tout est fini ; mais je te comprends ; tu ne veux point d'un expédient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de succomber, mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre Cousine !.... Encore si la moindre lueur.... le Baron d'Etange consentir à donner sa fille, son enfant unique, à un petit bourgeois sans fortune ! L'espères-tu ?..... qu'espères-tu donc ? que veux-tu ?... pauvre, pauvre Cousine !.... Ne crains rien, toutefois, de ma part. Ton secret sera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler ; peut-être auroient-ils raison. Pour moi qui ne suis pas une grande raisonneuse, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance : j'imagine que chaque relation, chaque âge a ses maximes, ses devoirs, ses vertus, que ce qui seroit prudence à d'autres, à moi seroit perfidie ; & qu'au lieu de nous rendre sages, on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour est foible, nous le vaincrons ; s'il est extrême, c'est

l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens, & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu seras sous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'est qu'une Duègne de dix-huit ans.

Je ne suis pas, comme tu sais, loin de toi pour mon plaisir, & le printemps n'est pas si agréable en campagne que tu penses ; on y souffre à la fois le froid & le chaud ; on n'a point d'ombre à la promenade & il faut se chauffer dans la maison. Mon Père, de son côté ne laisse pas, au milieu de ses bâtimens, de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainsi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, & tu m'embrasseras, j'espère, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiète est que quatre ou cinq jours font je ne sais combien d'heures, dont plusieurs sont destinées au philosophe. Au philosophe, entends-tu, Cousine ? pense que toutes ces heures-là ne doivent sonner que pour lui.

Ne vas pas ici rougir & baisser les yeux. Prendre un air grave, il t'est impossible ; cela ne peut aller à tes traits. Tu sais bien que je ne saurois pleurer sans rire, & que je n'en suis pas pour cela moins sensible ; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi : je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te sais un gré infini de vouloir partager avec moi le soin de sa famille ; je

ne l'abandonnerai de mes jours, mais tu ne ſerois plus toi-même ſi tu perdois quelque occaſion de faire du bien. Je conviens que la pauvre Mie étoit babillarde, aſſez libre dans ſes propos familiers, peu diſcrète avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de ſon vieux temps. Auſſi ne ſont-ce pas tant les qualités de ſon eſprit que je regrette, bien qu'elle en eut d'excellentes parmi de mauvaiſes. La perte que je pleure en elle, c'eſt ſon bon cœur, ſon parfait attachement qui lui donnoit à la fois pour moi la tendreſſe d'une mère & la confiance d'une ſœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille; à peine ai-je connu ma mère; mon père m'aime autant qu'il peut aimer, nous avons perdu ton aimable frère; je ne vois preſque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaiſſée. Mon enfant, tu me reſtes ſeule; car ta bonne mère, c'eſt toi. Tu as raiſon pourtant. Tu me reſtes: je pleurois! j'étois donc folle: qu'avois-je à pleurer?

P. S. De peur d'accident j'adreſſe cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus ſûrement.

LETTRE VIII. (a)

A JULIE.

QUels ſont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour? Mon cœur a plus qu'il n'eſpéroit, & n'eſt pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je ſoupire. Ce cœur injuſte oſe deſirer encore, quand il n'a plus rien à deſirer; il me punit de ſes fantaiſies, & me rend inquiet au ſein du bonheur. Ne croyez pas que j'aie oublié les loix qui me ſont impoſées, ni perdu la volonté de les obſerver; non, mais un ſecret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez ſi foible êtes ſi forte à préſent, & que j'ai ſi peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, ſans que rien ait changé que vous! Vos langueurs ont diſparu; il n'eſt plus queſtion de dégoût ni d'abattement; toutes les graces ſont venues reprendre leurs poſtes; tous vos charmes ſe ſont ranimés; la roſe qui vient

(a) On ſent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouvera ſouvent dans la ſuite de cette correſpondance. Pluſieurs lettres ſe ſont perdues, d'autres ont été ſupprimées; d'autres ont ſouffert des retranchemens; mais il ne me manque rien d'eſſentiel qu'on ne puiſſe aiſément ſuppléer, à l'aide de ce qui reſte.

d'éclorre n'eſt pas plus fraîche que vous ; les ſaillies ont recommencé ; vous avez de l'eſprit avec tout le monde ; vous folâtrez même avec moi comme auparavant ; &, ce qui m'irrite plus que tout le reſte, vous me jurez un amour éternel d'un air auſſi gai que ſi vous diſiez la choſe du monde la plus plaiſante.

Dites, dites, volage ? Eſt-ce là le caractère d'une paſſion violente réduite à ſe combattre elle-même, & ſi vous aviez le moindre deſir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement ? Oh que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle ! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, & que je hais l'indiſcrète ſanté que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos ! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore, que cet air content, ces yeux brillans, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié ſi-tôt que vous n'étiez pas ainſi quand vous imploriez ma clémence ? Julie, Julie ! Que cet amour ſi vif eſt devenu tranquille en peu de temps !

Mais ce qui m'offenſe plus encore, c'eſt qu'après vous être remiſe à ma diſcrétion, vous paroiſſez vous en défier, & que vous fuyez les dangers comme s'il vous en reſtoit à craindre. Eſt-ce ainſi que vous honorez ma retenue, & mon inviolable reſpect méritoit-il cet affront de votre part ? Bien loin que le départ de votre père nous ait

laissé plus de liberté, à peine peut-on vous voir seule. Votre inséparable Cousine ne vous quitte plus. Insensiblement nous allons reprendre nos premières manières de vivre & notre ancienne circonspection, avec cette unique différence, qu'alors elle vous étoit à charge & qu'elle vous plaît maintenant.

Quel sera donc le prix d'un si pur hommage si votre estime ne l'est pas, & de quoi me sert l'abstinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde, si celle qui l'exige ne m'en sait aucun gré? Certes, je suis las de souffrir inutilement, & de me condamner aux plus dures privations sans en avoir même le mérite. Quoi! faut-il que vous embellissiez impunément tandis que vous me méprisez? Faut-il qu'incessamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'ose approcher? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute espérance, sans pouvoir au moins m'honorer d'un sacrifice aussi rigoureux: Non, puisque vous ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laisser vainement engagée; c'est une sûreté injuste que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions; vous êtes trop ingrate ou je suis trop scrupuleux, & je ne veux plus refuser de la fortune les occasions que vous n'aurez pu lui ôter: Enfin, quoiqu'il en soit de mon sort, je sens que j'ai pris une charge au dessus de mes forces. Julie, reprenez

la garde de vous-même ; je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépositaire, & dont la défense coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis sérieusement : comptez sur vous, ou chassez-moi, c'est-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir si longtemps ; je sais que je le dois toujours, mais je sens qu'il m'est impossible. On mérite de succomber, quand on s'impose de si périlleux devoirs. Croyez-moi, chère & tendre Julie, croyez-en ce cœur sensible qui ne vit que pour vous ; vous serez toujours respectée ; mais je puis un instant manquer de raison, & l'ivresse des sens peut dicter un crime dont on auroit horreur de sens froid. Heureux de n'avoir point trompé votre espoir, j'ai vaincu deux mois, & vous me devez le prix de deux siècles de souffrances.

LETTRE IX.

DE JULIE.

J'Entends : les plaisirs du vice & l'honneur de la vertu vous feroient un fort agréable ? Est-ce là votre morale ?..... Eh ? mon bon ami, vous vous lassez bien vite d'être généreux ! ne l'étiez-vous donc que par artifice ? La singulière marque d'attache-

ment, que de vous plaindre de ma santé ! seroit-ce que vous espériez voir mon fol amour achever de la détruire, & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie ? ou bien, comptiez-vous de me respecter aussi long-temps que je ferois peur, & de vous rétracter quand je deviendrois supportable ? Je ne vois pas dans de pareils sacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le soin que je prends de vous sauver des combats pénibles avec vous-même, comme si vous ne deviez pas plutôt m'en remercier. Puis, vous vous rétractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge ; ensorte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas assez. Pensez-y mieux & tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole ; ou plutôt, quittez toute cette dissimulation qui n'est pas dans votre caractère. Quoique vous puissiez dire, votre cœur est plus content du mien qu'il ne feint de l'être. Ingrat, vous savez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous ! Votre lettre même vous dément par son style enjoué, & vous n'auriez pas tant d'esprit si vous étiez moins tranquille. En voilà trop sur les vains reproches qui vous regardent, passons à ceux qui me regardent moi-même, & qui semblent d'abord mieux fondés.

Je le sens bien ; la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente, & j'avoue que ce n'est pas sans raison que vous êtes surpris de ce contraste. Vous m'avez d'abord vue au désespoir ; vous me trouvez à présent trop paisible ; delà vous accusez mes sentimens d'inconstance & mon cœur de caprice. Ah, mon ami ! ne le jugez-vous point trop sévérement ? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez peut-être que ce cœur qui vous aime n'est pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premières atteintes du sentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dût me causer. J'ai été élevée dans des maximes si sévères que l'amour le plus pur me paroissoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit ou me faisoit croire qu'une fille sensible étoit perdue au premier mot tendre échappé de sa bouche ; mon imagination troublée, confondoit le crime avec l'aveu de la passion ; & j'avois une si affreuse idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà nul intervale jusqu'au dernier. L'excessive défiance de moi-même augmenta mes allarmes ; les combats de la modestie me parurent ceux de la chasteté ; je pris le tourment du silence pour l'emportement des désirs. Je me cru perdue aussi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il falloit parler ou vous per-

dre. Ainſi ne pouvant plus déguiſer mes ſentimens, je tâchai d'exciter la généroſité des vôtres, & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéreſſant votre honneur à ma défenſe, me ménager des reſſources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois ; je n'eus pas parlé que je me trouvai ſoulagé ; vous n'eûtes pas répondu que je me ſentis tout-à-fait calmée, & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a beſoin d'amour, mais que mes ſens n'ont aucun beſoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joie je fis cette heureuſe découverte. Sortie de cette profonde ignominie, où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaiſir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie ; mon humeur & ma ſanté s'en reſſentent ; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me ſemble être le paradis ſur la terre.

Dès-lors, je ne vous craignis plus ; & quand je pris ſoin d'éviter la ſolitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi ; car vos yeux & vos ſoupirs annonçoient plus de tranſports que de ſageſſe, & ſi vous euſſiez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah, mon ami ! que ne puis-je faire paſſer dans votre ame le ſentiment de bonheur

& de paix qui règne au fond de la mienne! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie! Les charmes de l'union des cœurs se joignent pour nous à ceux de l'innocence; nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité; au sein des vrais plaisirs de l'amour nous pouvons parler de la vertu sans rougir.

E v' è il piacer con l' onestade accanto.

Je ne sais quel triste pressentiment s'élève dans mon sein & me crie que nous jouissons du seul temps heureux que le Ciel nous ait destiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'absence, orages, troubles, contradictions. La moindre altération à notre situation présente me paroit ne pouvoir être qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne sais si l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bientôt la ruine. Le moment de la possession est une crise de l'amour, & tout changement est dangereux au nôtre, nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer l'ivresse des vains désirs qui suivent toujours les regrets, le repentir, la tristesse. Goûtons en paix notre situation présente. Tu te plais à m'instruire, & tu sais trop si je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienséance; employons à nous écrire

les momens que nous ne pouvons passer à nous voir, & profitons du temps précieux après lequel, peut-être, nous soupirerons un jour. Ah puisse notre sort, tel qu'il est, durer autant que notre vie! l'esprit s'orne, la raison s'éclaire, l'ame se fortifie, le cœur jouit: que manque-t-il à notre bonheur?

LETTRE X.

A JULIE.

QUe vous avez raison, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore! toujours je crois connoître tous les trésors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais associa comme vous la tendresse à la vertu, & tempérant l'une par l'autre les rendit toutes deux charmantes? Je trouve je ne sais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette sagesse qui me désole, & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'imposez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez chères.

Je le sens chaque jour davantage, le plus grand des biens est d'être aimé de vous: il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale, s'il falloit choisir entre votre cœur & votre possession même, non charmante Julie, je ne balancerois pas un instant. Mais d'où viendroit cette amère alternative, &

pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir? Le temps eſt précieux, dites-vous, ſachons en jouir tel qu'il eſt, & gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paiſible cours. Eh! qu'il paſſe & qu'il ſoit heureux : pour profiter d'un état aimable, faut-il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité ſuprême? Ne perd-on pas tout le temps qu'on peut mieux employer? Ah! ſi l'on peut vivre mille ans en un quart-d'heure, à quoi bon compter triſtement les jours qu'on aura vécu?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre ſituation préſente eſt inconteſtable; je ſens que nous devons être heureux, & pourtant je ne le ſuis pas. La ſageſſe a beau parler par votre bouche, la voix de la nature eſt la plus forte. Le moyen de lui réſiſter quand elle s'accorde à la voix du cœur? Hors vous ſeule je ne vois rien dans ce ſéjour terreſtre qui ſoit digne d'occuper mon ame & mes ſens; non, ſans vous la nature n'eſt plus rien pour moi : mais ſon empire eſt dans vos yeux, & c'eſt-là qu'elle eſt invincible.

Il n'en eſt pas ainſi de vous, céleſte Julie; vous vous contentez de charmer nos ſens, & n'êtes point en guère avec les vôtres. Il ſemble que des paſſions humaines ſoient au-deſſous d'une ame ſi ſublime, & comme vous avez la beauté des Anges, vous en avez la pureté. O pureté que je

respecte en murmurant, que ne puis-je ou vous rabaisser ou m'élever jusqu'à vous ! Mais non, je ramperai toujours sur la terre, & vous verrai toujours briller dans les Cieux. Ah ! soyez heureuse aux dépens de mon repos ; jouissez de toutes vos vertus ; périsse le vil mortel qui tentera jamais d'en souiller une. Soyez heureuse, je tâcherai d'oublier combien je suis à plaindre, & je tirerai de votre bonheur même la consolation de mes maux. Oui, chère amante, il me semble que mon amour est aussi parfait que son adorable objet ; tous les desirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame, je la vois si paisible que je n'ose en troubler la tranquillité. Chaque fois que je suis tenté de vous dérober la moindre caresse, si le danger de vous offenser me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité si pure ; dans le prix des biens où j'aspire, je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter, & ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre, jugez comment j'aime ! c'est au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexplicables contradictions dans les sentimens que vous m'inspirez ! Je suis à la fois soumis & téméraire, impétueux & retenu, je ne saurois lever les yeux sur vous sans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix, portent au cœur avec l'amour l'attrait touchant de l'in-

nocence ; c'eſt un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'oſe former des vœux extrêmes, ce n'eſt plus qu'en votre abſence ; mes deſirs n'oſant aller juſqu'à vous s'adreſſent à votre image, & c'eſt ſur elle que je me venge du reſpect que je ſuis contraint de vous porter.

Cependant, je languis & me conſume ; le feu coule dans mes veines ; rien ne ſauroit l'éteindre ni le calmer, & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le ſuis, j'en conviens ; je ne me plains point de mon ſort ; tel qu'il eſt, je n'en changerois pas avec les Rois de la terre. Cependant, un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir ; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs ; je voudrois vivre pour vous, & c'eſt vous qui m'ôtez la vie.

LETTRE XI.

DE JULIE.

MOn ami, je ſens que je m'attache à vous chaque jour davantage ; je ne puis plus me ſéparer de vous, la moindre abſence m'eſt inſupportable, & il faut que je vous voie ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous ſans ceſſe.

Ainſi mon amour s'augmente avec le vôtre ; car je connois à préſent combien vous

m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparence pour mieux venir à vos fins. Je sais trop bien distinguer en vous que l'empire que le cœur a su prendre du délire d'une imagination échauffée, & je vois cent fois plus de passion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens. Je sais bien aussi que votre état, tout gênant qu'il est, n'est pas sans plaisirs. Il est doux pour un véritable amant de faire des sacrifices qui lui sont tous comptés, & dont aucun n'est perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui sait même, si connoissant ma sensibilité, vous n'employez pas pour me séduire une adresse mieux entendue? mais non, je suis injuste & vous n'êtes pas capable d'user d'artifice avec moi. Cependant, si je suis sage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me sens mille fois plus attendrie par vos respects que par vos transports, & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous dise dans l'épanchement de mon cœur une vérité qu'il sent fortement, & dont le vôtre doit vous convaincre : c'est qu'en dépit de la fortune, des parens, & de nous-mêmes, nos destinées sont à jamais unies, & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble. Nos ames se sont, pour ainsi dire, touchées par tous les points, & nous

avons par-tout ſenti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, ſi j'applique mal vos leçons de phyſique.) Le ſort pourra bien nous ſéparer, mais non pas nous déſunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaiſirs & les mêmes peines; & comme ces amans dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux; nous ſentirions les mêmes choſes aux deux extrêmités du monde.

Défaites-vous donc de l'eſpoir, ſi vous l'eûtes jamais, de vous faire un bonheur excluſif, & de l'acheter aux dépens du mien. N'eſpérez pas pouvoir être heureux ſi j'étois déshonorée, ni pouvoir d'un œil ſatisfait contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur bien mieux que vous ne le connoiſſez. Un amour ſi tendre & ſi vrai doit ſavoir commander aux deſirs; vous en avez trop fait pour achever ſans vous perdre, & ne pouvez plus combler mon malheur ſans faire le vôtre.

Je voudrois que vous puſſiez ſentir combien il eſt important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du ſoin de notre deſtin commun. Doutez-vous que vous ne me ſoyez auſſi cher que moi-même; & penſez-vous qu'il pût exiſter pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous & un peu plus de raiſon pour les conduire. J'avoue que je ſuis la

plus jeune; mais n'avez-vous jamais remarqué que si la raison d'ordinaire est plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons, dès le premier âge, chargées d'un si dangereux dépôt, que le soin de le conserver nous éveille bientôt le jugement, & c'est un excellent moyen de bien voir les conséquences des choses que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre situation, plus je trouve que la raison vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à sa douce voix, & laissez-vous conduire, hélas, par un autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne sais, mon ami, si nos cœurs auront le bonheur de s'entendre & si vous partagerez, en lisant cette Lettre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne sais si nous pourrons jamais nous accorder sur la manière de voir comme sur celle de sentir; mais je sais bien que l'avis de celui des deux qui sépare le moins son bonheur du bonheur de l'autre, est l'avis qu'il faut préférer.

LETTRE XII.

A JULIE.

MA Julie, que la ſimplicité de votre lettre eſt touchante ! Que j'y vois bien la ſérénité d'une ame innocente, & la tendre ſollicitude de l'amour ! Vos penſées s'exhalent ſans art & ſans peine ; elles portent au cœur une impreſſion délicieuſe que ne produit point un ſtyle apprêté. Vous donnez des raiſons invincibles d'un air ſi ſimple, qu'il y faut réfléchir pour en ſentir la force, & les ſentimens élevés vous coûtent ſi peu, qu'on eſt tenté de les prendre pour des manières de penſer communes. Ah ! oui ſans doute, c'eſt à vous de régler nos deſtins ; ce n'eſt pas un droit que je vous laiſſe, c'eſt un devoir que j'exige de vous, c'eſt une juſtice que je vous demande, & votre raiſon me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet inſtant je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés : diſpoſez de moi comme d'un homme qui n'eſt plus rien pour lui-même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoi que vous puiſſiez me preſcrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en ſerez plus heureuſe, & je vois par-tout le prix aſſuré de mon obéiſ-

fance. Je vous remets donc sans réserve le soin de notre bonheur commun ; faites le vôtre, & tout est fait. Pour moi qui ne puis ni vous oublier un instant, ni penser à vous sans des transports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des soins que vous m'avez imposés.

Depuis un an que nous étudions ensemble, nous n'avons guère fait que des lectures sans ordre & presque au hasard, plus pour consulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laissoit guère de liberté d'esprit. Les yeux étoient mal fixés sur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention manquoit toujours. Votre petite cousine, qui n'étoit pas si préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & se faisoit un honneur facile de nous devancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître, & quoique nous ayons quelquefois ri de ses prétentions, elle est au fonds la seule des trois qui sait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le temps perdu, (Ah, Julie! en fut-il jamais de mieux employé?) j'ai imaginé une espèce de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir. Je vous l'envoie ; nous le lirons tantôt ensemble, & je me contente d'y faire ici quelques légères observations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & fa-

voir pour les autres plus que pour nous, mon syſtême ne vaudroit rien; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choſes, & à faire un petit recueil d'une grande bibliothéque. La ſcience eſt dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien être qu'autant qu'on la communique, & n'eſt bonne que dans le commerce. Otez à nos Savans le plaiſir de ſe faire écouter, le ſavoir ne ſera rien pour eux. Ils n'amaſſent dans le cabinet que pour répandre dans le public; ils ne veulent être ſages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne ſe ſoucieroient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs. (*b*) Pour nous, qui voulons profiter de nos connoiſſances, nous ne les amaſſons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre uſage, ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & beaucoup méditer nos lectures, ou ce qui eſt la même choſe en cauſer beaucoup entre nous, eſt le moyen de les bien digérer. Je penſe que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de ſoi-même les choſes qu'on trouveroit dans les livres: c'eſt le vrai ſecret de les bien mouler à ſa tête & de ſe les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on

(*b*) C'eſt ainſi que penſoit Séneque lui-même. *Si l'on me donnoit*, dit-il, *la ſcience, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime Philoſophie, voilà donc ton uſage!

nous les donne, c'eſt preſque toujours ſous une forme qui n'eſt pas la nôtre. Nous ſommes plus riches que nous ne penſons; mais, dit Montaigne, on nous dreſſe à l'emprunt & à la queſte; on nous apprend à nous ſervir du bien d'autrui plutôt que du nôtre, ou plutôt, accumulant ſans ceſſe nous n'oſons toucher à rien : nous ſommes comme ces avares qui ne ſongent qu'à remplir leurs greniers, & dans le ſein de l'abondance ſe laiſſent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode ſeroit fort nuiſible & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne raſſemblent rien de ſi mauvais que ce qu'ils produiſent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'eſprit actif fait ſur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées; je vous dirai ce que les autres auront penſé, vous me direz ſur le même ſujet ce que vous penſez vous-même, & ſouvent après la leçon j'en ſortirai plus inſtruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux il faudra la choiſir, & voici les raiſons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient eſt, comme je viens de vous dire, de ſe fier trop à leurs livres & de ne pas tirer aſſez de leur fonds; ſans ſonger que de tous les Sophiſtes, notre propre raiſon eſt preſ-

que toujours celui qui nous abuſe le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en ſoi-même chacun ſent ce qui eſt bien, chacun diſcerne ce qui eſt beau ; nous n'avons pas beſoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impoſe là-deſſus qu'autant qu'on s'en veut impoſer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau ſont plus rares & moins connu, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, meſurant les forces de la nature ſur notre foibleſſe, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne ſentons pas en nous-mêmes ; la pareſſe & le vice s'appuient ſur cette prétendue impoſſibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'eſt cette erreur qu'il faut détruire. Ce ſont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à ſentir & à voir, afin, de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'élève, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modèles ; à force de les conſidérer, on cherche à leur devenir ſemblable, & l'on ne ſouffre plus rien de médiocre ſans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des règles que nous trouvons plus ſûrement au-dedans de nous. Laiſſons-là toutes ces vaines diſputes des Philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu ; employons à nous rendre bons & heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & propoſons-nous de grands exemples à

imiter plutôt que de vains ſyſtêmes à ſuivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une ſource commune dans la nature bien ordonnée. Il ſuit de cette idée que le goût ſe perfectionne par les mêmes moyens que la ſageſſe, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être auſſi ſenſible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à ſentir, ou plutôt une vue exquiſe n'eſt qu'un ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un peintre à l'aſpect d'un beau payſage, ou devant un beau tableau, s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon? combien de ces je ne ſais quoi qui reviennent ſi fréquemment & dont le goût ſeul décide? Le goût eſt en quelque manière le microſcope du jugement, c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? s'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment. Non, je ſoutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante Ecolière, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi tournant

toute

toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau de gens vertueux, ni d'autres régles pour bien écrire, que les livres qui sont bien écrits.

Ne soyez donc pas surprise des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures; je suis convaincu qu'il faut les resserrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'est pas digne de vous occuper. Nous allons supprimer les langues, hors l'Italienne que vous savez & que vous aimez. Nous laisserons-là nos élémens d'Algèbre & de Géométrie. Nous quitterions même la Physique, si les termes qu'elle vous fournit m'en laissoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne, excepté celle de notre pays; encore n'est-ce que parce que c'est un pays libre & simple, où l'on trouve des hommes antiques dans les temps modernes: car ne vous laissez pas éblouir par ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays. Cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne soit imbécille ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caractères de toute espèce; en un mot, le plus d'instructions. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'est pas vrai. Ouvrez leur histoire & faites

les taire. Il y a des peuples sans physionomie auxquels il ne faut point de peintres, il y a des gouvernemens sans caractère auxquels il ne faut point d'Historiens, & où si-tôt qu'on sait quelle place un homme occupe, on sait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce sont les bons Historiens qui nous manquent; mais demandez-leur pourquoi? Cela n'est pas vrai. Donnez matière à de bonnes histoires, & les bons Historiens se trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les temps se ressemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que par ce qu'ils sont anciens. Cela n'est pas vrai, non plus; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs historiens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément si la postérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laissé par égard pour votre inséparable cousine quelques livres de petite littérature que je n'avois pas laissés pour vous. Hors le Pétrarque, le Tasse, le Métastase, & les maîtres du théatre François, je n'y mêle ni Poëtes ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures consacrées à votre Sexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres? Ah! Julie, notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres est bien froid, pour quiconque est passionné lui-même!

D'ailleurs, ces études énervent l'ame, la jettent dans la molleſſe, & lui ôtent tout ſon reſſort. Au contraire, l'amour véritable eſt un feu dévorant qui porte ſon ardeur dans les autres ſentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eſt pour cela qu'on a dit que l'amour faiſoit des Héros. Heureux celui que le ſort eût placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante !

LETTRE XIII

DE JULIE.

JE vous le diſois bien, que nous étions heureux ; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une abſence de deux jours nous en feroit-elle tant? Je dis, nous, car je ſais que mon ami partage mon impatience; il la partage parce que je la ſens, & il la ſent encore pour lui-même : je n'ai plus beſoin qu'il me diſe ces choſes-là.

Nous ne ſommes à la campagne que d'hier au ſoir, il n'eſt pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déjà trouver votre abſence plus inſupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la Géométrie, je vous dirois que mon inquiétude eſt en raiſon compoſée des intervalles du temps & du lieu; tant je trouve

que l'éloignement ajoute au chagrin de l'absence !

J'ai apporté votre Lettre & votre plan d'études, pour méditer l'une & l'autre, & j'ai déjà relu deux fois la première : la fin m'en touche extrêmement. Je vois, mon ami, que vous sentez le véritable amour, puisqu'il ne vous a point ôté le goût des choses honnêtes, & que vous savez encore dans la partie la plus sensible de votre cœur faire des sacrifices à la vertu. En effet, employer la voie de l'instruction pour corrompre une femme est de toutes les séductions la plus condamnable, & vouloir attendrir sa maîtresse à l'aide des romans, est avoir bien peu de ressource en soi-même. Si vous eussiez plié dans vos leçons la Philosophie à vos vues, si vous eussiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en voulant me tromper, vous m'eussiez bientôt détrompée ; mais la plus dangereuse de vos séductions, est de n'en point employer. Du moment que la soif d'aimer s'empara de mon cœur, & que j'y sentis naître le besoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au Ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eut l'ame belle ; car je sentois bien que c'est de tous les agrémens qu'on peut avoir, le moins sujet au dégoût, & que la droiture & l'honneur ornent tous les sentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne deman-

doit pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accompliſſement de celui-là, & je ne déſeſpère pas, mon ami, de pouvoir vous rendre auſſi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en ſont lents, difficiles, douteux, les obſtacles, terribles. Je n'oſe rien me promettre; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne ſera pas oublié. Continuez, cependant, à complaire en tout à ma mère, & préparez-vous, au retour de mon père qui ſe retire enfin tout à-fait après trente ans de ſervice, à ſupporter les hauteurs d'un vieux Gentilhomme bruſque, mais plein d'honneur, qui vous aimera ſans vous careſſer & vous eſtimera ſans le dire.

J'ai interrompu ma lettre, pour m'aller promener dans des Boccages qui ſont près de notre maiſon. O mon doux ami! je t'y conduiſois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon ſein. Je choiſiſſois les lieux que nous devions parcourir enſemble; j'y marquois des aſyles dignes de nous retenir; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuſes, elles ajoutoient au plaiſir que nous goûtions d'être enſemble, elles recevoient à leur tour un nouveau prix du ſéjour de deux vrais amans, & je m'étonnois de n'y avoir point remarqué ſeule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les boſquets naturels que forme ce lieu charmant, il en eſt un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais da-

vantage, & où, par cette raison, je destine une petite surprise à mon ami. Il ne sera pas dit qu'il aura toujours de la déférence & moi jamais de générosité. C'est-là que je veux lui faire sentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reste, de peur que votre imagination vive ne se mette un peu trop en frais, je dois vous prévenir que nous n'irons point ensemble dans le bosquet sans l'*inséparable cousine*.

A propos d'elle, il est décidé, si cela ne vous fâche pas trop, que vous viendrez nous voir lundi. Ma mère enverra sa caleche à ma cousine; vous vous rendrez chez elle à dix heures; elle vous amenera; vous passerez la journée avec nous, & nous nous en retournerons tous ensemble le lendemain après le dîné.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord pensé de vous renvoyer un de vos livres par Gustin, le fils du Jardinier, & de mettre à ce livre une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inséré ma lettre. Mais, outre qu'il n'est pas sûr que vous vous avisassiez de la chercher, ce seroit une imprudence impardonnable d'exposer à de pareils hasards le destin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer simplement par un billet le rendez-vous de lundi, &

je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Aussi-bien j'aurois un peu de souci qu'il n'y eut trop de commentaires sur le mystère du bosquet.

LETTRE XIV.

A Julie.

QU'as-tu fait, ah! qu'as-tu fait, ma Julie? tu voulois me récompenser & tu m'as perdu. Je suis ivre ou plutôt insensé. Mes sens sont altérés, toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulois soulager mes maux, cruelle, tu les aigris. C'est du poison que j'ai cueilli sur tes lévres; il fermente. Il embrase mon sang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O souvenir immortel de cet instant d'illusion, de délire & d'enchantement; jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y seront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des sentimens & des soupirs, tu seras le supplice & le bonheur de ma vie!

Hélas! je jouissois d'une apparente tranquillité; soumis à tes volontés suprêmes, je ne murmurois plus d'un sort auquel tu daignois présider. J'avois dompté les fougueuses saillies d'une imagination téméraire; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur; mes désirs n'o-

soient plus s'échapper qu'à demi, j'étois aussi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta cousine; nous nous rendons à Clarens, je t'apperçois, & mon sein palpite; le doux son de ta voix y porte une agitation nouvelle; je t'aborde comme transporté, & j'avois grand besoin de la diversion de ta cousine pour cacher mon trouble à ta mère. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en secret ta lettre, que je n'ose lire devant ce redoutable témoin; le soleil commence à baisser; nous fuyons tous trois dans le bois le reste de ses rayons, & ma paisible simplicité n'imaginois pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du bosquet j'apperçus, non sans une émotion secrète, vos signes d'intelligence, vos sourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec surprise ta cousine s'approcher de moi, & d'un air plaisamment suppliant me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystère, j'embrassai cette charmante amie, & toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux, que les sensations ne sont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je sentis .... la main me tremble .... un doux frémissement .... ta bouche de roses .... la bouche de Julie .... se poser, se presser sur la mienne, & mon corps serré dans

Le premier baiſer de l'amour

tes bras ? Non, le feu du ciel n'eſt pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'inſtant m'embraſer. Toutes les parties de moi-même ſe raſſemblèrent ſous ce toucher délicieux. Le feu s'exhalloit, avec nos ſoupirs, de nos lévres brûlantes, & mon cœur ſe mouroit ſous le poids de la volupté..... quand tout-à-coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer ſur ta couſine, & tomber en défaillance. Ainſi, la frayeur éteignit le plaiſir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine ſais-je ce qui m'eſt arrivé depuis ce fatal moment. L'impreſſion profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur?.... c'eſt un tourment horrible..... Non, garde tes baiſers, je ne les ſaurois ſupporter..... ils ſont trop âcres, trop pénétrans, ils percent, ils brûlent juſqu'à la moëlle.... ils me rendroient furieux. Un ſeul, un ſeul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne ſuis plus le même, & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimande & ſévère; mais je te ſens & te touche ſans ceſſe unie à mon ſein comme tu fus un inſtant. O Julie! quelque ſort que m'annonce un tranſport dont je ne ſuis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me deſtine, je ne puis plus vivre dans l'état où je ſuis, & je ſens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds..... ou dans tes bras.

LETTRE XV.

DE JULIE.

IL est important, mon ami, que nous nous séparions pour quelque temps, & c'est ici la première épreuve de l'obéissance que vous m'avez promise. Si je l'exige en cette occasion, croyez que j'en ai des raisons très-fortes; il faut bien, & vous le savez trop, que j'en aie pour m'y résoudre; quant à vous, vous n'en avez pas besoin d'autres que ma volonté.

Il y a long-temps que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous pussiez l'entreprendre à présent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne soit encore agréable ici, vous voyez déjà blanchir la pointe de la dent-de-jamant, (c) & dans six semaines je ne vous laisserois pas faire ce voyage dans un pays si rude. Tâchez donc de partir dès demain : vous m'écrirez à l'adresse que je vous envoie, & vous m'enverrez la vôtre quand vous serez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires; mais vous n'êtes pas dans votre Patrie; je sais que vous y avez peu de fortune, & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne resteriez pas sans moi. Je puis donc supposer qu'une partie de votre bourse est dans la mienne, & je vous

(c) Haute montagne du pays de Vaud.

envoie un léger à compte dans celle que renferme cette boîte, qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au devant des difficultés, je vous estime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défends, non-seulement de retourner sans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mère ou à moi, simplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir sur le champ, pour une affaire imprévue, & me donner, si vous voulez, quelques avis sur mes lectures, jusqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & sans aucune apparence de mystère. Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

LETTRE XVI

RÉPONSE.

JE relis votre terrible lettre, & je frissonne à chaque ligne. J'obéirai, pourtant; je l'ai promis, je le dois : j'obéirai. Mais vous ne savez pas, non barbare, vous ne saurez jamais ce qu'un tel sacrifice coûte à mon cœur. Ah, vous n'aviez pas besoin de l'épreuve du bosquet pour me le rendre sensible ! C'est un rafinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boîte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'eſt trop, d'ajouter l'opprobre à la cruauté; ſi je vous ai laiſſé maîtreſſe de mon ſort, je ne vous ai point laiſſée l'arbitre de mon bonheur. C'eſt un dépôt ſacré, (l'unique, hélas, qui me reſte!) dont juſqu'à la fin de ma vie nul ne ſera chargé que moi ſeul.

LETTRE XVII.

RÉPLIQUE.

VOtre lettre me fait pitié; c'eſt la ſeule choſe ſans eſprit que vous ayez jamais écrite.

J'offenſe donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille fois ma vie? J'offenſe donc ton honneur, Ingrat! qui m'as vu prête à t'abandonner le mien? Où eſt-il donc, cet honneur que j'offenſe? Dis-le-moi, cœur rampant, ame ſans délicateſſe? Ah! que tu es mépriſable, ſi tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoiſſe pas! Quoi, ceux qui veulent partager leur ſort n'oſeroient partager leurs biens, & celui qui fait profeſſion d'être à moi ſe tient outragé de mes dons? Et depuis quand eſt-il vil de recevoir de ce qu'on aime? Depuis quand ce que le cœur donne déshonore-t-il le cœur qui l'accepte: mais on mépriſe un homme qui reçoit d'un autre? on mépriſe celui dont

les besoins passent la fortune ? Et qui le mépriſe ? des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richeſſe, & peſent les vertus au poids de l'or. Eſt-ce dans ces baſſes maximes qu'un homme de bien met ſon honneur, & le préjugé même de la raiſon n'eſt-il pas en faveur du plus pauvre ?

Sans doute, il eſt des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter ; mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui les offre, & qu'un don honnête à faire eſt toujours honnête à recevoir ; or, ſûrement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie. Je ne ſache rien de plus mépriſable qu'un homme dont on achete le cœur & les ſoins, ſi ce n'eſt la femme qui les paie ; mais entre deux cœurs unis, la communauté des biens eſt une juſtice & un devoir, & ſi je me trouve encore en arrière de ce qui me reſte de plus qu'à vous, j'accepte ſans ſcrupule ce que je réſerve, & je vous dois ce que je ne vous ai point donné. Ah ! ſi les dons de l'amour ſont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoiſſant ?

Suppoſeriez-vous que je refuſe à mes beſoins ce que je deſtine à pourvoir aux vôtres ? je vais vous donner du contraire une preuve ſans réplique. C'eſt que la bourſe que je vous renvoie contient le double de ce qu'elle contenoit la première fois, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de la doubler encore. Mon Père me donne pour mon entretien une penſion, modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai ja-

mais besoin de toucher, tant ma mère est attentive à pourvoir à tout ; sans compter que ma broderie & ma dentelle suffisent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il est vrai que je n'étois pas toujours aussi riche ; les soucis d'une passion fatale m'ont fait depuis long-temps négliger certains soins auxquels j'employois mon superflu ; c'est une raison de plus d'en disposer comme je fais ; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cause, & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'essentiel. Vous dites que l'honneur vous défends d'accepter mes dons. Si cela est, je n'ai plus rien à dire, & je conviens avec vous, qu'il ne vous est pas permis d'aliéner un pareil soin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites-le clairement, incontestablement, & sans vaine subtilité, car vous savez que je hais les sophismes. Alors vous pouvez me rendre la bourse, je la reprends sans me plaindre, & il n'en sera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux, ni le faux point-d'honneur ; si vous me renvoyez encore une fois la boîte sans justification, ou que votre justification soit mauvaise, il faudra ne nous plus voir. Adieu : pensez-y.

LETTRE XVIII.

A JULIE.

J'Ai reçu vos dons, je suis parti sans vous voir, me voici bien loin de vous. Êtes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je assez obéi ?

Je ne puis vous parler de mon voyage ; à peine sais-je comment il s'est fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues ; chaque pas qui m'éloignoit de vous, séparoit mon corps de mon ame, & me donnoit un sentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet. Je n'ai rien vu que vous, & ne puis vous peindre que Julie. Les Puissantes émotions que je viens d'éprouver coup sur coup, m'ont jetté dans des distractions continuelles ; je me sentois toujours où je n'étois point ; à peine avois-je assez de présence d'esprit pour suivre & demander mon chemin, & je suis arrivé à Sion sans être parti de Vevai.

C'est ainsi que j'ai trouvé le secret d'éluder votre rigueur, & de vous voir sans vous désobéir. Oui, cruelle, quoique vous ayez su faire, vous n'avez pu me séparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même : tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous sans cesse. Il erre impunément sur

vos yeux, sur vos lévres, sur votre sein, sur tous vos charmes ; il pénétre par-tout comme une vapeur subtile, & suis plus heureux en dépit de vous, que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques personnes à voir, quelques affaires à traiter ; voilà ce qui me désole. Je ne suis point à plaindre dans la solitude, où je puis m'occuper de vous & me transporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier m'est seule insupportable. Je vais faire mal & vîte, pour être promptement libre, & pouvoir m'égarer à mon aise dans les lieux sauvages, qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre seul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

LETTRE XIX

A Julie.

Rien ne m'arrête plus ici que vos ordres ; cinq jours que j'y ai passés ont suffi & au-delà pour mes affaires ; si toutefois on peut appeller des affaires, celles où le cœur n'a point de part. Enfin, vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du sort de ma première lettre ; elle fut écrite & mise à la poste en arrivant ; l'adresse en est fidéle-

nt copiée sur celle que vous m'envoyâ-
; je vous ai envoyé la mienne avec le
me soin, & si vous aviez fait exactement
onse, elle auroit déjà dû me parvenir.
tte réponse pourtant ne vient point, &
'y a nulle cause possible & funeste de son
ard que mon esprit troublé ne se figure.
ma Julie, que d'imprévues catastrophes
uvent en huit jours rompre à jamais les
is doux liens du monde! Je frémis de son-
r qu'il n'y a pour moi qu'un seul moyen
tre heureux, & des millions d'être miséra-
. Julie, m'auriez-vous oublié? Ah! c'est
plus affreuse de mes craintes! Je puis pré-
rer ma constance aux autres malheurs ;
is toutes les forces de mon ame défaillent
seul soupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes allar-
s & ne saurois les calmer. Le sentiment
mes maux s'aigrit sans cesse loin de vous ;
comme si je n'en avois pas assez pour m'a-
ttre, je m'en forge encore d'incertains
ur irriter tous les autres. D'abord, mes
quiétudes étoient moins vives. Le trouble
un départ subit, l'agitation du voyage ;
nnoient le change à mes ennuis ; ils se ra-
ment dans la tranquille solitude. Hélas!
combattois ; un fer mortel a percé mon
in, & la douleur ne s'est fait sentir que
ng-temps après la blessure.

Cent fois, en lisant des Romans, j'ai ri
s froides plaintes des amans sur l'absence.
h, je ne savois pas alors à quel point la

vôtre un jour me seroit insupportable! Je sens aujourd'hui combien une ame paisible est peu propre à juger des passions, & combien il est insensé de rire des sentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant? Je ne sais quelle idée consolante & douce tempère en moi l'amertume de votre éloignement, en songeant qu'il s'est fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me sont moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune; s'ils servent à vous contenter je ne voudrois pas ne les point sentir; ils sont les garants de leur dédommagement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver je n'en murmure plus; il est juste que vous sachiez si je suis constant, patient, docile, digne en un mot, des biens que vous me réservez. Dieux! si c'étoit-là votre idée, je me plaindrois de trop peu souffrir. Ah, non! pour nourrir dans mon cœur une si douce attente, inventez, s'il se peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.

LETTRE XX.

DE JULIE.

JE reçois à la fois vos deux Lettres, & je vois par l'inquiétude que vous marquez dans la seconde sur le sort de l'autre, que

quand l'imagination prend les devans, la raiſon ne ſe hâte pas comme elle, & ſouvent la laiſſe aller ſeule. Penſâtes-vous en arrivant à Sion qu'un Courier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me ſeroit remiſe en arrivant ici, & que les occaſions ne favoriſeroient pas moins ma réponſe ? Il n'en va pas ainſi, mon bel ami. Vos deux lettres me ſont parvenues à la fois, parce que le Courier, qui ne paſſe qu'une fois la ſemaine, n'eſt parti qu'avec la ſeconde. Il faut un certain temps pour diſtribuer les lettres, il en faut à mon commiſſionnaire pour me rendre la mienne en ſecret, & le Courier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il eſt arrivé. Ainſi tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du Courier eſt bien choiſi, pour recevoir réponſe de l'autre ; ce que je vous explique afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut aſſurer notre correſpondance & prévenir vos perplexités. Je vous laiſſe à décider de quel côté ſont les plus tendres ſoins.

Ne parlons plus de peines, mon bon ami ; ah, reſpectez & partagez plutôt le plaiſir que j'éprouve, après huit mois d'abſence, de revoir le meilleur des Pères ! Il arriva jundi au ſoir, & je n'ai ſongé qu'à lui (*d*)

(*d*) Cette lettre même prouve qu'elle ment.

depuis cet heureux moment. O toi que j'aime le mieux au monde après les auteurs de mes jours, pourquoi tes lettres, tes querelles, viennent-elles contriſter mon ame & troubler les premiers plaiſirs d'une famille réunie? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi ſans ceſſe; mais dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du ſang, & que les plaintes d'un amant rendroient inſenſible aux careſſes d'un père? Non, mon digne ami, n'empoiſonne point par d'injuſtes reproches l'innocente joie que m'inſpire un ſi doux ſentiment. Toi, dont l'ame eſt ſi tendre & ſi ſenſible, ne conçois-tu point quel charme c'eſt de ſentir dans ces purs & ſacrés embraſſemens, le ſein d'un père palpiter d'aiſe contre celui de ſa fille. Ah! crois-tu qu'alors le cœur puiſſe un moment ſe partager & rien dérober à la nature?

Sol che ſon figli a io mi rumento adeſſe.

Ne penſez pas, pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé? Non, les impreſſions plus vives qu'on ſuit quelques inſtans, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'eſt point ſans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'eſt point ſans plaiſir que je vous verrois de retour. Mais..... Prenez patience, ainſi que moi, puiſqu'il le faut, ſans en demander davantage. Soyez ſûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il ſera

possible, & pensez que souvent tel qui se plaint bien haut de l'absence, n'est pas celui qui en souffre le plus.

LETTRE XXI

A JULIE.

QUe j'ai souffert en la recevant, cette lettre souhaitée avec tant d'ardeur! J'attendois le Courier à la poste. A peine le pacquet étoit-il ouvert que je me nomme, je me rends importun; on me dit qu'il y a une lettre; je tressaille; je la demande agité d'une mortelle impatience: je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée! La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caractères. O circonspection d'un amour craintif! Je n'ose porter la Lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin; j'ouvre la Lettre au premier détour; je la parcours, je la dévore, & à peine suis-je à ces lignes où tu peins si bien les plaisirs de ton cœur en embrassant ce respectable père, que je fonds en larmes, on me regarde, j'entre dans une allée pour échapper aux spectateurs; là, je partage ton attendrissement; j'embras-

ſe avec tranſport cet heureux père que je connois à peine, & la voix de la nature me rappellant au mien, je donne de nouvelles pleurs à ſa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain & triſte ſavoir? Ah, c'eſt de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine, & ſur-tout ce divin accord de la vertu, de l'amour, & de la nature, qui ne ſe trouva jamais qu'en vous! Non, il n'y a point d'affection ſaine qui n'ait ſa place dans votre cœur, qui ne s'y diſtingue par la ſenſibilité qui vous eſt propre, & pour ſavoir moi-même régler le mien, comme j'ai ſoumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut ſoumettre encore tous mes ſentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer! Je ne parle point du rang & de la fortune, l'honneur & l'amour doivent en cela ſuppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chériſſez & qui vous adorent; les ſoins d'une tendre mère, d'un père dont vous êtes l'unique eſpoir; l'amitié d'une couſine qui ſemble ne reſpirer que par vous; toute une famille dont vous faite l'ornement; une ville entière, fière de vous avoir vu naître, tout occupe & partage votre ſenſibilité, & ce qu'il en reſte à l'amour, n'eſt que la moindre partie de ce que lui raviſſent les droits du ſang & de l'amitié. Mais moi, Julie,

hélas! errant, sans famille, & presque sans patrie, je n'ai que vous sur la terre, & l'amour seul me tient lieu de tout. Ne soyez donc pas surprise si, bien que votre ame soit la plus sensible, la mienne sait la mieux aimer, & si, vous cédant en tant de choses, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiscretes plaintes. Non, je respecterai vos plaisirs, & pour eux-mêmes qui sont si purs, & pour vous qui les ressentez. Je m'en formerai dans l'esprit le touchant spectacle; je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le serai de la vôtre. Quelles que soient les raisons qui me tiennent éloigné de vous, je les respecte; & que me serviroit de les connoître, si quand je devrois les désaprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inspirent? M'en coûtera-t-il plus de garder le silence, qu'il m'en coûta de vous quitter? Souvenez-vous toujours, ô Julie, que votre ame a deux corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par son choix lui sera toujours le plus fidèle.

nodo piu forte:
Fabricato da noi, non dalla sorte.

Je me tais donc, & jusqu'à ce qu'il vous plaise de terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles sont encore

praticables. Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, & qu'il ne lui manque pour être admiré, que des spectateurs qui le sachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques observations dignes de vous plaire. Pour amuser une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable & galant. Mais toi, ma Julie, ah! je le sais bien, le tableau d'un peuple heureux & simple, est celui qu'il faut à ton cœur.

LETTRE XXII

DE JULIE.

ENfin le premier pas est franchi, & il a été question de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon père en a été surpris : il n'a pas moins admiré mes progrès dans la musique & dans le dessein, (*e*) & au grand étonnement de ma mère, prévenue par vos calomnies, (*f*) au blason près, qui lui a paru négligé, il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquiérent pas sans maître, il a fallu nommer le mien, & je l'ai fait avec une énumération pompeuse de toutes les

(*e*) Voilà, ce me semble, un sage de vingt ans qui fait prodigieusement de choses! il est vrai que Julie le félicite à trente de n'être plus si savant.

(*f*) Cela se rapporte à une lettre à la mère, écrite sur un ton équivoque, & qui a été supprimée.

les sciences qu'il vouloit bien m'enseigner, hors une. Il s'est rappellé de vous avoir vu plusieurs fois à son précédent voyage, & il n'a pas paru qu'il eut conservé de vous une impression désavantageuse.

Ensuite, il s'est informé de votre fortune; on lui a dit qu'elle étoit médiocre; de votre naissance, on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce mot *honnête* est fort équivoque à l'oreille d'un Gentilhomme, & a excité des soupçons que l'éclaircissement a confirmés. Dès qu'il a su que vous n'étiez pas noble, il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mère prenant la parole a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même proposable, & qu'au contraire vous aviez rejetté constamment tous les moindres présens qu'elle avoit tâché de vous faire en choses qui ne se refusent pas; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la sienne, & le moyen de supporter l'idée d'être redevable à un roturier? Il a donc été décidé qu'on vous offriroit un paiement, au refus duquel, malgré tout votre mérite, dont on convient, vous seriez remercié de vos soins. Voilà, mon ami, le résumé d'une conversation qui a été tenue sur le compte de mon très-honoré maître, & durant laquelle son humble écolière n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laisser le temps d'y réfléchir. Aussi-tôt que vous aurez pris votre résolution, ne manquez pas de m'en instruire; car cet af-

ticle eſt de votre compétence, & mes droits ne vont pas juſques-là.

J'apprends avec peine vos courſes dans les montagnes, non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diverſion, & que le détail de ce que vous aurez vu ne me ſoit fort agréable à moi-même; mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes guère en état de ſupporter. D'ailleurs, la ſaiſon eſt fort avancée; d'un jour à l'autre tout peut ſe couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à ſouffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes, je ne m'en conſolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voiſinage. Il n'eſt pas temps encore de rentrer à Vevai, mais je veux que vous habitiez un ſéjour moins rude, & que nous ſoyons plus à portée d'avoir aiſément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laiſſe le maître du choix de votre ſtation. Tâchez ſeulement qu'on ne ſache point ici où vous êtes, & ſoyez diſcret ſans être myſtérieux. Je ne vous dis rien ſur ce chapitre, je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le ſoyez.

Adieu, mon ami, je ne puis m'entretenir plus long-temps avec vous. Vous ſavez de quelles précautions j'ai beſoin pour vous écrire. Ce n'eſt pas tout: Mon père a amené un étranger reſpectable, ſon ancien ami, & qui lui a ſauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez ſi nous nous ſommes efforcés de le bien

recevoir ! il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer, pour le jour qui nous reste, tous les amusemens qui peuvent marquer notre zèle à un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu, de rechef.

LETTRE XXIII

A Julie.

A Peine ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'observation ; mais outre que la neige me chasse, j'ai voulu revenir au devant du Courier qui m'apporte, j'espère, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il est nécessaire, une seconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques, j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réserver notre correspondance pour les choses qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la situation de mon ame : il est juste de vous rendre compte de l'usage qu'on fait de votre bien.

J'étois parti, triste de mes peines, & consolé de votre joie ; ce qui me tenoit dans un certain état de langueur qui n'est

pas sans charme pour un cœur sensible. Je gravissois lentement & à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel durant toute la route j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses roches pendoient en ruines au dessus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes cascades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme dont les yeux n'osoient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissoit tout-à-coup mes regards. Un mêlange étonnant de la nature sauvage & de la nature cultivée, montroit par-tout la main des hommes, où l'on eut cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvoit des maisons ; on voyoit des pampres secs où l'on n'eut cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits sur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étrangers si bizarrement contrastés ; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers as-

pects. Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne ; au nord les glaces de l'hiver : elle réuniſſoit toutes les ſaiſons dans le même inſtant, tous les climats dans le même lieu, des terreins contraires ſur le même ſol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illuſions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obſcur du ſoleil & des ombres, & tous les accidens de lumière qui en réſultoient le matin & le ſoir ; vous aurez quelques idées des ſcenes continuelles qui ne ceſſèrent d'attirer mon admiration, & qui ſembloient m'être offertes en un vrai théatre ; car la perſpective des monts étant verticale, frappe les yeux tout à la fois & bien plus puiſſamment que celles des plaines qui ne ſe voit qu'obliquement, en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la première journée aux agrémens de cette variété le calme que je ſentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont ſur nos paſſions les plus vives, les êtres les plus inſenſibles, & je mépriſois la Philoſophie de ne pouvoir pas même autant ſur l'ame qu'une ſuite d'objets inanimés. Mais cet état paiſible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cauſe qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là ſur des montagnes les

moins élevées, & parcourant enſuite leurs inégalités, ſur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un ſéjour plus ſerein d'où l'on voit, dans la ſaiſon, le tonnerre & l'orage ſe former au deſſous de ſoi; image trop vaine de l'ame du ſage, dont l'exemple n'exiſta jamais; ou n'exiſte qu'aux mêmes lieux d'où l'on a tiré l'emblême.

Ce fut-là que je démêlai ſenſiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cauſe du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis ſi long-temps. En effet, c'eſt une impreſſion générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'obſervent pas tous; que ſur les hautes montagnes où l'air eſt pur & ſubtil, on ſe ſent plus de facilité dans la reſpiration, plus de légéreté dans le corps, plus de ſérénité dans l'eſprit, les plaiſirs y ſont moins ardens, les paſſions plus modérées. Les méditations y prennent je ne ſais quel caractère grand & ſublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne ſais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de ſenſuel. Il ſemble qu'en s'élevant au deſſus du ſéjour des hommes, on y laiſſe tous les ſentimens bas & terreſtres, & qu'à meſure qu'on approche des regions éthérées l'ame contracte quelque choſe de leur inaltérable pureté. On y eſt grave ſans mélan-

colie, paisible sans indolence, content d'être & de penser : tous les desirs trop vifs s'émoussent ; ils perdent cette pointe aigue qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère & douce ; & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme, les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'avec une agitation violente, aucune maladie de vapeurs put tenir contre un pareil séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remédes de la médecine & de la morale

Qui non palazzi, non teatro o loggia,
Ma'n lor vece un abete, un' faggio un pino
Trà l'erba verde e'l bel monte vicino
Levan di terra al Ciel nostr' intelletto.

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étranges, des plantes bizarres & inconnues, d'observer en quelque sorte une autre nature, & de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mêlange inexprimable dont le charme augmente encore

par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les distances paroissent moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horison présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir : enfin, le spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel qui ravit l'esprit & les sens ; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

J'aurois passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du payſage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'ame, & de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs : mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut guére imaginer, c'est leur humanité désintéressée, leur zèle hospitalier pour tous les étrangers, que le hazard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étoit connu de personne, & qui ne marchois qu'à l'aide du conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison que j'étois embarrassé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content, que la première fois je pris

cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, & il en a par-tout été de même. Ainsi, c'étoit le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiede, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon.* En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, & où l'on ne trouve aucun mendiant? Cependant, l'argent est fort rare dans le haut-Valais, mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise: car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au dehors, sans consommation de luxe au-dedans, & sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, deviennent moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir; il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez

* Dix du Pays.

durement les passagers, & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manières si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres : mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé ; l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, & peu de gens s'avisent d'en profiter. Ah, je le crois ! lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller ? Hommes heureux & dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroissoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la

présence d'un maître dont on dépend, au moins en cela. Si je ne disois rien, ils supposoient que je voulois vivre à leur manière; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir su que j'étois Suisse, fut de me dire que nous étions frères, & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrassèrent plus de ce que je faisois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entr'eux avec la même simplicité; les enfans en âge de raison, sont les égaux de leurs pères; les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres; la même liberté règne dans les maisons & dans la république, & la famille est l'image de l'Etat.

La seule chose sur laquelle je ne jouissois pas de la liberté, étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table; mais quand j'y étois une fois il y falloit rester une partie de la journée, & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme, & un Suisse, n'aimât pas à boire? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une excellente chose, & que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres, & la grande ré-

ſerve de la table annonce aſſez ſouvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui précédent l'ivreſſe ; mais il faut ſavoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit guére poſſible de faire avec d'auſſi déterminés buveurs que les Valaiſans, des vins auſſi violens que ceux du pays, & ſur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment ſe réſoudre à jouer ſi fortement le ſage, & à fâcher de ſi bonnes gens ? Je m'enivrois donc par reconnoiſſance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourſe, je le payois de ma raiſon.

Un autre uſage qui ne me gênoit guere moins, c'étoit de voir, même chez des magiſtrats, la femme & les filles de la maiſon, debout derrière ma chaiſe, ſervir à table comme des domeſtiques. La galanterie françoiſe ſe ſeroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaiſanes, des ſervantes mêmes rendroient leurs ſervices embarraſſans. Vous pouvez m'en croire, elles ſont jolies puiſqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir, ſont difficiles en beauté.

Pour moi, qui reſpecte encore plus les uſages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur ſervice en ſilence, avec autant de gravité que D. Quichotte chez la Ducheſſe. J'oppoſois quelquefois en

ſouriant les grandes barbes & l'air groſſier des convives au teint éblouiſſant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faiſoit rougir, & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge, qui n'a dans ſon extrême blancheur qu'un des avantages du modèle que j'oſois lui comparer ; modèle unique & voilé dont les contours, furtivement obſervés, me peignent ceux de cette coupe célèbre, à qui le plus beau ſein du monde ſervit de moule.

Ne ſoyez pas ſurpriſe de me trouver ſi ſavant ſur des myſtères que vous cachez ſi bien ; je le ſuis en dépit de vous ; un ſens en peut quelquefois inſtruire un autre : malgré la plus jalouſe vigilance, il échappe à l'ajuſtement le mieux concerté quelques legers interſtices, par leſquels la vue opère l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'inſinue impunément ſous les fleurs d'un bouquet ; il erre ſous la chenille & la gaze, & fait ſentir à la main la réſiſtance élaſtique qu'elle n'oſeroit éprouver.

Parte appar delle mamme acerbe e crude,
Porte altrui ne recopre invida veſta ;
Inviaa, ma s'agli occhi il varco chiude,
L'amoroſo penſier gia non arreſta.

Je remarquai auſſi un grand défaut dans l'habillement des Valaiſanes : c'eſt d'avoir des corps de robe, ſi élevés par derrière qu'elles en paroiſſent boſſues ; cela fait un

effet singulier avec leurs petites coëffures noires & le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaisane, & j'espère qu'il vous ira bien; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extase ces lieux si peu connus & si dignes d'être admirés, que faisiez-vous cependant, ma Julie? étiez-vous oubliée de votre ami? Julie oubliée? Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & que pourrois-je être un moment seul, moi qui ne suis plus rien que par vous? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune selon l'état de mon ame. Quand je suis triste, elle se réfugie auprès de la vôtre, & cherche des consolations aux lieux où vous êtes; c'est ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaisir, je n'en saurois jouir seul, & pour le partager avec vous, je vous appelle alors où se suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course, où la diversité des objets me rappellant sans cesse en moi-même, je vous conduisois par-tout avec moi. Je ne faisois pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirois pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous servoient de siège. Tantôt assis à vos côtés, je vous ai-

dois à parcourir des yeux les objets ; tantôt à vos genoux j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme ſenſible. Rencontrois-je un pas difficile ? je vous le voyois franchir avec la légéreté d'un fan qui bondit après ſa mère. Falloit-il traverſer un torrent, j'oſois preſſer dans mes bras une ſi douce charge ; je paſſois le torrent lentement, avec délices, & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce ſéjour paiſible, & les touchans attraits de la nature, & l'inaltérable pureté de l'air, & les mœurs ſimples des habitans, & leur ſageſſe égale & ſûre, & l'aimable pudeur du ſexe, & ſes innocentes graces, & tout ce qui frappoit agréablement mes yeux, & mon cœur leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie ! diſois-je avec attendriſſement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur & non du regard des hommes ! Que ne puis-je ici raſſembler toute mon ame en toi ſeule, & devenir à mon tour l'univers pour toi ! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous ſont dûs ! Délices de l'amour, c'eſt alors que nos cœurs vous ſavoureroient ſans ceſſe ! Une longue & douce ivreſſe nous laiſſeroit ignorer le cours des ans : & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux, l'habitude de penſer & ſentir enſemble, feroit ſuccéder à leurs tranſports une amitié non moins tendre. Tous les

ſentimens honnêtes nourris dans la jeuneſſe avec ceux de l'amour, en rempliroient un jour le vuide immenſe ; nous pratiquerions au ſein de cet heureux peuple, & à ſon exemple, tous les devoirs de l'humanité : ſans ceſſe nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point ſans avoir vécu.

La poſte arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat juſqu'à ce moment ! Hélas ! j'étois heureux dans mes chimères : mon bonheur fuit avec elles ; que vais-je être en réalité ?

LETTRE XXIV.

A Julie.

JE réponds ſur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le paiement, & n'ai Dieu merci nul beſoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel eſt mon ſentiment ſur ce point.

Je diſtingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée : le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune, mais il ne pénétre point dans l'ame, & n'influe en rien ſur le vrai bon-

heur. L'honneur véritable au contraire en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure, qui ſeul peut rendre heureux un être penſant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre queſtion, elle ſera bientôt réſolue.

Que je m'érige en maître de Philoſophie & prenne, comme ce fou de la fable, de l'argent pour enſeigner la ſageſſe; cet emploi paroîtra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque choſe de ridicule en ſoi: cependant comme aucun homme ne peut tirer ſa ſubſiſtance abſolument de lui-même, & qu'on ne ſauroit l'en tirer de plus près que par ſon travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés; nous n'aurons point la ſottiſe de ſacrifier la félicité à cette opinion inſenſée; vous ne m'en eſtimerez pas moins, & je n'en ſerai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres conſidérations à faire. Laiſſons la multitude & regardons en nous-mêmes. Que ſerai-je réellement à votre pere, en recevant de lui le ſalaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon temps, c'eſt-à-dire, de ma perſonne? Un mercenaire, un homme à ſes gages, une eſpece de valet, & il aura de ma part pour garant de ſa confiance, & pour ſûreté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ces gens.

Or, quel bien plus précieux peut avoir un père que sa fille unique, fut-ce même une autre que Julie ? Que fera donc celui qui lui vend ses services? fera-t-il taire ses sentimens pour elle? ah! tu sais si cela se peut! ou bien se livrant sans scrupule au penchant de son cœur offensera-t-il dans la partie la plus sensible celui à qui il doit fidélité? Alors je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus sacrés (g), un traître, un séducteur domestique que les loix condamnent très-justement à la mort. J'espere que celle à qui je parle sait m'entendre ; ce n'est pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïse & d'Abelard tombèrent entre vos mains, vous savez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïse ; elle avoit un cœur fait pour aimer : mais Abelard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son sort, & connoissant aussi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé faudra-t-il que je l'imite ? malheur à quicon-

(g) Malheureux jeune homme : qui ne voit pas qu'en se faisant payer en reconnoissance ce qu'il refuse de recevoir en argent, il viole des droits plus sacrés encore. Au lieu d'instruire il corrompt ; au lieu de nourrir il empoisonne ; il se fait remercier, par une mère abusée, d'avoir perdu son enfant. On sent pourtant qu'il aime sincérement la vertu, mais sa passion l'égare, & si sa grande jeunesse ne l'excusoit pas, avec ses beaux discours il ne seroit qu'un scélérat. Les deux amans sont à plaindre, sa mère seule est inexcusable.

que prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer ! Celui qu'aveugle sa passion jusqu'à ce point en est bientôt puni par elle, & perd le goût des sentimens auxquels il a sacrifié son honneur. L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne : pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, & qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme ; ôtez l'estime, & l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui se déshonore ? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainsi bientôt ils se mépriseront mutuellement ; l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en est pas ainsi, ma Julie, entre deux amans de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouissent tous deux de leur première liberté, & dont aucun droit ne proscrit l'engagement réciproque. Les loix les plus sévéres ne peuvent leur imposer d'autre peine que le prix même de leur amour ; la seule punition de s'être aimés est l'obligation de s'aimer à jamais ; & s'il est quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare brise ces innocentes chaînes ; il en est puni, sans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raisons, sage & vertueuse Julie ; elles ne sont qu'un froid commentaire de celles que vous m'exposâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres ; mais c'en est assez pour vous montrer combien je m'en suis pénétré. Vous vous souvenez que je n'insistai point sur mon refus, & que malgré la répugnance que le préjugé m'a laissée, j'acceptai vos dons en silence, ne trouvant point en effet dans le véritable honneur de solide raison pour les refuser. Mais ici le devoir, la raison, l'amour même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choisir entre l'honneur & vous, mon cœur est prêt à vous perdre : il vous aime trop, ô Julie, pour vous conserver à ce prix.

LETTRE XXV

DE JULIE.

LA relation de votre voyage est charmante, mon bon ami ; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoîtrois pas. J'ai pourtant à vous tancer sur un passage dont vous vous doutez bien ; quoique je n'aie pu m'empêcher de rire de la ruse avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Tasse, comme derrière un rempart. Eh, comment ne sentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au

public ou à sa maîtresse ? L'amour, si craintif, si scrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienséance ? Pouviez-vous ignorer que ce style n'est pas de mon goût, & cherchiez-vous à me déplaire ? Mais en voilà déjà trop, peut-être, sur un sujet qu'il ne falloit point relever. Je suis, d'ailleurs, trop occupée de votre seconde lettre, pour répondre en détail à la première. Ainsi, mon ami, laissons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires ; nous serons assez occupés.

Je savois le parti que vous prendriez. Nous nous connoissons trop bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne sera pas, croyez-moi, dans les occasions qui demandent du courage & des sacrifices. Le premier mouvement, aux attaques vives est de résister ; & nous vaincrons, je l'espère, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'est au milieu du sommeil, c'est dans le sein d'un doux repos qu'il faut se défier des surprises : mais c'est, sur-tout, la continuité des maux qui rend leur poids insupportable, & l'ame résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée. Voilà, mon ami, la dure espèce de combat que nous aurons désormais à soutenir : ce ne sont point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une résistance plus héroïque encore à des peines sans relâche.

Je l'avois trop prévu ; le temps du bon-

heur eſt paſſé comme un éclair ; celui des diſgraces commence, ſans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'allarme & me décourage ; une langeur mortelle s'empare de mon ame ; ſans ſujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux, je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables, mais je cultivois l'eſpérance & la vois flétrir tous les jours. Que ſert hélas, d'arroſer le feuillage quand l'arbre eſt coupé par le pied ?

Je le ſens, mon ami, le poids de l'abſence m'accable. Je ne puis vivre ſans toi, je le ſens, c'eſt ce qui m'effraie le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions enſemble, & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure paſſe & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta préſence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce ſupplice affreux. Ton cœur ſeul peut te dire que je te manque. Ah ! ſi tu ſavois quel pire tourment c'eſt de reſter quand on ſe ſépare, combien tu préferois ton état au mien ?

Encore ſi j'oſois gémir ! ſi j'oſois parler de mes peines, je me ſentirois ſoulagée des maux dont je pourrois me plaindre. Mais hors quelques ſoupirs exalés en ſecret dans le ſein de ma couſine, il faut étouffer tous les autres ; il faut contenir mes larmes ; il faut ſourire quand je me meurs.

Sentirsi, oh Dei, morir ;
E non poter mai dir :
Morir mi sento !

Le pis est que tous ces maux augmentent sans cesse mon plus grand mal, & que plus ton souvenir me désole, plus j'aime à me le rappeller. Dis-moi, mon ami, mon doux ami ! sens-tu combien un cœur languissant est tendre, & combien la tristesse fait fermenter l'amour ?

Je voulois vous parler de mille choses ; mais outre qu'il vaut mieux attendre de savoir positivement où vous êtes, il ne m'est pas possible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami, je quitte la plume, mais croyez que je ne vous quitte pas.

BILLET.

J'Ecris par un batelier que je ne connois point, ce billet à l'adresse ordinaire, pour donner avis que j'ai choisi mon asyle à Meillerie sur la rive opposée ; afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'ose approcher.

LETTRE XXVI

A Julie.

QUe mon état eſt changé dans peu de jours! Que d'amertumes ſe mêlent à la douceur de me rapprocher de vous! Que de triſtes réflexions m'aſſiégent! Que de traverſes mes craintes me font prévoir! O Julie, que c'eſt un fatal préſent du ciel qu'une ame ſenſible! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur ſur la terre. Vil jouet de l'air & des ſaiſons, le ſoleil ou les brouillards, l'air couvert ou ſerein régleront ſa deſtinée, & il ſera content ou triſte au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'abſurdes maximes un obſtacle invincible aux juſtes vœux de ſon cœur. Les hommes le puniront d'avoir des ſentimens droits de chaque choſe, & d'en juger par ce qui eſt véritable plutôt que par ce qui eſt de convention. Seul il ſuffiroit pour faire ſa propre miſère, en ſe livrant indiſcrétement aux attraits divins de l'honnête & du beau, tandis que les peſantes chaînes de la néceſſité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité ſuprême ſans ſe ſouvenir qu'il eſt homme: ſon cœur & ſa raiſon ſeront inceſſamment en guerre, & des deſirs ſans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle

Telle est la situation cruelle où me plongent, le sort qui m'accable, & mes sentimens qui m'élevent, & ton pére qui me méprise, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, Beauté fatale! je n'aurois jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon ame & de bassesse dans ma fortune : j'aurois vécu tranquille & serois mort content, sans daigner remarquer quel rang j'avois occupé sur la terre : Mais t'avoir vu & ne pouvoir te posséder, t'adorer & n'être qu'un homme! être aimé & ne pouvoir être heureux! habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre ensemble! O Julie à qui je ne puis renoncer! O destinée que je ne puis vaincre! quels combats affreux vous excitez en moi, sans pouvoir jamais surmonter mes desirs ni mon impuissance!

Quel effet bizarre & inconcevable! Depuis que je suis rapproché de vous, je ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis contribue-t-il à cette mélancolie ; il est triste & horrible ; il en est plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en habiterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles borde la côte, & environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah! je le sens, ma Julie, s'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

Dans les violens transports qui m'agitent

je ne saurois demeurer en place ; je cours, je monte avec ardeur, je m'élance sur les rochers ; je parcours à grands pas tous les environs, & trouve par-tout dans les objets la même horreur qui règne au-dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune & flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard (*h*) & la froide bise entassent la neige & les glaces, & toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri solitaire une petite esplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuse où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux se portèrent vers ce séjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y discerner votre demeure ; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'aperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le Curé emprunter un téleſcope avec lequel je vis ou crus voir votre maison, & depuis ce temps je passe les jours entiers dans cet asyle à contempler ces murs fortunés qui renferment la source de ma vie. Malgré la saison je m'y rends dès le matin & n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles & quelques bois secs que j'allume servent avec mes courses à me garantir du froid excessif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu sauvage que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris

(*h*) Vent de nord-est.

maintenant cette lettre sur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voisin.

C'est-là, ma Julie, que ton malheureux amant acheve de jouir des derniers plaisirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'est delà qu'à travers les airs & les murs, il ose en secret pénétrer jusques dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore; tes regards tendres raniment son cœur mourant; il entend le son de ta douce voix; il ose chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le bosquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ses desirs! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie; je suis de loin les diverses occupations de ta journée, & je me les représente dans le temps & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des soins qui te rendent plus estimable, & mon cœur s'attendrit avec délices sur l'inépuisable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle sort d'un paisible sommeil, son teint a la fraîcheur de la rose, son ame jouit d'une douce paix; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne sera point perdu pour la vertu. Elle passe à présent chez sa mère, les tendres affections de son cœur s'épanchent avec les auteurs de ses jours, elle les soulage dans le détail des soins de la maison, elle fait peut-être la paix d'un domestique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation secrete, elle

demande peut-être une grace pour un autre? Dans un autre temps, elle s'occupe sans ennui des travaux de son sexe, elle orne son ame de connoissances utiles, elle ajoute à son goût exquis les agrémens des beaux arts, & ceux de la danse à sa légéreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & simple parure orner des charmes qui n'en ont pas besoin, ici je la vois consulter un Pasteur vénérable sur la peine ignorée d'une famille indigente; là, secourir ou consoler la triste veuve & l'orphelin délaissé. Tantôt elle charme une honnête société par ses discours sensés & modestes; tantôt en riant avec ses compagnes elle ramène une jeunesse folâtre au ton de la sagesse & des bonnes mœurs; quelques momens, ah pardonne! j'ose te voir même t'occuper de moi; je vois tes yeux attendris parcourir une de mes Lettres; je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adressent tes lignes que tu traces, je vois que c'est de lui que tu parles à ta cousine avec une si tendre émotion. O Julie! ô Julie! & nous ne serions pas unis? & nos jours ne couleroient pas ensemble? & nous pourrions être séparés pour toujours? Non, que jamais cette affreuse idée ne se présente à mon esprit! En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur; la rage me fait courir de caverne en caverne: des gémissemens & des cris m'échappent malgré moi; je rugis comme une lionne irritée; je suis capable de tout, hors de renoncer à toi, & il

n'y a rien, non rien que je ne faſſe pour te poſſéder ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre, & je n'attendois qu'une occaſion ſûre pour vous l'envoyer, quand j'ai reçu de Sion la dernière que vous m'y avez écrite. Que la triſteſſe qu'elle reſpire a charmé la mienne! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me diſiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés! Votre affliction, je l'avoue, eſt plus patiente, la mienne eſt plus emportée; mais il faut bien que le même ſentiment prenne la teinture des caractères qui l'éprouvent, & il eſt bien naturel que les plus grandes pertes cauſent les plus grandes douleurs. Que dis-je, des pertes? Eh! qui les pourroit ſupporter? Non, connoiſſez-le enfin, ma Julie, un éternel arrêt du Ciel nous deſtina l'un pour l'autre; c'eſt la première loi qu'il faut écouter; c'eſt le premier ſoin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois; j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets; tu veux forcer des barrières inſurmontables & négliges les ſeuls moyens poſſibles; l'enthouſiaſme de l'honnêteté t'ôte la raiſon, & ta vertu n'eſt plus qu'un délire.

Ah! ſi tu pouvois reſter toujours jeune & brillante comme à préſent, je ne demanderois au Ciel que de te ſavoir éternellement heureuſe, te voir tous les ans de ma vie une fois; une ſeule fois; & paſſer le reſte de mes jours à contempler de loin ton aſyle, à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas! vois la

rapidité de cet astre qui jamais n'arrête: il vole & le temps fuit, l'occasion s'échappe, ta beauté, ta beauté même aura son terme, elle doit décliner & périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie; & moi cependant, je gémis, je souffre, ma jeunesse s'use dans les larmes, & se flétrit dans la douleur. Pense, pense, Julie, que nous comptons déjà des années perdues pour le plaisir. Pense qu'elles ne reviendront jamais; qu'il en sera de même de celles qui nous restent si nous les laissons échapper encore. O amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur pour un temps où nous ne serons plus; tu regarde un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, & que nos ames, épuisées d'amour & de peines, se fondent & coulent comme l'eau. Reviens, il en est temps encore, reviens ma Julie, de cette erreur funeste. Laisse-là tes projets & sois heureuse. Viens, ô mon ame dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être: viens à la face du Ciel guide de notre fuite & témoin de nos sermens, jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le sais, qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres, ah quels trésors nous aurons acquis! Mais ne faisons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne restera pas sur la terre entiere un asyle à deux amans infortunés. J'ai des bras, je suis robuste; le pain gagné par mon travail te paroîtra plus délicieux que les mets

des festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide? Ah, tendre & chère amante! dussions-nous n'être heureux qu'un seul jour; veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie! vous connoissez l'antique usage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant d'amans malheureux. Ce lieu-ci lui ressemble à bien des égards. La roche est escarpée, l'eau est profonde, & je suis au désespoir.

LETTRE XXVII

DE CLAIRE.

MA douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens sont au comble: l'aimable Julie est à l'extrêmité & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle, commença d'altérer sa santé. La première conversation qu'elle eut sur votre compte avec son père, y porta de nouvelles attaques: d'autres chagrins plus récens ont accru ses agitations, & votre dernière lettre a fait le reste. Elle en fut si vivement émue, qu'après avoir passé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba hier dans l'accès d'une fièvre ardente qui n'a fait qu'augmenter sans cesse, & lui a enfin donné le transport. Dans

cet état elle vous nomme à chaque instant, & parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en est occupée. On éloigne son père autant qu'il est possible ; cela prouve assez que ma tante a conçu des soupçons : elle m'a même demandé avec inquiétude, si vous n'étiez pas de retour, & je vois que le danger de la fille effaçant pour le moment toute autre considération, elle ne seroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc sans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre ; il est à vos ordres, servez-vous-en pour votre retour, & sur-tout ne perdez pas un moment, si vous voulez revoir la plus tendre amante qui fût jamais.

LETTRE XXVIII

DE JULIE A CLAIRE.

QUe ton absence me rend amère la vie que tu m'as rendue ! Quelle convalescence ! Une passion plus terrible que la fievre & le transport, m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai plus besoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais. O, si tu savois ce que l'insensé m'ose proposer !.... & de quel ton !.... m'enfuir ! le suivre ! m'enlever !.... le malheureux !.... de qui

me plains-je ? mon cœur, mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui..... grand Dieu ! que seroit-ce, s'il savoit tout ?..... il en deviendroit furieux, je serois entraînée, il faudroit partir..... je frémis.....

Enfin, mon père m'a donc vendue ? Il fait de sa fille une marchandise, une esclave, il s'acquitte à mes dépens : il paie sa vie de la mienne !..... car je le sens bien, je n'y survivrai jamais.... père barbare & dénaturé ! mérite-t-il.... quoi, mériter ! c'est le meilleur des pères ; il veut unir sa fille à son ami, voilà son crime. Mais ma mère, ma tendre mère ! quel mal m'a-t-elle fait ?.... Ah, beaucoup ! elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je ? que deviendrai-je ? Hanz ne vient point. Je ne sais comment t'envoyer cette Lettre. Avant que tu la reçoive.... avant que tu sois de retour..... qui sait..... fugitive, errante, deshonorée..... c'en est fait, c'en est fait, la crise est venue. Un jour, une heure, un moment, peut-être..... qui est-ce qui sait éviter son sort ?..... ô dans quelque lieu que je vive & que je meure, en quelque asyle obscur que je traîne ma honte & mon désespoir ; Claire, souviens-toi de ton amie.... Hélas ! la misère & l'opprobre changent les cœurs..... Ah ! si jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé.

LETTRE XXIX

DE JULIE A CLAIRE.

RESTE, ah, reste! ne reviens jamais, tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir; comment soutiendrois-je ta vue?

Où étois-tu, ma douce amie, ma sauvegarde, mon Ange tutélaire? Tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi, ce fatal voyage étoit-il si nécessaire ou si pressé? Pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence? Ils seront éternels, ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi, n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit misérable? Je ne puis ni parler ni me taire. Que sert le silence quand le remords crie? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute? ma honte n'est-elle pas écrite sur tous les objets? Si je ne verse mon cœur dans le tien, il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie? Ah! que ne me trahissois-tu? C'est ta fidélité, ton aveugle amitié, c'est ta malheureuse indulgence qui m'a perdue.

Quel Démon t'inspira de le rappeller, ce-

cruel qui fait mon opprobre ? ſes perfides ſoins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuſe ? qu'il fuie à jamais, le barbare ! qu'un reſte de pitié le touche; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par ſa préſence ; qu'il renonce au plaiſir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas ! il n'eſt point coupable ; c'eſt moi ſeule qui le ſuis ; tous mes malheurs ſont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon ame ; c'eſt le premier de ſes effets de nous faire accuſer autrui de nos crimes.

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ſes ſermens. Son cœur vertueux ignore l'art abjet d'outrager ce qu'il aime. Ah ! ſans doute, il ſait mieux aimer que moi, puiſqu'il ſait mieux ſe vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ſes combats & de ſa victoire ; les ſiens étincelloient du feu de ſes deſirs, il s'élançoit vers moi dans l'impétuoſité d'un tranſport aveugle ; il s'arrêtoit tout-à-coup ; une barrière inſurmontable ſembloit m'avoir entourée, & jamais ſon amour impétueux mais honnête ne l'eut franchie. J'oſai trop contempler ce dangereux ſpectacle. Je me ſentois troublée de ſes tranſports, ſes ſoupirs oppreſſoient mon cœur ; je partageois ſes tourmens en ne penſant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulſives, prêts à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour ſeul m'auroit épargnée ; ô ma Couſine, c'eſt la pitié qui me perdit.

Il sembloit que ma passion funeste voulut se couvrir pour me séduire du masque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit pressée avec plus d'ardeur de le suivre. C'étoit désoler le meilleur des pères ; c'étoit plonger le poignard dans le sein maternel ; je résistai, je rejettai ce projet avec horreur. L'impossibilité de voir jamais nos vœux accomplis, le mystère qu'il falloit lui faire de cette impossibilité, le regret d'abuser un amant si soumis & si tendre après avoir flatté son espoir, tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foiblesse, tout aliénoit ma raison. Il falloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans savoir ce que je faisois, je choisis ma propre infortune. J'oubliai tout & ne me souvins que de l'amour. C'est ainsi qu'un instant d'égarement m'a perdue à jamais. Je suis tombée dans l'abyme d'ignominie dont une fille ne revient point ; & si je vis, c'est pour être plus malheureuse.

Je cherche en gémissant quelque reste de consolation sur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie ; ne me prive pas d'une si charmante ressource, je t'en conjure ; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre, mais jamais je n'en eus si grand besoin. Que la pitié supplée à l'estime. Viens, ma chère, ouvrir ton ame à mes plaintes ; viens recueillir les larmes de ton amie ; garantis

moi, s'il se peut, du mépris de moi-même, & fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puisque ton cœur me reste encore.

LETTRE XXX.

RÉPONSE.

Fille infortunée! Hélas! qu'as-tu fait? Mon Dieu! tu étois si digne d'être sage! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation, & dans l'abattement où elle te plonge? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des consolations qui se refusent au mien? Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont, ou tels qu'ils te convient de les voir! sainte & pure amitié! porte à mon esprit tes douces illusions, & dans la tendre amitié que tu m'inspires, abuse-moi la première sur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint, tu le sais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit sans être écoutée!.... il est l'effet d'une téméraire confiance!.... Ah! ce n'est plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton secret, sans doute, si j'avois pu te sauver ainsi: mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible; je le vis se consumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je sentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il falloit être heureuse ou mourir,

& quand la peur de succomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne serois plus, ou qu'il seroit bientôt rappellé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre, & si près de la mort! N'accuse ni ton amant, ni toi d'une faute dont je suis la plus coupable, puisque je l'ai prévue sans la prévenir.

Il est vrai que je partis malgré moi; tu le vis, il fallut obéir; si je t'avois cru si près de ta perte, on m'auroit plutôt mise en pièces que de m'arracher à toi. Je m'abusai sur le moment du péril. Foible & languissante encore, tu me parus en sûreté contre une si courte absence: je ne prévis pas la dangereuse alternative où tu t'allois trouver; j'oubliai que ta propre foiblesse laissoit ce cœur abattu moins en état de se défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a sauvé la vie; je n'ai pas ce dur courage qui te faisoit renoncer à moi; je n'aurois pu te perdre sans un mortel désespoir, & j'aime encore mieux que tu vives, & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chère & douce amie? Pourquoi ces regrets plus grands que la faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité? Une foiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices, & le danger même dont tu sors n'est-il pas une preuve de ta vertu? Tu ne penses qu'à ta défaite & oublies tous les triomphes péni-

bles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui réſiſtent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles ? ſi rien ne peut te juſtifier, ſonge au moins à ce qui t'excuſe. Je connois à peu près ce qu'on appelle amour, je ſaurai toujours réſiſter aux tranſports qu'il inſpire ; mais j'aurois fait moins de réſiſtance à un amour pareil au tien ; & ſans avoir été vaincue, je ſuis moins chaſte que toi.

Ce langage te choquera ; mais ton plus grand malheur eſt de l'avoir rendu néceſſaire ; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre ; car je hais les mauvaiſes maximes encore plus que les mauvaiſes actions. Si la faute étoit à commettre, que j'euſſe la baſſeſſe de te parler ainſi, & toi celle de m'écouter, nous ſerions toutes deux les dernières des créatures. A préſent, ma chère, je dois te parler ainſi, & tu dois m'écouter, ou tu es perdue : car il reſte en toi mille adorables qualités que l'eſtime de toi-même peut ſeule conſerver, qu'un excès de honte & l'abjection qui le ſuit détruiroient infailliblement, & c'eſt ſur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foibleſſe. Le véritable amour eſt-il fait pour dégrader l'ame ? Qu'une faute que l'amour a commiſe ne t'ôte point ce noble enthouſiaſme de l'honnête & du beau, qui t'éleva

toujours au-dessus de toi-même. Une tache paroît elle au soleil ? combien de vertus te restent pour une qui s'est altérée ? En seras-tu moins douce, moins sincère, moins modeste, moins bienfaisante ? en seras-tu moins digne, en un mot, de tous nos hommages ? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en seront-ils moins chers à ton cœur ? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus ? Non, chère & bonne Julie, ta Claire en te plaignant t'adore ; elle fait, elle sent qu'il n'y a rien de bien qui ne puisse encore sortir de ton ame.

Ah ! crois-moi, tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus sage que toi te valut jamais !

Enfin tu me restes ; je puis me consoler de tout, hors de ne t'avoir plus. Ta première lettre m'a fait frémir. Elle m'eut presque fait desirer la seconde, si je ne l'avois reçue en même-temps. Vouloir délaisser son amie ! projetter de s'enfuir sans moi ! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il falloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne songe qu'à son amour... Tiens, je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que je suis forcée à passer loin de toi. Ils se prolongent cruellement. Nous sommes encore pour six jours à Lausanne, après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la consoler ou m'affliger avec elle, essuyer ou partager ses pleurs. Je ferai parler

dans ta douleur moins l'inflexible raison que la tendre amitié. Chere cousine, il faut gémir, nous aimer, nous taire, &, s'il se peut, effacer à force de vertus une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah! ma pauvre Chaillot!

LETTRE XXXI

A Julie.

QUel prodige du Ciel es-tu donc, inconcevable Julie? & par quel art connu de toi seule peux-tu rassembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles? Ivre d'amour & de volupté, le mien nage dans la tristesse; je souffre & languis de douleur au sein de la félicité suprême, & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu! quel tourment affreux de n'oser se livrer tout entier à nul sentiment, de les combattre incessamment l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaisir! Il vaudroit mieux cent fois n'être que misérable.

Que me sert, hélas, d'être heureux? Ce ne sont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en sont que plus sensibles. Tu veux en vain me cacher tes peines; je les lis malgré toi dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quelque secret à l'amour? Je vois, je vois sous une apparente sérénité les dé-

plaisirs cachés qui t'affligent, & ta tristesse voilée d'un doux sourire n'en est que plus amère à mon cœur.

Il n'est plus temps de me rien dissimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mère; elle me quitte un moment; j'entends des gémissemens qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet méconnoître leur source? Je m'aproche du lieu d'où ils semblent partir, j'entre dans ta chambre, je pénétre jusqu'à ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvrant la porte, quand j'apperçus celle qui devroit être sur le trône de l'univers assise à terre, la tête appuyé sur un fauteuil inondé de ses larmes? Ah, j'aurois moins souffert s'il l'eut été de mon sang! De quels remords je fus à l'instant déchiré? Mon bonheur devint mon suplice; je ne sentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaisirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois essuyer de mes lévres ces précieuses larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour jamais : j'entends revenir ta mère; il faut retourner brusquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je suis humilié, que je suis avili de ton repentir! Je suis donc bien mépriſable, si notre union te fait mépriser de toi-même, & si le charme de mes jours est le tourment des tiens? sois plus juste envers toi, ma Julie, vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens

que ton cœur a formés. N'as-tu pas suivi les plus pures loix de la nature? N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagemens? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puissent & ne doivent autoriser? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouse! O ma digne & chaste compagne! ô gloire & bonheur de ma vie! non ce n'est point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter: ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur. Sois sans cesse à l'ami de ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie est légitime, l'infidélité seule qui la romproit seroit blâmable, & c'est désormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur seroit raisonnable, quand tes regrets seroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient? pourquoi mes yeux ne versent-ils pas la moitié de tes pleurs? tu n'as pas une peine que je ne doive sentir, pas un sentiment que je ne doive partager, & mon cœur justement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon sein. Dis, froide & mystérieuse amante, tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'est-il pas un vol que tu fais à l'amour? Tout ne doit-il pas être commun entre-nous, ne te souvient-il plus de l'avoir dit? Ah!

si tu savois aimer comme moi, mon bonheur te consoleroit comme ta peine m'afflige, & tu sentirois mes plaisirs comme je sens ta tristesse !

Mais je le vois, tu me méprises comme un insensé, parce que ma raison s'égare au sein des délices. Mes emportemens t'effraient, mon délire te fait pitié, & tu ne sens pas que toute la force humaine ne peut suffire à des félicités sans bornes. Comment veux-tu qu'une ame sensible goûte modérément des biens infinis? Comment veux-tu qu'elle supporte à la fois tant d'espèces de transports sans sortir de son assiette? Ne sais-tu pas qu'il est un terme où nulle raison ne résiste plus, & qu'il n'est point d'homme au monde dont le bon sens soit à toute épreuve? Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté, & ne méprise pas des erreurs qui sont ton ouvrage. Je ne suis plus à moi, je l'avoue, mon ame aliénée est toute en toi. J'en suis plus propre à sentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie, ne te dérobe pas à toi-même !

LETTRE XXXII.

RÉPONSE.

IL fut un temps, mon aimable ami, où nos Lettres étoient faciles & charmantes; le sentiment qui les dictoit couloit avec une

élégante simplicité ; il n'avoit besoin ni d'art ni de coloris, & sa pureté faisoit toute sa parure. Cet heureux temps n'est plus : hélas ! il ne peut revenir ; & pour premier effet d'un changement si cruel, nos cœurs ont déjà cessé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la source ; tu veux me consoler par de vains discours, & quand tu penses m'abuser, c'est toi, mon ami, qui t'abuses. Crois-moi, crois-en le cœur tendre de ta Julie ; mon regret est bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de son plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'est évanoui comme un songe : nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant ; nous avons recherché le plaisir, & le bonheur a fui loin de nous. Ressouviens-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'unissoient d'autant mieux que nous nous respections davantage, où la passion tiroit de son propre excès la force de se vaincre elle-même, où l'innocence nous consoloit de la contrainte, où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état si charmant à notre situation présente : que d'agitations ! que d'effroi ! que de mortelles allarmes ! que de sentimens immodérés ont perdu leur premiere douceur ! Qu'est devenu ce zèle de sagesse & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie, & qui rendoit à son tour l'amour plus

délicieux ? Notre jouissance étoit paisible & durable ; nous n'avons plus que des transports : ce bonheur insensé ressemble a des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses. Un feu pur & sacré brûloit nos cœurs ; livrés aux erreurs des sens, nous ne sommes plus que des amans vulgaires : trop heureux si l'amour jaloux daigne présider encore à des plaisirs que le plus vil mortel peut goûter sans lui.

Voilà, mon ami, les pertes qui nous sont communes, & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien sur les miennes, ton cœur est fait pour les sentir. Vois ma honte, & gémis si tu sais aimer. Ma faute est irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter à de si justes douleurs ; tout mon espoir est de les rendre éternelles ; le pire de mes maux seroit d'en être consolée, & c'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon sort, j'en sens l'horreur, & cependant il me reste une consolation dans mon désespoir, elle est unique, mais elle est douce. C'est de toi que je l'attends, mon aimable ami. Depuis que je n'ose plus porter mes regards sur moi, je les porte avec plus de plaisir sur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre estime, & tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour, cet amour fatal qui me perd, te donne un

nouveau prix; tu t'éleves quand je me dégrade; ton ame semble avoir profité de tout l'aviliſſement de la mienne. Sois donc déſormais mon unique eſpoir, c'eſt à toi de juſtifier, s'il ſe peut, ma faute; couvre-la de l'honnêteté de tes ſentimens; que ton mérite efface ma honte; rends excuſable à force de vertus la perte de celles que tu me coûte. Sois tout mon être, à préſent que je ne ſuis plus rien. Le ſeul honneur qui me reſte eſt tout en toi, & tant que tu ſeras digne de reſpect, je ne ſerai pas tout-à-fait mépriſable.

Quelque regret que j'aie au retour de ma ſanté, je ne ſaurois le diſſimuler plus longtemps. Mon viſage démentiroit mes diſcours, & ma feinte convaleſcence ne peut plus tromper perſonne. Hâte-toi donc, avant que je ſois forcée de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous ſommes convenus. Je vois clairement que ma mère a conçu des ſoupçons & qu'elle nous obſerve. Mon père n'en eſt pas-là, je l'avoue: ce fier Gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puiſſe être amoureux de ſa fille; mais enfin, tu ſais ſes réſolutions; il te préviendra ſi tu ne le préviens, & pour avoir voulu te conſerver le même accès dans notre maiſon, tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi, parle à ma mère tandis qu'il en eſt encore temps. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'inſtruire, & renonçons à nous voir ſi ſouvent, pour

nous voir au moins quelquefois : car si l'on te ferme la porte, tu ne peux pu t'y présenter, mais si tu te la fermes toi-même, tes visites seront en quelque sorte à ta discrétion ; & avec un peu d'adresse & de complaisance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la suite, sans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce soir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occasions de nous voir, & tu conviendras que l'inséparable Cousine, qui causoit autrefois tant de murmures, ne sera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eut point dû quitter.

LETTRE XXXIII

DE JULIE.

AH, mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une assemblée ! Quel tourment de se voir & de se contraindre ! Il vaudroit mieux cent fois ne se point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion ? Comment être si différent de soi-même ? Comment songer à tant d'objets, quand on n'est occupé que d'un seul ? Comment contenir le geste & les yeux quand le cœur vole ? Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez Madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit ; je m'imaginai que

que tout le monde m'obſervoit de concert; je ne ſavois plus ce que je faiſois, & à ton arrivée je rougis ſi prodigieuſement, que ma Couſine, qui veilloit ſur moi, fut contrainte d'avancer ſon viſage & ſon éventail, comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fit un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du myſtère à cette chucheterie. En un mot, je trouvois par-tout de nouveaux ſujets d'allarmes, & je ne ſentis jamais mieux combien une conſcience coupable arme contre nous de témoins qui n'y ſongent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faiſois pas une meilleure figure; tu lui paroiſſois embarraſſée de ta contenance, inquiet de ce que tu devois faire, n'oſant aller ni venir, ni m'aborder ni t'éloigner, & promenant tes regards à la ronde, pour avoir, diſoit-elle, occaſion de les tourner ſur nous. Un peu remiſe de mon agitation, je crus m'appercevoir moi-même, de la tienne, juſqu'à ce que la jeune Madame Belon t'ayant adreſſé la parole, tu t'aſſis en cauſant avec elle & devins plus calme à ſes côtés.

Je ſens, mon ami, que cette manière de vivre, qui donne tant de contrainte & ſi peu de plaiſir, n'eſt pas bonne pour nous: nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainſi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui, ſans connoître l'amour, ne laiſſent pas d'être bien enſemble, ou qui peuvent ſe paſſer du myſtère: les inquiétu-

des ſont trop vives de ma part, les indiſcrétions trop dangereuſes de la tienne, & je ne puis pas tenir une Madame Belon toujours à mes côtés, pour faire diverſion au beſoin.

Reprenons, reprenons cette vie ſolitaire & paiſible, dont je t'ai tiré ſi mal à propos. C'eſt elle qui a fait naître & nourrir nos feux; peut être s'affoibliroient-ils par une manière de vivre plus diſſipée. Toutes les grandes paſſions ſe forment dans la ſolitude; on n'en a point de ſemblables dans le monde, où nul objet n'a le temps de faire une profonde impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſentimens. Cet état eſt auſſi plus convenable à ma mélancolie; elle s'entretient du même aliment que mon amour; c'eſt ta chère image qui ſoutient l'une & l'autre, & j'aime mieux te voir tendre & ſenſible au fond de mon cœur, que contraint & diſtrait dans une aſſemblée.

Il peut, d'ailleurs, venir un temps où je ſerois forcée à une plus grande retraite, fut-il déjà venu ce temps deſiré! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la néceſſité. Ah! ſi de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer! Le doux eſpoir d'être un jour..... mais inſenſiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire ſur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce myſtère, mon unique ami, mon cœur n'aura jamais de ſecret qui ne te fut doux à ſavoir. Tu dois pourtant ignorer

celui-ci, & tout ce que je t'en puis dire à préſent, c'eſt que l'amour qui fit nos maux, doit nous en donner le remède. Raiſonne, commente, ſi tu veux dans ta tête; mais je te défends de m'interroger là-deſſus.

LETTRE XXXIV.

RÉPONSE.

Nò, non vedrete mai
Cambiar gl' affetti miei,
Bei lumi onde imparai
A ſoſpirar d'amor.

Que je dois l'aimer cette jolie Madame Belon, pour le plaiſir qu'elle m'a procuré? Pardonne-le moi, divine Julie, j'oſai jouir un moment de tes tendres allarmes, & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans, ces regards inquiets & curieux qui ſe portoient ſur nous à la dérobée, & ſe baiſſoient auſſi-tôt pour éviter les miens! Que faiſoit alors ton heureux amant? S'entretenoit-il avec Madame Belon? Ah, ma Julie, peux-tu le croire? Non, non, fille incomparable; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme ſon cœur ſuivoit les mouvemens du tien! Avec quelle avide impatience ſes yeux dévoroient tes attraits! Ton amour, ta beauté rempliſſoient, raviſſoient ſon ame; elle pouvoit ſuffire à

peine à tant de sentimens délicieux. Mon seul regret étoit de goûter aux dépens de celle que j'aime des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce temps, me dit Madame Belon? Sais-je ce que je lui répondis? Le savois-je au moment de notre entretien? A-t-elle pu le savoir elle-même, & pouvoit-elle comprendre la moindre chose aux discours d'un homme qui parloit sans penser & répondoit sans entendre?

Com' huom, che par ch' ascolti, e nulla intende.

Aussi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi peut-être, que je n'ai pas le sens commun, qui pis est pas le moindre esprit, & que je suis tout aussi sot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en pense? Ma Julie ne décide-t-elle pas seule de mon être & du rang que je veux avoir? Que le reste de la terre pense de moi comme il voudra, tout mon prix est dans ton estime.

Ah! crois qu'il n'appartient ni à Madame Belon, ni à toutes les beautés supérieures à la sienne, de faire la diversion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux! si tu pouvois douter de ma sincérité, si tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu registre de tout ce qui se fit autour de toi? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés comme le

soleil entre les astres qu'il éclipse ? N'apperçus-je pas les Cavaliers se rassembler autour de ta chaise ? Ne vis-je pas au dépit de tes compagnes, l'admiration qu'ils marquoient pour toi ? Ne vis-je pas leurs respects empressés, & leurs hommages, & leurs galanteries ? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modestie & d'indifférence qui en impose plus que la fierté ? Ne vis-je pas quand tu te dégantois pour la collation, l'effet que ce bras découvert produisit sur les spectateurs ? Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gant vouloir baiser la main charmante qui le recevoit ? N'en vis-je pas un plus téméraire dont l'œil ardent suçoit mon sang & ma vie, t'obliger quand tu t'en fus apperçue d'ajouter une épingle à ton fichu ? Je n'étois pas si distrait que tu pensés, je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux ; car je connois ton cœur. Il n'est pas, je le sais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuseras-tu le mien d'en être ?

Reprenons-la donc, cette vie solitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amères ; & il préfère sa souffrance à de vains dédommagemens. Mais, ma Julie, il en est, il en peut être de plus solides à la contrainte où nous vivons, & tu sembles les oublier ! Quoi, passer quinze jours entiers si près l'un de l'autre sans se voir, ou sans se rien dire ! Ah, que veux-tu qu'un

cœur brûlé d'amour faſſe durant tant de ſiécles ? l'abſence même ſeroit moins cruelle. Que ſert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient ? Que ſert de prolonger ſa vie avec ſon ſupplice ? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois ſe voir un ſeul inſtant & puis mourir ?

Je ne le cache point, ma douce amie ; j'aimerois à pénétrer l'aimable ſecret que tu me dérobes, il n'en fut jamais de plus intéreſſant pour nous ; mais j'y ai fait d'inutiles efforts. Je ſaurai pourtant garder le ſilence que tu m'impoſes, & contenir une indiſcrette curioſité ; mais en reſpectant un ſi doux myſtère, que n'en puis-je au moins aſſurer l'éclairciſſement ? Qui ſait, qui ſait encore ſi tes projets ne portent point ſur des chimères ? Chère ame de ma vie, ah ! commençons du moins par les bien réaliſer.

P. S. J'oublíois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le Régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été ſenſiblement touché de l'eſtime de ce brave Officier ; je lui ai dit en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le ſervice & que ma paſſion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie auſſi active. En cela, je n'ai point fait un ſacrifice à l'amour. Je penſe que chacun doit ſa vie & ſon ſang à la Patrie, qu'il n'eſt pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de ſe vendre &

de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon père que je ſerois bienheureux d'imiter dans ſon amour pour ſes devoirs & pour ſon Pays. Il ne voulut jamais entrer au ſervice d'aucun Prince étranger ; mais dans la guerre de 1712 il porta les armes avec honneur pour la Patrie ; il ſe trouva dans pluſieurs combats à l'un deſquels il fut bleſſé ; & à la bataille de Wilmerghem, il eut le bonheur d'enlever un Drapeau ennemi ſous les yeux du Général de Sacconex.

LETTRE XXXV.

DE JULIE.

JE ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dits en riant ſur Madame Belon valuſſent une explication ſi ſérieuſe. Tant de ſoins à ſe juſtifier produiſent quelquefois un préjugé contraire, & c'eſt l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui ſeule en fait des objets importans. Voilà ce qui ſûrement n'arrivera pas entre nous ; car les cœurs bien occupés ne ſont guères pointilleux, & les tracaſſeries des amans ſur des riens ont preſque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne ſemble.

Je ne ſuis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fourniſſe une occaſion de traiter

entre nous de la jalousie ; sujet malheureusement trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames & par le tour commun de nos goûts, que l'amour sera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impressions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou absorbe toutes les autres passions ; le moindre refroidissement seroit bientôt pour nous la langueur de la mort ; un dégoût invincible, un éternel ennui, succéderoient à l'amour éteint, & nous ne saurions long-temps vivre après avoir cessé d'aimer. En mon particulier, tu sens bien qu'il n'y a que le délire de la passion qui puisse me voiler l'horreur de ma situation présente, & qu'il faut que j'aime avec transport, ou que je meure de douleur. Vois donc si je suis fondée à discuter sérieusement un point, d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours !

Autant que je puis juger de moi-même, il me semble que souvent affectée avec trop de vivacité, je suis pourtant peu sujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines eussent fermenté long-temps en dedans, pour que j'osasse en découvrir la source à leur Auteur, & comme je suis persuadée qu'on ne peut faire une offense sans le vouloir, je supporterois plutôt cent sujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractère doit mener loin pour peu qu'on ait de penchant à la jalousie, & j'ai bien peur de sentir en moi ce

dangereux penchant. Ce n'eſt pas que je ne ſache que ton cœur eſt fait pour le mien & non pour un autre: mais on peut s'abuſer ſoi-même, prendre un goût paſſager pour une paſſion, & faire autant de choſes par fantaiſie qu'on en eut peut-être fait par amour. Or ſi tu peux te croire inconſtant ſans l'être, à plus forte raiſon puis-je t'accuſer à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoiſonneroit pourtant ma vie; je gémirois ſans me plaindre & mourrois inconſolable ſans avoir ceſſé d'être aimée.

Prévenons, je t'en conjure, un malheur dont la ſeule idée me fait friſſonner. Jure-moi donc, mon doux ami, non par l'amour, ſerment qu'on ne tient que quand il eſt ſuperflu, mais par ce nom ſacré de l'honneur, ſi reſpecté de toi, que je ne ceſſerai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y ſurviendra point de changement dont je ne ſois la première inſtruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre; je le crois, je l'eſpère; mais préviens mes folles allarmes, & donne-moi dans tes engagemens pour un avenir qui ne doit point être l'éternelle ſécurité du préſent. Je ſerois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels que d'en ſouffrir ſans ceſſe d'imaginaires; je jouirois au moins de tes remords; ſi tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois moins amères les larmes que je verſerois dans ton ſein.

C'eſt ici, mon ami, que je me félicite dou-

blement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit & par la probité qui l'assure; voilà l'usage de cette règle de sagesse dans les choses de pur sentiment; voilà comment la vertu sévère fait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant sans principes, dût-il m'aimer éternellement, où seroient pour moi les garants de cette constance? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'assurer de n'être point abusée ou par sa feinte ou par ma crédulité? Mais toi, mon digne & respectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguisement, tu me garderas, je le sais, la sincérité que tu m'aurais promise. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point dans ton ame droite sur le devoir de tenir ta parole, & si tu pouvois ne plus aimer ta Julie, tu lui dirois.... oui, tu pourrois lui dire, ô Julie, je ne.... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot-là.

Que penses-tu de mon expédient? C'est le seul, j'en suis sûre, qui pouvoit déraciner en moi tout sentiment de jalousie. Il y a je ne sais quelle délicatesse qui m'enchante à me fier de ton amour à ta bonne foi, & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voilà, mon cher, l'effet assuré de l'engagement que je t'impose; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur, & quand je douterois de ton

cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaisir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles, à prévenir les apparences d'un changement dont je sens si bien l'impossibilité ! Quel charme de parler de jalousie avec un Amant si fidéle ! Ah, si tu pouvois cesser de l'être, ne crois pas que je t'en parle ainsi ! Mon pauvre cœur ne seroit pas si sage au besoin, & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voilà, mon très-honoré maître, matière à discussion pour ce soir : car je sais que vos deux humbles Disciples auront l'honneur de souper avec vous chez le père de l'inséparable. Vos doctes commentaires sur la gazette vous ont tellement fait trouver grace devant lui, qu'il n'a pas fallu beaucoup de manége pour vous faire inviter. La fille a fait accorder son claveſſin ; le père a feuilleté Lamberti ; moi je recorderai peut-être la leçon du bosquet de Clarens : ô Docteur en toutes facultés, vous avez partout quelque science de mise. M. d'Orbe, qui n'est pas oublié, comme vous pouvez penser, a le mot pour entamer une savante dissertation sur le futur hommage du Roi de Naples, durant laquelle nous passerons tous trois dans la chambre de la Cousine. C'est-là, mon féal, qu'à genoux devant votre Dame & maîtresse, vos deux mains dans les siennes & en présence de son Chancelier, vous lui jurerez foi & loyauté à tou-

te épreuve, non pas à dire amour éternel ; engagement qu'on n'eſt maître ni de tenir ni de rompre ; mais vérité, ſincérité, franchiſe inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours ſoumis, mais de ne point commettre acte de félonnie, & de déclarer au moins la guerre avant de ſecouer le joug. Ce faiſant aurez l'accolade, & ſerez reconnu vaſſal unique & loyal Chevalier.

Adieu, mon bon ami, l'idée du ſouper de ce ſoir m'inſpire de la gaieté. Ah ! qu'elle me ſera douce quand je te la verrai partager !

LETTRE XXXVI

DE JULIE.

BAiſe cette Lettre & ſaute de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre ; mais penſe que pour ne point ſauter & n'avoir rien à baiſer, je n'y ſuis pas la moins ſenſible. Mon père obligé d'aller à Berne pour ſon procès, & delà à Soleure pour ſa penſion, a propoſé à ma mère d'être du voyage, & elle l'a accepté eſpérant pour ſa ſanté quelque effet ſalutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener auſſi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en penſois : mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, & l'on travaille à me conſoler de n'être pas de la partie. Il falloit

feindre de la triſteſſe, & le faux rôle que je me vois contrainte à jouer m'en donne une ſi véritable, que le remords m'a preſque diſpenſé de la feinte.

Pendant l'abſence de mes parens, je ne reſterai point maîtreſſe de maiſon ; mais on me dépoſe chez le Père de la Couſine, en ſorte que je ſerai tout de bon durant ce temps inſéparable de l'inſéparable. De plus, ma mère a mieux aimé ſe paſſer de femme de chambre & me laiſſer Babi pour gouvernante : ſorte d'Argus peu dangereux dont on ne doit ni corrompre la fidélité ni ſe faire des confidents, mais qu'on écarte aiſément au beſoin, ſur la moindre lueur de plaiſir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours ; mais c'eſt ici que la diſcrétion doit ſuppléer à la contrainte, & qu'il faut nous impoſer volontairement la même réſerve à laquelle nous ſommes forcés dans d'autres temps. Non-ſeulement tu ne dois pas, quand je ſerai chez ma Couſine, y venir plus ſouvent qu'auparavant, de peur de la compromettre ; j'eſpere même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige ſon ſexe, ni des droits ſacrés de l'hoſpitalité, & qu'un honnête-homme n'aura pas beſoin qu'on l'inſtruiſe du reſpect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne aſyle. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de ſacrifice à ce qui

eſt honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent & cet œil attriſté? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impoſe? Laiſſe à ta Julie le ſoin de les adoucir, t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à ſa voix? Près des côteaux fleuris d'où part la ſource de la Vevaiſe, il eſt un hameau ſolitaire qui ſert quelquefois de repaire aux chaſſeurs & ne devroit ſervir que d'aſyle aux amans. Autour de l'habitation principale, dont M. d'Orbe diſpoſe, ſont épars aſſez loin quelques Chalets, (*i*) qui de leurs toîts de chaume peuvent couvrir l'amour & le plaiſir, amis de la ſimplicité ruſtique. Les fraîches & diſcretes laitiéres ſavent garder pour autrui le ſecret dont elles ont beſoin pour elles-mêmes. Les ruiſſeaux qui traverſent la prairie ſont bordés d'arbriſſeaux & de bocages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des aſyles plus déſerts & plus ſombres.

Al bel ſeggio ripoſto ombroſo e foſco,
Ne mai paſtori appreſſun, ne bifolci.

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs ſoins inquiétans; on

(*i*) Sorte de maiſons de bois où ſe font les fromages & diverſes eſpéces de laitages dans la montagne. Je ne puis m'empêcher d'avertir ici les lecteurs françois que la premiére ſyllabe de *chalet* n'eſt point longue, comme celle de *châlit*, mais breve comme celle de *chaland*. Je ne ſais pourquoi cette petite faute de quantité fait à mon oreille un effet inſupportable.

n'y voit par-tout que les tendres soins de la Mère commune. C'est-là, mon ami, qu'on n'est que sous ses auspices, & qu'on peut n'écouter que ses loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déjà persuadé à son papa qu'il avoit envie d'aller faire, avec quelques amis, une chasse de deux ou trois jours dans son canton, & d'y mener les Inséparables. Ces Inséparables en ont d'autres, comme tu ne sais que trop bien. L'un représentant le maître de la maison, en fera naturellement les honneurs; l'autre, avec moins d'éclat, pourra faire à sa Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet consacré par l'amour, sera pour eux le Temple de Gnide. Pour exécuter heureusement & sûrement ce charmant projet, il n'est question que de quelques arrangemens qui se concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaisirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quitte brusquement, de peur de surprise. Aussi-bien, je sens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le Chalet.

P. S. Tout bien considéré, je pense que nous pourrons sans indiscrétion nous voir presque tous les jours : savoir, chez ma Cousine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.

LETTRE XXXVII

DE JULIE.

ILs ſont partis ce matin, ce tendre père & cette mère incomparable, en accablant des plus tendres careſſes une fille chérie, & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embraſſois avec un léger ſerrement de cœur, tandis qu'au-dedans de lui-même, ce cœur ingrat & dénaturé pétilloit d'une odieuſe joie. Hélas! qu'eſt devenu ce temps heureux où je menois inceſſamment ſous leurs yeux une vie innocente & ſage, où je n'étois bien que contre leur ſein, & ne pouvois les quitter d'un ſeul pas ſans déplaiſir? Maintenant coupable & craintive, je tremble en penſant à eux, je rougis en penſant à moi; tous mes bons ſentimens ſe dépravent, & je me conſume en vains & ſtériles regrets qui n'anime pas un vrai repentir. Ces amères réflexions m'ont rendu toute la triſteſſe que leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une ſecrete angoiſſe étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faiſoit les paquets je ſuis entrée machinalement dans la chambre de ma mère, & voyant quelques-unes de ſes hardes encore éparſes, je les ai toutes baiſées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendriſſement m'a un peu ſoulagée, & j'ai trouvé quelque ſorte

de consolation à sentir que les doux mouvemens de la nature ne sont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah, tyran! tu veux en vain l'asservir tout entier, ce tendre & trop foible cœur; malgré toi, malgré tes prestiges, il lui reste au moins des sentimens légitimes, il respecte & chérit encore des droits plus sacrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami, ces mouvemens involontaires, & ne crains pas que j'étende ces réflexions aussi loin que je le devrois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour est le plus en liberté, n'est pas, je le sais bien, celui des regrets: je ne veux ni te cacher mes peines ni t'en accabler; il faut que tu les connoisses, non pour les porter mais pour les adoucir. Dans le sein de qui les épancherois-je, si je n'osois les verser dans le tien? N'est-tu pas mon tendre consolateur? N'est-ce pas toi qui soutiens mon courage ébranlé? N'est-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après que je l'ai perdue? Sans toi, sans cette adorable amie dont la main compatissante essuya si souvent mes pleurs, combien de fois n'eussai-je pas déjà succombé sous le plus mortel abattement? Mais vos tendres soins me soutiennent; je n'ose m'avilir tant que vous m'estimez encore, & je me dis avec complaisance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, si je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chère

Couſine, ou plutôt de cette tendre ſœur déposer au fond de ſon cœur une importune triſteſſe. Toi, viens ce ſoir achever de rendre au mien la joie & la ſérénité qu'il a perdues.

LETTRE XXXVIII

A Julie.

NOn, Julie, il ne m'eſt pas poſſible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille: il faut que mon amour s'augmente & croiſſe inceſſamment avec tes charmes, & tu m'es une ſource inépuiſable de ſentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle ſoirée inconcevable! Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur! O triſteſſe enchantereſſe! O langueur d'une ame attendrie! combien vous ſurpaſſez les turbulens plaiſirs, & la gaieté folâtre, & la joie emportée, & tous les tranſports qu'une ardeur ſans meſure offre aux deſirs effrénés des amans! paiſible & pure jouiſſance qui n'as rien d'égal dans la volupté des ſens, jamais, jamais ton pénétrant ſouvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux! quel raviſſant ſpectacle ou plutôt quelle extaſe, de voir deux Beautés ſi touchantes s'embraſſer tendrement, le viſage de l'une ſe pencher ſur le ſein de l'autre, leurs douces larmes ſe confondre, & bai-

gner ce sein charmant comme la rosée du Ciel humecte un lys fraîchement éclos ! J'étois jaloux d'une amitié si tendre ; je lui trouvois je ne sais quoi de plus intéressant qu'à l'amour même, & je me voulois une sorte de mal de ne pouvoir t'offrir des consolations aussi chères, sans les troubler par l'agitation de mes transports. Non, rien, rien sur la terre n'est capable d'exciter un si voluptueux attendrissement que vos mutuelles caresses, & le spectacle de deux amans eut offert à mes yeux une sensation moins délicieuse.

Ah, qu'en ce moment j'eusse été amoureux de cette aimable Cousine, si Julie n'eut pas existé. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit son charme invincible sur ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajustement, tes gants, ton évemail, ton ouvrage ; tout ce qui frappoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, & toi seule faisois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie ! à force d'augmenter mon ivresse tu m'ôterois le plaisir de la sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire, & je crains d'en perdre enfin la raison. Laisse-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme, plus sublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi tu peux te croire avilie ! quoi la passion t'ôte-t-elle aussi le sens ? Moi, je te trouve trop parfaite pour

une mortelle. Je t'imaginerois d'une espèce plus pure, si ce feu dévorant qui pénètre ma substance ne m'unissoit à la tienne & ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non, personne au monde ne te connoît ; tu ne te connois pas toi-même ; mon cœur seul te connoît, te sent, & sait te mettre à ta place. Ma Julie ! Ah, quels hommages te seroient ravis, si tu n'étois qu'adorée ! Ah ! si tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix !

Dis-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter ? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les temps, il y a quelques jours, sur-tout, que ton image plus belle que jamais me poursuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni temps ne me dérobe, & je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta dernière Lettre. Depuis qu'il est question de ce rendez-vous champêtre, je suis trois fois sorti de la ville ; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perspective d'un séjour si desiré m'a paru plus agréable.

Non vide il mondo si leggiadri rami,
Ne mosse'l vento mai si verdi frondi.

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le Ciel plus serein ; le chant des oi-

seaux semble avoir plus de tendresse & de volupté, le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse ; la vigne en fleur exhale au loin de plus doux parfums ; un charme secret embellit tous les objets ou fascine mes sens, on diroit que la terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore, & du feu qui le consume. O Julie ! ô chère & précieuse moitié de mon ame, hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printemps la présence de deux amans fidèles : Portons le sentiment du plaisir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image ; allons animer toute la Nature, elle est morte sans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours d'attente ? trois jours encore ? Ivre d'amour, affamé de transports, j'attends ce moment tardif avec une douloureuse impatience. Ah ! qu'on seroit heureux si le Ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui séparent de pareils instans !

LETTRE XXXIX

DE JULIE.

TU n'as pas un sentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage ; mais ne me parle plus de plaisir, tandis que des gens qui valent mieux que nous souffrent, gémissent, & que j'ai leur peine à me repro-

cher. Lis la lettre ci-jointe, & sois tranquille si tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire sans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une amère confusion jusqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre soin de cette pauvre enfant; je la protégeois auprès de ma mère; je la tenois en quelque manière sous ma garde, & pour n'avoir su me garder moi-même, je l'abandonne sans me souvenir d'elle, & l'expose à des dangers pires que ceux où j'ai succombé. Je frémis en songeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt; & que l'indigence & la séduction perdoient une fille modeste & sage, qui peut faire un jour une excellente mère de famille. O mon ami, comment y a-t-il dans le monde des hommes assez vils pour acheter de la misère un prix que le cœur seul doit payer & recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour!

Dis-moi, pourrois-tu n'être pas touché de la pitié filiale de ma Fanchon, de ses sentimens honnêtes, de son innocente naïveté? Ne l'es-tu pas de la rare tendresse de cet amant, qui se vend lui-même pour soulager sa maîtresse? Ne seras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud si bien assorti. Ah! si nous étions sans pitié pour les

cœurs unis qu'on diviſe, de qui pourroient-ils jamais en attendre ? Pour moi j'ai réſolu de réparer envers ceux-ci ma faute, à quelque prix que ce ſoit, & de faire enſorte que ces deux jeunes gens ſoient unis par le mariage. J'eſpère que le Ciel benira cette entrepriſe, & qu'elle ſera pour nous d'un bon augure. Je te propoſe & te conjure, au nom de notre amitié, de partir dès aujourd'hui ſi tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchâtel. Vas négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon ; n'épargne ni les ſupplications ni l'argent : porte avec toi la lettre de ma Fanchon, il n'y a point de cœur ſenſible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoiqu'il nous en coûte & de plaiſir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé abſolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

Je ſens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire ; doutes-tu que le mien ne les ai faites avant toi ? Et je perſiſte, car il faut que ce mot de vertu ne ſoit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des ſacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois ; quelques heures agréables s'éclipſent comme un éclair, & ne ſont plus ; mais ſi le bonheur d'un couple honnête eſt dans tes mains, ſonges à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occaſion de faire des heureux eſt plus rare qu'on ne penſe, la punition de l'avoir man-

quée est de ne la plus retrouver, & l'usage que nous ferons de celle-ci nous va laisser un sentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zèle ces discours superflus ; j'en dis trop à un honnête-homme, & cent fois trop à mon ami. Je sais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurcit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même, malheur à qui ne sait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité !

LETTRE XL

DE FANCHON REGARD A JULIE.

MADEMOISELLE,

PArdonnez une pauvre fille au désespoir, qui, ne sachant plus que devenir, ose encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous lassez point de consoler les affligés, & je suis si malheureuse qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentissage où vous m'aviez mise ; mais ayant eu le malheur de perdre ma mère cet hiver, il a fallu revenir auprès de mon pauvre père, que sa paralysie retient toujours dans son lit.

Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mère de tâcher de m'établir

blir avec un honnête-homme qui prit soin de la famille. Claude Anet, que Monsieur votre père avoit ramené du Service, est un brave garçon, rangé, qui fait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'osois plus vous être incommode, & c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouser ce printemps ; il avoit mis son cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échus à Pâques, que ne sachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'est engagé de rechef, sans m'en rien dire, dans la Compagnie de Monsieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de son engagement. Monsieur de Merveilleux n'est plus à Neufchâtel que pour sept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre, pour suivre la recrue : ainsi nous n'avons pas le temps ni le moyen de nous marier, & il me laisse sans aucune ressource. Si par votre crédit, ou celui de Monsieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou six semaines, on tâcheroit pendant ce temps-là de prendre quelque arrangement pour nous marier, ou pour rembourser ce pauvre garçon ; mais je le connois bien, il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il est venu ce matin un Monsieur bien riche, m'en offrir beaucoup davantage ; mais Dieu m'a fait la grace de le refuser. Il a dit

qu'il reviendroit demain matin savoir ma dernière résolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine, & qu'il la savoit déjà. Que Dieu le conduise, il sera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien aussi recourir à la bourse des pauvres, mais on est si méprisé, qu'il vaut mieux pâtir: & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille assistée.

Excusez la liberté que je prends, ma bonne Demoiselle; je n'ai trouvé que vous seule à qui j'ose avouer ma peine, & j'ai le cœur si serré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée servante à vous servir.

Fanchon Regard.

LETTRE XLI.

RÉPONSE.

J'Ai manqué de mémoire & toi de confiance, ma chère enfant; nous avons eu grand tort toutes deux; mais le mien est impardonnable: je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette Lettre est chargée de pourvoir au plus pressé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monsieur, s'il revient, & l'après-dînée nous irons te voir, ma Cousine & moi; car je sais que tu ne peux pas quitter ton pauvre père, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en ſois point en peine ; mon père eſt abſent ; mais en attendant ſon retour on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te conſole. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourſe publique ; c'eſt ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reſte quelque choſe dans celle des bonnes gens.

LETTRE XLII

A Julie.

JE reçois votre Lettre & je pars à l'inſtant : ce ſera toute ma réponſe. Ah cruelle ! que mon cœur en eſt loin de cette odieuſe vertu que vous me ſuppoſez, & que je déteſte ! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Duſſai-je en mourir cent fois, il faut être eſtimé de Julie.

LETTRE XLIII

A Julie.

J'Arrivai hier matin à Neufchâtel ; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher ; il étoit à la chaſſe & je l'attendis juſqu'au ſoir. Quand je lui eus expliqué le ſujet de mon voyage, & que

je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever en offrant de moi-même une somme assez considérable, & l'augmentant à mesure qu'il résistoit; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer, après m'être assuré de le trouver ce matin, bien résolu de ne le plus quitter jusqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque manière que ce put être, j'eusse obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure, j'étois prêt à monter à cheval, quand je reçus par un Exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne fortune.

Voilà, Monsieur, le congé que vous êtes venu solliciter. Je l'ai refusé à vos offres. Je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

Jugez, à la joie que vous donnera cet heureux succès, de celle que j'ai sentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne soit pas aussi parfaite qu'elle devroit l'être? Je ne puis me dispenser d'aller remercier & rembourser M. de Merveilleux; & si cette visite retarde mon départ d'un jour, comme il est à craindre, n'ai-je pas droit de dire, qu'il s'est montré généreux à mes dépens? N'importe, j'ai fait ce qui vous est agréable, je puis tout supporter à ce prix. Qu'on est heureux de pouvoir bien faire en servant ce qu'on ai-

me, & réunir ainsi dans le même soin les charmes de l'amour & de la vertu ! Je l'avoue, ô Julie ! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être si sensible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme si j'étois le seul au monde qui n'eut rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un si doux espoir, à me priver sans nécessité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous même. Tous ces murmures se sont évanouis ; je sens renaître à leur place au fond de mon ame, un contentement inconnu ; j'éprouve déjà le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant instruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire est le vôtre, de voir rendre les privations aussi douces que les plaisirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à se contenter soi-même ! Ah, je l'ai dit cent fois, tu es un ange du ciel, ma Julie ! sans doute avec tant d'autorité sur mon ame la tienne est plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi, puisque ton règne est céleste, & que serviroit de cesser de t'aimer, s'il faut toujours qu'on t'adore ?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou six jours jusqu'au retour de la Maman. Seroit-il impossible durant cet intervalle de faire un pélerinage au Chalet ?

LETTRE XLIV.

DE JULIE.

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité : il nous eſt plus avantageux qu'il ne ſemble, & quand nous aurions fait par adreſſe ce que nous avons fait par bienfaiſance, nous n'aurions pas mieux réuſſi. Regarde ce qui ſeroit arrivé ſi nous n'euſſions ſuivi que nos fantaiſies. Je ſerois allée à la campagne préciſément la veille du retour de ma mère à la ville : j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue : il auroit fallu partir ſur le champ, peut-être ſans pouvoir t'avertir, te laiſſer dans des perplexités mortelles, & notre ſéparation ſe ſeroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuſe. De plus, on auroit ſu que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions, peut-être eut-on ſu que nous y étions enſemble ; du moins on l'auroit ſoupçonné, c'en étoit aſſez. L'indiſcrète avidité du préſent nous ôtoit toute reſſource pour l'avenir, & le remords d'une bonne œuvre dédaigné nous eut tourmentés toute la vie.

Compare à préſent cet état à notre ſituation réelle. Premièrement ton abſence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mère qu'on t'avoit peu

vu chez ma Cousine ; elle sait ton voyage & le sujet ; c'est une raison de plus pour t'estimer ; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le seul moment de liberté qu'ils ont pour se voir ? Quelle ruse avons-nous employée pour écarter une trop juste défiance ? La seule, à mon avis, qui soit permise à d'honnêtes-gens, c'est de l'être à un point qu'on ne puisse croire, ensorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaisir de réunir des amans désolés, & de rendre heureux deux jeunes gens si dignes de l'être. Tu l'as vue, ma Fanchon, dis, n'est-elle pas charmante, & ne mérite-t-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle ? N'est-elle pas trop jolie & trop malheureuse pour rester fille impunément ? Claude Anet de son côté, dont le bon naturel a résisté par miracle à trois ans de service, en eut-il pu supporter encore autant sans devenir un vaurien comme tous les autres ? Au lieu de cela, ils s'aiment & seront unis ; ils sont pauvres & seront aidés ; ils sont honnêtes gens & pourront continuer de l'être ; car mon père a promis de prendre soin de leur établissement. Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaisance, sans parler du compte que je t'en dois tenir ! Tel est, mon ami, l'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu : s'ils

coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'inséparable, tu m'appelleras aussi *la prêcheuse*; & il est vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens du métier. Si mes sermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaisir qu'ils ne sont pas comme eux jettés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami, je voudrois ajouter autant de vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre, & ne pouvant plus m'estimer moi-même j'aime à m'estimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaisir tu dois voir augmenter sans cesse les dettes que l'amour s'oblige à payer!

Ma Cousine a su les entretiens que tu as eus avec son père au sujet de M. d'Orbe; elle y est aussi sensible que si nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en reste avec elle. Mon Dieu, mon ami, que je suis une heureuse fille! que je suis aimée & que je trouve charmant de l'être! Père, mère, amis, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou surpassée. Il semble que tous les plus doux sentimens du monde viennent sans cesse chercher mon ame, & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oubliois de t'annoncer une visite pour demain matin. C'est Milord Bomston qui vient de Genève où il a passé sept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à son retour d'Italie. Il te trouva fort triste, & parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien & si à propos devant mon père, qu'il m'a tout-à-fait disposée à faire le sien. En effet, j'ai trouvé du sens, du sel, du feu dans sa conversation. Sa voix s'élève & son œil s'anime au récit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût, entr'autres de la musique Italienne qu'il porte jusqu'au sublime; je croyois entendre encore mon pauvre frère. Au surplus il met plus d'énergie que de grace dans ses discours, & je lui trouve même l'esprit un peu rêche. (*k*) Adieu, mon ami.

LETTRE XLV

A Julie.

JE n'en étois encore qu'à la seconde lecture de ta lettre, quand Milord Edouard Bomston est entré. Ayant tant d'autres choses à te dire, comment aurois-je pensé, ma-

(*k*) Terme du pays, pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au toucher & qui cause un frissonnement désagréable en y passant la main, comme celle d'une brosse fort serrée, ou du velours d'Utrecht.

Julie, à te parler de lui ? Quand on se suffit l'un à l'autre, s'avise-t-on de songer à un tiers? Je vais te rendre compte de ce que j'en fais, maintenant que tu parois le desirer.

Ayant passé le Semplon, il étoit venu jusqu'à Sion au-devant d'une chaise qu'on devoit lui amener de Genève à Brigue, & le désœuvrement rendant les hommes assez lians, il me rechercha. Nous fimes une connoissance aussi intime, qu'un Anglois, naturellement peu prévenant, peut la faire avec un homme fort préoccupé, qui cherche la solitude. Cependant nous sentîmes que nous nous convenions; il y a un certain unisson d'ames qui s'apperçoit au premier instant, & nous fumes familiers au bout de huit jours, mais pour toute la vie, comme deux François l'auroient été au bout de huit heures, pour tout le temps qu'ils ne se feroient pas quittés. Il m'entretint de ses voyages, & le sachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures : bientôt je vis avec plaisir que les Tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de discernement, mais modérément & sans prétention. J'estimai qu'il en jugeoit avec plus de sentiment que de science, & par les effets, plus que par les règles, ce qui me confirma qu'il avoit l'ame sensible. Pour la musique Italienne, il m'en pa-

fut enthousiaste comme à toi : il m'en fit même entendre, car il mène un virtuose avec lui, son valet-de-chambre joue fort bien du violon, & lui-même passablement du violoncelle. Il me choisit plusieurs morceaux très-pathétiques, à ce qu'il prétendoit ; mais soit qu'un accent si nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée, soit que le charme de la musique, si doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde tristesse, ces morceaux me firent peu de plaisir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bisarre & sans expression.

Il fut aussi question de moi, & Milord s'informa avec intérêt de ma situation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit savoir. Il me proposa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impossibles, dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit passer l'Hiver à Genève, l'Été suivant à Lausanne, & qu'il viendroit à Vevai avant de retourner en Italie; il m'a tenu parole, & nous nous sommes revus avec un nouveau plaisir.

Quant à son caractère, je le crois vif & emporté, mais vertueux & ferme. Il se pique de philosophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fonds, je le crois par tempérament ce qu'il pense être par méthode, & le vernis Stoïque qu'il met à ses actions, ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que son

cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris, avec un peu de peine, qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne sais ce que tu trouves de rêche dans ses manières ; véritablement elles ne sont pas prévenantes, mais je n'y sens rien de repoussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son caractère, & qu'il dédaigne les petites bienséances, il ne laisse pas, ce me semble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée & circonspecte qui se règle uniquement sur l'extérieur, & que nos jeunes Officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité qui se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & respecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement ? La privation des graces est un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en sa vie.

Puisque je suis en train de sincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuse, qu'il est inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne se nourrit point de sermons. Songe, songe aux dédommagemens promis & dus ; car toute la morale que tu m'as débitée, est fort bonne ; mais quoique tu puisses dire, le Chalet valoit encore mieux.

LETTRE XLVI

DE JULIE.

HÉ bien donc, mon ami, toujours le chalet? L'hiſtoire de ce chalet te peſe furieuſement ſur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raiſon du chalet! Mais des lieux où tu ne fus jamais, te ſont-ils ſi chers qu'on ne puiſſe t'en dédommager ailleurs, & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un déſert ne ſauroit-il nous faire un chalet à la ville? Ecoute, on va marier ma Fanchon. Mon pére, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une nôce où nous ſerons tous: cette nôce ne manquera pas d'être tumultueuſe. Quelquefois le myſtére a ſu tendre ſon voile au ſein de la turbulente joie & du fracas des feſtins. Tu m'entends, mon ami, ne ſeroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos ſoins les plaiſirs qu'ils nous ont coûtés.

Tu t'animes, ce me ſemble, d'un zéle aſſez ſuperflu, ſur l'apologie de Mylord Edouard, dont je ſuis fort éloignée de mal penſer. D'ailleurs, comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'un après-midi, & comment en pourrois-tu juger toi-même ſur une connoiſſance de quelques jours? Je n'en parle que par conjecture, & tu ne peux

guere être plus avancé ; car les propoſitions qu'il t'a faites ſont de ces offres vagues, dont un air de puiſſance & la facilité de les éluder, rendent ſouvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchans à te prévenir pour ou contre les gens preſque à la premiére vue. Cependant nous examinerons à loiſir les arrangemens qu'il t'a propoſés. Si l'amour favoriſe le projet qui m'occupe, il s'en préſentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami, la patience eſt amére, mais ſon fruit eſt doux !

Pour revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroiſſoit avoir l'ame grande & forte, & plus de lumiére que d'agrémens dans l'eſprit. Tu dis à peu près la même choſe, & puis, avec cet air de ſupériorité maſculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon ſexe une fois en ma vie, comme ſi jamais une femme devoit ceſſer d'en être ? Te ſouvient-il qu'en liſant ta République de Platon, nous avons autrefois diſputé ſur ce point de la différence morale des ſexes? Je perſiſte dans l'avis dont j'étois alors, & ne ſaurois imaginer un modéle commun de perfection pour deux êtres ſi différens. L'attaque & la défenſe, l'audace des hommes, la pudeur des femmes ne ſont point des conventions, comme le penſent tes Philoſophes, mais des inſtitutions naturelles dont il eſt facile de rendre raiſon, & dont ſe dé-

duiſent aiſément toutes les autres diſtinctions morales. D'ailleurs, la deſtination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les maniéres de voir & de ſentir doivent être dirigées de chaque côté ſelon ſes vues, il ne faut point les mêmes goûts ni la même conſtitution pour labourer la terre & pour alaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués, ſemblent n'avoir aucun rapport néceſſaire au ſexe, mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'eſprit. Uue femme parfaite & un homme parfait, ne doivent pas plus ſe reſſembler d'ame que de viſage ; ces vaines imitations de ſexe ſont le comble de la déraiſon ; elles font rire le ſage & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de baſſe & de la barbe au menton, l'on ne doit point ſe mêler d'être homme.

Vois combien les amans ſont mal-adroits en injures ! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commiſe ou que tu commets auſſitôt que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que, te rendant ſincérité pour ſincérité, je te diſe naïvement ce que je penſe de la tienne ? Je n'y trouve qu'un rafinement de flatterie, pour te juſtifier à toi-même par cette franchiſe apparente, les éloges enthouſiaſtes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point, que pour démentir les

reproches que tu te fais en secret de ta prévention, tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

Crois-moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquitterois trop mal; les yeux de l'amour, tout perçans qu'ils sont, savent-ils voir des défauts ? C'est à l'intégre amitié que ces soins appartiennent, & là-dessus ta disciple Claire est cent fois plus savante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire-moi, trouve-moi belle, charmante, parfaite, tes éloges me plaisent sans me séduire, parce que je vois qu'ils sont le langage de l'erreur & non de la fausseté, & que tu te trompes toi-même; mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illusions de l'amour sont aimables ! Ses flatteries sont en un sens des vérités : le jugement se tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les représente ; il ne ment point en disant des mensonges ; il flatte sans s'avilir, & l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

J'ai entendu, non sans quelque battement de cœur, proposer d'avoir demain deux philosophes à souper. L'un est Milord Edouard, l'autre est un sage dont la gravité s'est quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écoliére ; ne le connoîtriez-vous point ? Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le décorum philosophique un peu mieux qu'à son ordinaire. J'aurai soin

d'avertir auſſi la petite perſonne de baiſſer les yeux, & d'être aux ſiens la moins jolie qu'il ſe pourra.

LETTRE XLVII

A JULIE.

AH mauvaiſe! Eſt-ce-là la circonſpection que tu m'avois promiſe? Eſt-ce ainſi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits? Que de contraventions à tes engagemens! Premièrement, ta parure; car tu n'en avois point; & tu ſais bien que jamais tu n'es ſi dangereuſe. Secondement, ton maintien ſi doux, ſi modeſte, ſi propre à laiſſer remarquer à loiſir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus ſpirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faiſoit voler l'oreille & le cœur au-devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que françois, plût à Milord Edouard même. Ton regard timide, & tes yeux baiſſés dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévitable. Enfin, ce je ne ſais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu ſemblois avoir répandu ſur toute ta perſonne pour faire tourner la tête à tout le monde, ſans pa-

roître même y ſonger. Je ne ſais, pour moi, comment tu t'y prends; mais ſi telle eſt ta manière d'être jolie le moins qu'il eſt poſſible, je t'avertis que c'eſt l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des ſages autour de ſoi.

Je crains fort que le pauvre philoſophe Anglois n'ait un peu reſſenti la même influence. Après avoir reconduit ta couſine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous propoſa d'aller chez lui faire de la muſique & boire du punch. Tandis qu'on raſſembloit ſes gens, il ne ceſſa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ton éloge dans ſa bouche avec autant de plaiſir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que perſonne, excepté ta couſine, me parle de toi; il me ſemble que chaque mot m'ôte une partie de mon ſecret ou de mes plaiſirs, & quoique l'on puiſſe dire, on y met un intérêt ſi ſuſpect, ou l'on eſt ſi loin de ce que je ſens, que je n'aime écouter là-deſſus que moi-même.

Ce n'eſt pas que j'aie, comme toi, du penchant à la jalouſie. Je connois mieux ton ame; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement poſſible. Après tes aſſurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie! .... des conditions ſortables ..... les préjugés de ton père..... Tu ſais bien qu'il s'agit de ma vie; daigne donc me di-

re un mot là-dessus. Un mot de Julie, & je suis tranquille à jamais.

J'ai passé la nuit à entendre ou exécuter de la musique italienne, car il s'est trouvé des duo & il a fallu hasarder d'y faire ma partie. Je n'ose te parler encore de l'effet qu'elle a produit sur moi ; j'ai peur, j'ai peur que l'impression du souper d'hier ne se soit prolongée sur ce que j'entendois, & que je n'aie pris l'effet de tes séductions pour le charme de la musique. Pourquoi la même cause qui me la rendoit ennuyeuse à Sion ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une situation contraire ? N'es-tu pas la première source de toutes les affections de mon ame, & suis-je à l'épreuve des prestiges de ta magie ? Si la musique eut réellement produit cet enchantement, il eut agi sur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extase, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au milieu de mes transports, il s'est contenté pour toute éloge de demander si ta cousine savoit l'Italien.

Tout ceci sera mieux éclairci demain ; car nous avons pour ce soir un nouveau rendez-vous de musique. Milord veut la rendre complette & il a demandé de Lausanne un second violon qu'il dit être assez entendu. Je porterai de mon côté des scènes, des cantates françoises, & nous verrons !

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude

de veiller & qui se perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce Amie, ne me quitte point durant mon sommeil; mais soit que ton image le trouble ou le favorise, soit qu'il m'offre ou non les nôces de la Fanchon, un instant délicieux qui ne peut m'échapper & qu'il me prépare, c'est le sentiment de mon bonheur au réveil.

LETTRE XLVIII

A Julie.

AH! ma Julie, qu'ai-je entendu? Quels sons touchans? quelle musique? quelle source délicieuse de sentimens & de plaisirs? Ne perds pas un moment; rassemble avec soin tes opéra, tes cantates, ta musique françoise, fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, & l'attise avec soin, afin que tant de glace puisse y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce sacrifice propitiatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde psalmodie, & d'avoir pris si long-temps pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frère avoit raison! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu jusqu'ici sur les productions de cet art charmant? Je sentois leur peu d'effet, & l'attri-

buois à ſa foibleſſe. Je diſois, la muſique n'eſt qu'un vain ſon qui peut flatter l'oreille & n'agit qu'indirectement & légérement ſur l'ame. L'impreſſion des accords eſt purement méchanique & phyſique; qu'a-t-elle à faire au ſentiment, & pourquoi devrois-je eſpérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puiſſant & ſecret des paſſions avec les ſons: je ne voyois pas que l'imitation des tons divers dont les ſentimens animent la voix parlante, donne à ſon tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui ſe fait entendre, eſt ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'eſt ce que me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un Muſicien, ne laiſſe pas de parler aſſez bien de ſon art. L'harmonie, me diſoit-il, n'eſt qu'un acceſſoire éloigné dans la muſique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle aſſure, il eſt vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur juſteſſe, & rendant les modulations plus ſenſibles, elle ajoute de l'énergie à l'expreſſion & de la grace au chant: Mais c'eſt de la ſeule mélodie que ſort cette puiſſance invincible des accens paſſionnés; c'eſt d'elle que dérive tout le pouvoir de

la muſique ſur l'ame ; formez les plus ſavantes ſucceſſions d'accords ſans mêlange de mélodie, vous ſerez ennuyés au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants ſans aucune harmonie ſont long-temps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du ſentiment anime les chants les plus ſimples, ils ſeront intéreſſans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la ſeule harmonie n'a jamais rien ſu dire au cœur.

C'eſt en ceci, continuoit-il, que conſiſte l'erreur des François ſur les forces de la muſique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, & ſur une poéſie maniére qui ne connut jamais la nature ; ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les ſons plus mélodieux, mais plus bruyans, & ils ſont ſi malheureux dans leurs prétentions que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe ; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoiſſent plus les choſes d'effet, ils ne font plus que du rempliſſage, ils ſe gâtent l'oreille, & ne ſont plus ſenſibles qu'au bruit : enſorte que la plus belle voix pour eux n'eſt que celle qui chante le plus fort. Auſſi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais fait que ſuivre peſamment & de loin nos modèles, & depuis leur célébre Lulli ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les Opéra dont l'Italie

étoit déjà pleine de son temps, on les a toujours vus à la piste de trente ou quarante ans copier, gâter nos vieux Auteurs, & faire à peu près de notre musique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons, c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent; s'ils savoient chanter des sentimens ils ne chanteroient pas de l'esprit, mais parce que leur musique n'exprime rien, elle est plus propre aux chansons qu'aux Opéra; & parce que la nôtre est toute passionnée, elle est plus propre aux Opéra qu'aux chansons.

Ensuite m'ayant récité sans chant quelques scènes italiennes, il me fit sentir le rapport de la musique à la parole dans le récitatif, de la musique au sentiment dans les air, & par-tout l'énergie que la mesure exacte & le choix des accords ajoute à l'expression. Enfin, après avoir joint à la connoissance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut possible de l'accent oratoire & pathétique, c'est-à-dire, de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans une langue sans articuler des mots, je me mis à écouter cette musique enchantereſſe, & je sentis bientôt aux émotions qu'elle me causoit, que cet art avoit un pouvoir supérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne sais quelle sentation voluptueuse me gagnoit insensiblement. Ce n'étoit plus une vaine suite de sons, comme dans nos récits. A chaque

phraſe quelque image entroit dans mon cerveau ou quelque ſentiment dans mon cœur ; le plaiſir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétroit juſqu'à l'ame ; l'exécution couloit ſans effort avec une facilité charmante ; tous les concertans ſembloient animés du même eſprit : le chanteur maître de ſa voix en tiroit ſans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui, & je trouvai ſur-tout un grand ſoulagement à ne ſentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au muſicien le perpétuel combat du chant & de la meſure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne laſſent guère moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand après une ſuite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expreſſion, qui ſavent exciter & peindre le déſordre des paſſions violentes, je perdois à chaque inſtant l'idée de muſique, de chant, d'imitation ; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du déſeſpoir ; je croyois voir des mères éplorées, des amans trahis, des Tyrans furieux, & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver, j'avois peine à reſter en place. Je connus alors pourquoi cette même muſique qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant juſqu'au tranſport : c'eſt que j'avois commencé de la concevoir, & que ſi-tôt qu'elle pouvoit agir, elle agiſſoit avec toute ſa force. Non, Julie, on ne ſupporte

point

point à demi de pareilles impressions ; elles sont excessives ou nulles, jamais foibles ou médiocres ; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure ; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'est une impétuosité de sentimens qui vous entraîne, & à laquelle il est impossible de résister.

Je n'avois qu'un regret, mais il ne me quittoit point ; c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont j'étois si touché, & de voir sortir de la bouche d'un vil *castrato* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie ! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment ? Qui sentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire & sentir une ame attendrie ? Qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, l'*idolo amato* ? Ah ! que le cœur prêtera d'énergie à l'art, si jamais nous chantons ensemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes si délicieuses ! Je te conjure premiérement d'entendre un essai de cette musique, soit chez toi, soit chez l'inséparable. Milord y conduira quand tu voudras tout son monde, & je suis sûr qu'avec un organe aussi sensible que le tien, & plus de connoissance que je n'en avois de la déclamation Italienne, une seule séance suffira pour t'amener au point où je suis, & te faire partager mon enthousiasme. Je te propose & te prie encore de profiter du séjour du virtuose pour

prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa manière d'enſeigner eſt ſimple, nette, & conſiſte en pratique plus qu'en diſcours; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait; & en ceci comme en bien d'autres choſes l'exemple vaut mieux que la règle. Je vois déjà qu'il n'eſt queſtion que de s'aſſervir à la meſure, de la bien ſentir, de phraſer & ponctuer avec ſoin, de ſoutenir également des ſons & non de les renfler, enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la prétintaille françoiſe, pour la rendre juſte, expreſſive, & flexible; la tienne naturellement ſi légère & ſi douce prendra facilement ce nouveau pli; tu trouveras bientôt dans ta ſenſibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la muſique Italienne.

E'l caniar che nell' anema ſi ſente.

Laiſſe donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois, qui reſſemble aux cris de la colique mieux qu'aux tranſports des paſſions. Apprends à former ces ſons divins que le ſentiment inſpire, ſeuls dignes de ta voix, ſeuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caractères ſenſibles.

LETTRE XLIX

DE JULIE.

TU ſais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être ſurpriſe. Ainſi, dans l'impoſſibilité de faire de longues lettres, je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus eſſentiel dans les tiennes, ou à ſuppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des converſations non moins furtives de bouche que par écrit. C'eſt ce que je ferai ſur-tout aujourd'hui, que deux mots au ſujet de Milord Edouard me font oublier le reſte de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre & me parles des chanſons! belle matière à tracaſſerie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment, tu n'es pas jaloux, on le voit bien; mais pour le coup je ne ſerai pas jalouſe moi-même, car j'ai pénétré dans ton ame & ne ſens que ta confiance où d'autres croiroient ſentir ta froideur. O la douce & charmante ſécurité que celle qui vient du ſentiment d'une union parfaite! C'eſt par elle, je le ſais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien, c'eſt par elle auſſi que le mien te juſtifie, & je te croirois bien moins amoureux ſi je te voyois plus allarmé.

Je ne sais ni ne veux savoir si Milord Edouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon âge ; ce n'est point de ses sentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon père & des miens ; ils sont aussi d'accord sur son compte que sur celui des prétendus prétendans, dont tu dis que tu ne dis rien. Si son exclusion & la leur suffisent à ton repos, sois tranquille. Quelque honneur que nous fit la recherche d'un homme de ce rang, jamais du consentement du père ni de la fille, Julie d'Etange ne sera Ladi Bomston. Voilà sur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela question de Milord Edouard ; je suis sûre que de nous quatre tu es le seul qui puisse même lui supposer du goût pour moi. Quoiqu'il en soit, je sais à cet égard la volonté de mon père sans qu'il en ait parlé ni à moi ni à personne, & je n'en serois pas mieux instruite quand il me l'auroit positivement déclarée. En voilà assez pour calmer tes craintes, c'est-à-dire, autant que tu en dois savoir. Le reste seroit pour toi de pure curiosité, & sais-tu que j'ai résolu de ne la pas satisfaire. Tu as beau me reprocher cette réserve & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue, elle me seroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon

père, tu n'aurois point été te désoler à Meillerie ; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue ; je vivrois innocente & pourrois encore aspirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une seule indiscrétion, de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres ! Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes passions que les déguiser. La moindre allarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien ! On liroit tous nos secrets dans ton ame, & tu détruirois à force de zéle tout le succès de mes soins. Laisse-moi donc les soucis de l'amour, & n'en garde que les plaisirs ; ce partage est-il si pénible, & ne sens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obstable ?

Hélas ! que me serviront désormais ces précautions tardives ? Est-il temps d'affermir ses pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on se sent accablé ? Ah misérable fille, c'est bien à toi de parler de bonheur ! En peut-il jamais être où regnent la honte & le remords ? Dieu ! quel état cruel, de ne pouvoir ni supporter son crime, ni s'en repentir ; d'être assiégé par mille frayeurs, abusé par mille espérances vaines, & de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du désespoir ! Je suis désormais à la seule merci du sort. Ce n'est plus ni de vertu qu'il est question, mais de fortune & de prudence ;

& il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Considére cette situation, mon ami, & vois si tu peux te fier à mon zéle ?

LETTRE L

DE JULIE.

JE n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant, la cause de la tristesse que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon aversion pour les éclaircissemens, je vous dois celui-ci, puisque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

Je ne sais si vous vous souvenez des étranges discours que vous me tintes hier au soir, & des manières dont vous les accompagnâtes; quant à moi, je ne les oublierai jamais assez tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureusement j'en suis trop indignée pour pouvoir les oublier aisément. De pareilles expressions avoient quelquefois frappé mon oreille en passant auprès du port ; mais je ne croyois pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête-homme ; je suis très-sûre au moins qu'elles n'entrèrent jamais dans le Dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penser qu'elles pussent être d'usage entre vous &

moi. Eh Dieu ! quel amour eſt le vôtre, s'il aſſaiſonne ainſi les plaiſirs ! Vous ſortiez, il eſt vrai, d'un long repas, & je vois qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire : c'eſt auſſi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainſi de ſang-froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'allarme ſur votre compte, c'eſt que ſouvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'eſt que l'effet de ce qui ſe paſſe au fond de ſon cœur dans les autres temps. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguiſe rien, vous vous montrâtes tel que vous êtes ? Que deviendrois-je ſi vous penſiez à jeun comme vous parliez hier au ſoir ? Plutôt que de ſupporter un pareil mépris j'aimerois mieux éteindre un feu ſi groſſier, & perdre un amant qui ſachant ſi mal honorer ſa maîtreſſe mériteroit ſi peu d'en être eſtimé. Dites-moi, vous qui chériſſiez les ſentimens honnêtes, feriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de reſpect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre ? Ah ! ſi vous aviez toujours penſé ainſi, vous auriez été moins à redouter & je ne ſerois pas ſi malheureuſe ! Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'eſt ſi dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde ; tant de gens parlent d'amour, & ſi peu ſavent aimer, que la plupart prennent pour ſes pures

& douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui bientôt assouvi de lui-même a recours aux monstres de l'imagination, & se déprave pour se soutenir.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui fait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un seul objet; c'est lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un sexe n'est plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme est toujours un homme; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je? Un amant n'est-il qu'un homme? Ah! qu'il est un être bien plus sublime! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime: son amant est plus; tous les autres sont moins; elle & lui sont les seuls de leur espéce. Ils ne desirent pas, ils aiment: le cœur ne suit point les sens, il les guide; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non, il n'y a rien d'obscène que la débauche & son grossier langage. Le véritable amour toujours modeste n'arrache point ses faveurs avec audace; il les dérobe avec timidité. Le mystère, le silence, la honte craintive aiguisent & cachent ses doux transports: sa flamme honore & purifie toutes ses caresses; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même, & lui seul sait tout accorder aux desirs sans rien ôter à la pudeur. Ah di-

ces! vous qui connûtes les vrais plaisirs ; comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux ? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme ? Comment ne souilleroit-elle pas cette image de perfection sous laquelle on se plaît à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi, mon ami, la débauche & l'amour ne sauroient loger ensemble, & ne peuvent pas même se compenser. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut suppléer sitôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous seriez assez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer si mal-à-propos, & à prendre avec celle qui vous est chère un ton & des manières qu'un homme d'honneur doit même ignorer ? Depuis quand est-il doux d'affliger ce qu'on aime, & quelle est cette volupté barbare qui se plaît à jouir du tourment d'autrui ? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être respectée ; mais si je l'oubliois jamais, est-ce à vous de me le rappeller ? Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition ? Ce seroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite, & tant de pleurs versés sur ma foiblesse méritoient que vous me la fissiez moins cruellement sentir. Je ne suis ni prude ni précieuse. Hélas, que j'en suis loin, moi qui n'ai pas su même être sage

Vous le savez trop, ingrat, si ce tendre cœur sait rien refuser à l'amour? Mais au moins ce qu'il lui cède, il ne veut le céder qu'à lui, & vous m'avez trop bien appris son langage, pour lui en pouvoir substituer un si différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de semblables caresses. Ou renoncez à Julie, ou sachez être estimé d'elle. Je vous l'ai déjà dit, je ne connois point d'amour sans pudeur, & s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre, il m'en coûteroit encore plus de le conserver à ce prix.

Il me reste beaucoup de choses à dire sur le même sujet; mais il faut finir cette lettre & je les renvoie à un autre temps. En attendant, remarquez un effet de vos fausses maximes sur l'usage immodéré du vin. Votre cœur n'est point coupable, j'en suis très-sûre. Cependant vous avez navré le mien, & sans savoir ce que vous faisiez, vous désoliez comme à plaisir ce cœur trop facile à s'allarmer, & pour qui rien n'est indifférent de ce qui lui vient de vous.

LETTRE LI.

Réponse.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang, & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois, que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui moi,

moi? j'aurois offensé Julie? J'aurois profané ses attraits? Celle à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eut été en butte à mes outrages? Non, je me serois percé le cœur mille fois avant qu'un projet si barbare en eut approché. Ah, que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre! ce cœur qui vole & se prosterne sous chacun de tes pas! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels! Que tu le connois mal, ô Julie, si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maîtresse! je ne crois être ni impudent ni brutal, je hais les discours déshonnêtes & n'entrerai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais que je le redise après toi, que je renchérisse sur ta juste indignation; quand je serois le plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu règnes, oh, dis-moi, Julie! Ange du Ciel, dis-moi, comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment? Ah non, il n'est pas possible! Un seul de tes regards eut contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eut couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie; il l'eut vaincue sans l'outrager, & dans la douce union de nos ames, leur seul délire eut produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton

propre témoignage. Dis, si dans toutes les fureurs d'une passion sans mesure, je cessai jamais d'en respecter le charmant objet? Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité, dis, si j'abusai de mon bonheur pour outrager à ta douce honte? Si d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelquefois à tes charmes; dis, si jamais une témérité brutale osa les profaner? Quand un transport indiscret écarte un instant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussi-tôt le sien? Ce vêtement sacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré? Cette union si touchante & si tendre ne suffit-elle pas à notre félicité? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours? Connoissons-nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne? En voudrions-nous connoître d'autres? Conçois-tu comment cet enchantement eut pu se détruire? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée? Non, ne le crois pas; ce n'est point moi qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir; & si j'eusse été coupable un instant, le remords me quitteroit-il jamais? Non, Julie, un démon jaloux d'un sort trop heureux pour un mortel a pris ma figure pour le troubler, &

m'a laiſſé mon cœur pour me rendre plus miſérable.

J'abjure, je déteſte un forfait que j'ai commis, puiſque tu m'en accuſes, mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer cette fatale intempérance qui me paroiſſoit favorable aux épanchemens du cœur, & qui put démentir ſi cruellement le mien ! j'en fais par toi l'irrévocable ſerment, dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poiſon; jamais cette liqueur funeſte ne troublera mes ſens; jamais elle ne ſouillera mes lèvres, & ſon délire inſenſé ne me rendra plus coupable à mon inſu. Si j'enfreins ce vœu ſolemnel, Amour, accable-moi du châtiment dont je ſerai digne; puiſſe à l'inſtant l'image de ma Julie ſortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au déſeſpoir !

Ne penſes pas que je vueille expier mon crime par une peine ſi légère. C'eſt une précaution & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour ſoulager mes regrets. Que l'amour offenſé ſe venge & s'appaiſe; punis-moi ſans me haïr, je ſouffrirai ſans murmure. Sois juſte & ſévère; il le faut j'y conſens; mais ſi tu veux me laiſſer la vie, ôte-moi tout hormis ton cœur.

LETTRE LII

DE JULIE.

COmment, mon ami, renoncer au vin pour sa maîtresse? Voilà ce qu'on appelle un sacrifice! Oh, je défie qu'on trouve dans les quatre Cantons un homme plus amoureux que toi! Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Messieurs francisés qui boivent de l'eau par air, mais tu seras le premier à qui l'amour en aura fait boire; c'est un exemple à citer dans les fastes galans de la Suisse. Je me suis même informée de tes déportemens, & j'ai appris avec une extrême édification que, soupant hier chez M. de Vueillerans, tu laissas faire la ronde à six bouteilles après le repas, sans y toucher, & ne marchandois non plus les verres d'eau, que les convives ceux de vin de la côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre est écrite, & trois jours font au moins six repas. Or, à six repas, observés par fidélité, l'on en peut ajouter six autres par crainte, six par honte, six par habitude, & six par obstination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour seul auroit la gloire? Daigneroit-il se faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui?

Voilà plus de mauvaises plaisanteries que

tu ne m'as tenu de mauvais propos, il eſt temps d'en rayer. Tu es grave naturellement; je me ſuis apperçue qu'un long badinage t'échauffe, comme une longue promenade échauffe un homme replet; mais je tire à peu près de toi la vengeance qu'Henri IV tira du Duc de Mayenne, & ta Souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Auſſi-bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuſes tu ne te fiſſes à la fin un mérite d'une faute ſi bien réparée, & je veux me hâter de l'oublier, de peur que ſi j'attendois trop long-temps ce ne fut plus généroſité, mais ingratitude.

A l'égard de ta réſolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire; les paſſions vives ne ſongent guère à ces petits ſacrifices, & l'amour ne ſe repaît point de galanterie. D'ailleurs il y a quelquefois plus d'adreſſe que de courage à tirer avantage pour le moment préſent d'un avenir incertain, & à ſe payer d'avance d'une abſtinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh, mon bon ami! dans tout ce qui flatte les ſens l'abus eſt-il donc inſéparable de la jouiſſance? L'ivreſſe eſt-elle néceſſairement attachée au goût du vin, & la philoſophie ſeroit-elle aſſez vaine ou aſſez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'uſer modérément des choſes qui plaiſent, que de s'en priver tout-à-fait?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un

plaisir innocent, & risque ta santé en changeant de manière de vivre : si tu l'enfreins, l'amour est doublement offensé & ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits, & non-seulement je te releve d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te défends même de l'observer au-delà du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici la musique de Milord Edouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi-pleine d'un nectar pur & bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence & à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux graces. Ensuite mon pénitent reprendra dans ses repas l'usage sobre du vin tempéré par le cryſtal des fontaines, & comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Regianino ne s'est-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déjà chanter un air Italien & même un duo avec lui? Il vouloit que je le chantasse avec toi pour mettre ensemble ses deux écoliers; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire sous les yeux d'une mère quand le cœur est de la partie; il vaut mieux renvoyer cet essai au premier concert qui se fera chez l'inséparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette musique à celui que mon frère m'avoit donné

pour la poéſie Italienne, & que j'ai ſi bien entretenu avec toi que je ſens aiſément la cadence des vers, & qu'au dire de Regianino, j'en prends aſſez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Taſſe, ou quelque ſcene de Metaſtaſe : enſuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui ſûrement ne m'arrivoit pas dans le récitatif François. Après cela il faut ſoutenir en meſure des ſons égaux & juſtes; exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent aſſez difficile. Enfin, nous paſſons aux airs, & il ſe trouve que la juſteſſe & la flexibilité de la voix, l'expreſſion pathétique, les ſons renforcés & tous les paſſages, ſont un effet naturel de la douceur du chant & de la préciſion de la meſure, de ſorte que ce qui me paroiſſoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même beſoin d'être enſeigné. Le caractère de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, & une ſi grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la baſſe & ſavoir parler pour déchiffrer aiſément le chant. Toutes les paſſions y ont des expreſſions aiguës & fortes ; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant françois, le ſien, toujours doux & facile, mais vif & touchant dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je ſens que cette muſique agite l'ame & repoſe la poitrine ; c'eſt préciſément celle qu'il faut à mon cœur

& à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre, hélas, que ne m'es-tu point! Pourquoi faut-il qu'un seul titre manque à tant de droits?

P. S. Sais-tu qu'il est question d'une jolie promenade sur l'eau, pareille à celle que nous fîmes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot? Que mon rusé maître étoit timide alors! Qu'il trembloit en me donnant la main pour sortir du batteau! Ah l'hypocrite!..... il a beaucoup changé.

LETTRE LIII

DE JULIE.

AInsi tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente, tout trahit des feux que le ciel eut dû couronner! Vils jouets d'une aveugle fortune, tristes victimes d'un moqueur espoir; toucherons-nous sans cesse au plaisir qui fuit, sans jamais l'atteindre? Cette nôce, trop vainement desirée, devoit se faire à Clarens; le mauvais temps nous contrarie, il faut la faire à la ville. Nous devions nous y ménager une entrevue; tous deux obsédés d'importuns, nous ne pouvons leur échapper en même-temps, & le moment où l'un des deux se dérobe, est celui où il est impossible à l'autre de le joindre!

Enfin, un favorable instant se présente, la plus cruelle des mères vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet instant ne soit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux ! Loin de rebuter mon courage, tant d'obstacles l'ont irrité. Je ne sais quelle nouvelle force m'anime, mais je me sens une hardiesse que je n'eus jamais ; & si tu l'oses partager, ce soir, ce soir même peut acquitter mes promesses & payer d'une seule fois toutes les dettes de l'amour.

Consulte-toi bien, mon ami, & vois jusqu'à quel point il t'est doux de vivre ; car l'expédient que je te propose peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'achéve point cette Lettre, mais si la pointe d'une épée n'effraie pas plus aujourd'hui ton cœur, que ne l'effrayoient jamais les gouffres de Meillerie, le mien court le même risque & n'a pas balancé. Ecoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre est malade depuis trois jours, & quoique je vouluſſe absolument la soigner, on l'a transportée ailleurs malgré moi ; mais comme elle est mieux, peut-être, elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange est loin de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mère & au mien : à l'heure du souper toute la maison est déserte hors la cuisine & la salle à manger. Enfin, la nuit dans cette saison est déjà obscure à la même heure, son voile peut dérober aisément dans la rue les passans aux specta-

teurs, & tu ſais parfaitement les êtres de la maiſon.

Ceci ſuffit pour me faire entendre. Viens cette après-midi chez ma Fanchon ; je t'expliquerai le reſte, & te donnerai les inſtructions néceſſaires : que ſi je ne le puis, je les laiſſerai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déjà celle-ci : car le ſujet en eſt trop important pour l'oſer confier à perſonne.

O comme je vois à préſent palpiter ton cœur ! Comme j'y lis tes tranſports, & comme je les partage ! Non, mon doux Ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie ſans avoir un inſtant goûté le bonheur. Mais ſonge, pourtant, que cet inſtant eſt environné des horreurs de la mort ; que l'abord eſt le ſujet à mille haſards, le ſéjour dangereux, la retraite d'un péril extrême, que nous ſommes perdus ſi nous ſommes découverts, & qu'il faut que tout nous favoriſe pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abuſons point ; je connois trop mon père pour douter que je ne te viſſe à l'inſtant percer le cœur de ſa main, ſi même il ne commençoit par moi ; car ſûrement je ne ſerois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'expoſerois à ce riſque ſi je n'étois ſûre de le partager ?

Penſe encore qu'il n'eſt point queſtion de te fier à ton courage ; il n'y faut pas ſonger, & je te défends même très-expreſſément

d'apporter aucune arme pour ta défense, pas même ton épée : aussi-bien te seroit-elle parfaitement inutile ; car si nous sommes surpris, mon dessein est de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, & de recevoir ainsi le coup mortel pour n'avoir plus à me séparer de toi ; plus heureuse à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'espère qu'un sort plus doux nous est réservé ; je sens au moins, qu'il nous est dû, & la fortune se lassera d'être injuste. Viens donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens sous les auspices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéissance & de tes sacrifices. Viens avouer même au sein des plaisirs, que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

LETTRE LIV

A Julie.

J'Arrive plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet asyle. Julie ! me voici dans ton cabinet, me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai passé sans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de soupirs

brûlans ; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux ; pour la seconde fois tu les verras couronner ; témoin de ma constance immortelle, sois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaisirs du plus fidèle & du plus heureux des hommes.

Que ce mystérieux séjour est charmant ? Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie ! il est plein de toi, & la flamme de mes desirs s'y répand sur tous tes vestiges. Oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois. Je ne sais quel parfum presque insensible, plus doux que la rose, & plus léger que l'iris s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparses présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recellent. Cette coëffure légère que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir : cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer ; ce déshabillé élégant & simple, qui marque si bien le goût de celle qui le porte ; ces mules si mignonnes qu'un pied souple remplit sans peine ; ce corps si délié qui touche & embrasse..... quelle taille enchantereſſe..... au-devant deux légers contours..... ô spectacle de volupté..... la baleine a cédé à la force de l'impression.... empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois !... Dieux ! Dieux ! que sera-ce quand..... Ah, je crois déjà sentir ce

tendre cœur battre ſous une heureuſe main ! Julie ! je te vois, je te ſens par-tout, je te reſpire avec l'air que tu as reſpiré ; tu pénétres toute ma ſubſtance ; que ton ſéjour eſt brûlant & douloureux pour moi ! Il eſt terrible à mon impatience. O viens, vole, ou je ſuis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier ! J'exprime ce que je ſens pour en tempérer l'excès, je donne le change à mes tranſports en les décrivant.

Il me ſemble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare père ? Je ne crois pas être lâche..... mais qu'en ce moment la mort me ſeroit horrible ? Mon déſeſpoir ſeroit égal à l'ardeur qui me conſume. Ciel ! Je te demande encore une heure de vie, & j'abandonne le reſte de mon être à ta rigueur. O deſirs ! ô crainte ! ô palpitations cruelles ! .... on ouvre ! ..... on entre ! .... c'eſt elle ! c'eſt elle ! je l'entrevois, je l'ai vue, j'entends refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur, tu ſuccombes à tant d'agitations. Ah, cherche des forces pour ſupporter la félicité qui t'accable !

LETTRE LV

A JULIE.

O Mourons, ma douce Amie ! mourons, la bien-aimée de mon cœur ! Que faire déſormais d'une jeuneſſe inſipide dont

nous avons épuisé toutes les délices? Explique-moi, si tu le peux, ce que j'ai senti dans cette nuit inconcevable ; donne-moi l'idée d'une vie ainsi passée, ou laisse-m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaisir, & croyois concevoir le bonheur. Ah, je n'avois senti qu'un vain songe & n'imaginois que le bonheur d'un enfant! Mes sens abusoient mon ame grossière ; je ne cherchois qu'en eux le bien suprême, & j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature! Divine Julie! possession délicieuse à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisent à peine! Non, ce ne sont point ces transports que je regrette le plus : ah non; retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donnerois mille vies ; mais rends moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée & que tu m'as si bien fait goûter. Rends-moi cet abattement si doux rempli par les effusions de nos cœurs; rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein ; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, & ces soupirs entrecoupés, & ces douces larmes, & ces baisers qu'une voluptueuse langueur nous faisoit lentement savourer, & ces gémissemens si tendres durant lesquels tu pressois sur ton cœur, ce cœur fait pour s'unir à lui.

Dis-moi, Julie, toi qui d'après ta propre sensibilité sais si bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je sentois auparavant fut véritablement de l'amour ? Mes sentimens, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature; ils ont pris je ne sais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre & de plus charmant. Te souvient-il de cette heure entière que nous passâmes à parler paisiblement de notre amour & de cet avenir obscur & redoutable, par qui le présent nous étoit encore plus sensible ; de cette heure ! hélas, trop courte dont une légère empreinte de tristesse rendit les entretiens si touchans ? J'étois tranquille, & pourtant j'étois près de toi ; je t'adorois & ne desirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité, que de sentir ainsi ton visage auprès du mien, ta respiration sur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes sens ! Quelle volupté pure, continue, universelle ! Le charme de la jouissance étoit dans l'ame; il n'en sortoit plus; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une situation si paisible ! C'est la première fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi ; & cependant, juge du changement étrange que j'éprouve ; c'est de toutes les heures de ma vie, celle qui m'est la plus chère, & la seule que j'aurois voulu prolonger éternellement. (*) Julie, dis-moi

(*) Femme trop facile, voulez-vous savoir si vous êtes aimée ? Examinez votre amant sortant de vos bras.

donc si je ne t'aimois point auparavant, ou si maintenant je ne t'aime plus ?

Si je ne t'aime plus ? Quel doute ! ai-je donc cessé d'exister, & ma vie n'est-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien ? Je sens, je sens que tu m'es mille fois plus chère que jamais, & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des sentimens plus paisibles, il est vrai, mais plus affectueux & de plus de différentes especes ; sans s'affoiblir ils se sont multipliés ; les douceurs de l'amitié tempèrent les emportemens de l'amour, & j'imagine à peine quelque sorte d'attachement qui ne m'unisse pas à toi. O ma charmante maîtresse, ô mon épouse, ma sœur, ma douce amie ! que j'aurai peu dit pour ce que je sens, après avoir épuisé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme !

Il faut que je t'avoue un soupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même ; c'est que tu sais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'est bien toi qui sais ma vie & mon être ; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame ; mais la tienne est plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée ; on le voit, on le sent ; c'est lui qui anime tes graces, qui regne dans tes discours ; qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens si tou-

amour ! Si je regrette l'âge où l'on te goûte, ce n'est pas pour l'heure de la jouissance, c'est pour l'heure qui la suit.

chans; c'eſt lui, qui par ta ſeule préſence communique aux autres cœurs ſans qu'ils s'en apperçoivent la tendre émotion du tien. Que je ſuis loin de cet état charmant qui ſe ſuffit à lui-même! je veux jouir, & tu veux aimer; j'ai des tranſports & toi de la paſſion; tous mes emportemens ne valent pas la délicieuſe langueur, & le ſentiment dont ton cœur ſe nourrit eſt la ſeule félicité ſuprême. Ce n'eſt que d'hier ſeulement que j'ai goûté cette volupté ſi pure. Tu m'as laiſſé quelque choſe de ce charme inconcevable qui eſt en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inſpirois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reſte & mets tout-à-fait la tienne à la place. Non, beauté d'ange, ame céleſte; il n'y a que des ſentimens comme les tiens qui puiſſent honorer tes attraits. Toi ſeule es digne d'inſpirer un parfait amour, toi ſeule es propre à le ſentir. Ah donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites!

LETTRE LVI

DE CLAIRE A JULIE.

J'Ai, ma chère Couſine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au ſoir ton ami eut avec Milord Edouard un démêlé qui peut devenir ſérieux. Voici ce que m'en a dit

M. d'Orbe qui étoit présent, & qui, inquiet, des suites de cette affaire, est venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux soupé chez Milord, & après une heure ou deux de musique ils se mirent à causer & boire du punch. Ton ami n'en but qu'un seul verre mêlé d'eau ; les deux autres ne furent pas si sobres, & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré, je me réserve à lui en dire mon avis dans un autre temps. La conversation tomba naturellement sur ton compte ; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaisent, les reçut avec si peu d'amitié, qu'enfin, Edouard échauffé de punch & piqué de cette sécheresse, osa dire en se plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire, & que tel qui n'en disoit mot n'étoit pas si mal traité que lui. A l'instant ton ami, dont tu connois la vivacité, releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti, & ils sautèrent à leurs épées. Bomston à demi ivre se donna en courant une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit, il vit ton ami s'approcher, en sortant, de l'oreille de Milord Edouard, & il entendit qu'il lui disoit à demi-voix : *si-tôt que vous serez en état de sortir, faites-moi donner de vos nouvelles*,

ou j'aurai soin de m'en informer. N'en prenez pas la peine, lui dit Edouard avec un souris moqueur, *vous en saurez assez-tôt. Nous verrons*, reprit froidement ton ami, & il sortit. M. d'Orbe en te remettant cette lettre t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te suggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuse affaire, ou à me prescrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant, le porteur est à tes ordres; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter sur le secret.

Tu te perds, ma chère, il faut que mon amitié te le dise. L'engagement où tu vis ne peut rester long-temps caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'est un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé tu ne sois pas encore le sujet des discours publics. Tu le vas devenir si tu n'y prends garde; tu le serois déjà, si tu étois moins aimée; mais il y a une répugnance si générale à mal parler de toi, que c'est un mauvais moyen de se faire fête, & un très-sûr de se faire haïr. Cependant tout a son terme; je tremble que celui du mystere ne soit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les soupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songez-y bien, ma chère enfant. Le Guet, dit-il, y a quelque-temps, avoit vu sortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureusement celui-ci fut des premiers ce discours, il

courut chez cet homme & trouva le secret de le faire taire ; mais qu'est-ce qu'un pareil silence, sinon le moyen d'accréditer des bruits sourdement répandus ? La défiance de ta mère augmente aussi de jour en jour ; tu sais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une manière assez dure, & si elle ne craignoit la violence de ton père, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eut déjà parlé à lui-même ; mais elle l'ose d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoissance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter ; songe à toi tandis qu'il en est temps encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle ; préviens des soupçons naissans que son absence fera sûrement tomber : car enfin, que peut-on croire qu'il fait ici ? Peut-être dans six semaines, dans un mois sera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton père, tremble de ce qui résulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de sa maison, & de la pétulence d'un jeune homme emporté qui ne sait rien endurer : mais il faut commencer par vuider de manière ou d'autre l'affaire de Milord Edouard ; car tu ne ferois qu'irriter ton ami, & t'attirer un juste refus, si tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fut terminée.

LETTRE LVII

DE JULIE.

MOn ami, je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous & Milord Edouard. C'est sur l'exacte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous, comment vous devez vous conduire en cette occasion d'après les sentimens que vous professez, & dont je suppose que vous ne faites pas une vaine & fausse parade.

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime, ni si vous vous sentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier supérieurement les armes, & qui s'étant battu cinq ou six fois en sa vie a toujours tué, blessé, ou désarmé son homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes, on ne consulte pas son habileté mais son courage; & que la bonne manière de se venger d'un brave qui vous insulte est de faire qu'il vous tue. Passons sur une maxime si judicieuse; vous me direz que votre honneur & le mien vous sont plus chers que la vie. Voilà donc le principe sur lequel il faut raisonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes personnellement offensé dans un discours où c'est de moi seule qu'il s'agissoit?

Si vous deviez en cette occasion prendre fait & cause pour moi, c'est ce que nous verrons toute à l'heure : en attendant, vous ne sauriez disconvenir que la querelle ne soit parfaitement étrangère à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le soupçon d'être aimé de moi. Vous avez été insulté, je l'avoue ; mais après avoir commencé vous-même par une insulte atroce, & moi dont la famille est pleine de militaires, & qui ai tant oui débattre ces horribles questions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponse à un autre ne l'efface point, & que le premier qu'on insulte demeure seul offensé : c'est le même cas d'un combat imprévu, où l'aggresseur est le seul criminel, & où celui qui tue ou blesse en se défendant n'est point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi ; accordons que j'étois outragée par le discours de Milord Edouard, quoiqu'il ne fit que me rendre justice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiscrétion ? vous aggravez son outrage ; vous prouvez qu'il avoit raison : vous sacrifiez mon honneur à un faux point d'honneur ; vous diffamez votre maîtresse pour gagner tout au plus la réputation d'un bon spadassin. Montrez-moi de grace, quel rapport il y a entre votre manière de me justifier & ma justification réelle ? Pensez-vous que prendre ma cause avec tant d'ardeur

soit une grande preuve qu'il n'y a point de liaison entre nous, & qu'il suffise de faire voir que vous êtes brave, pour montrer que vous n'êtes pas mon amant? Soyez sûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre conduite; c'est vous seul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat; mais jamais ma réputation ni mes jours, peut-être, n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raisons trop solides pour que vous ayez rien qui le puisse être à y répliquer; mais vous combattrez, je le prévois, la raison par l'usage; vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous; que dans quelque cas que ce soit, un démenti ne se souffre jamais, & que quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons encore.

Vous souvient-il d'une distinction que vous me fites autrefois dans une occasion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent? Dans laquelle des deux classes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'il a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme & le témoignage d'une ame droite, & quelle prise peut avoir la vaine opinion d'autrui sur l'honneur véri-

table, dont toutes les racines ſont au fond du cœur ? Quoi ! les vertus qu'on a réellement périſſent-elles ſous les menſonges d'un calomniateur ? les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite, & l'honneur du ſage ſeroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer ? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, & que cela ſuffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille déciſion, & quelle raiſon peut la juſtifier ? A ce compte un frippon n'a qu'à ſe battre pour ceſſer d'être un frippon ; les diſcours d'un menteur deviennent des vérités, ſi-tôt qu'ils ſont ſoutenus à la pointe de l'épée, & ſi l'on vous accuſoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un ſecond pour prouver que cela n'eſt pas vrai ? Ainſi vertu, vice, honneur, infamie, vérité, menſonge, tout peut tirer ſon être de l'événement d'un combat ; une ſalle d'armes eſt le ſiége de toute juſtice ; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raiſon que le meurtre ; toute la réparation due à ceux qu'on outrage eſt de les tuer, & toute offenſe eſt également bien lavée dans le ſang de l'offenſeur ou de l'offenſé ? Dites, ſi les loups ſavoient raiſonner auroient-ils d'autres maximes ? Jugez vous-même par le cas où vous êtes ſi j'exagère leur abſurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous ? D'un démenti reçu dans une occa-

sion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite ? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel, vous appellez le Ciel en témoignage d'une fausseté, & que vous osez dire à l'arbitre des combats ; viens soutenir la cause injuste, & faire triompher le mensonge ? Ce blasphême n'a-t-il rien qui vous épouvante ? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte ? Eh Dieu ! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice mais le reproche, & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur ?

Vous qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures, profitez donc des vôtres, & cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle étoit couverte de Héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques ; & le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton ? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais, mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur ? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps ni des lieux ni des préjugés, il ne peut ni pas-

ſer ni renaître, il a ſa ſource éternelle dans le cœur de l'homme juſte & dans la règle inaltérable de ſes devoirs. Si les Peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'eſt pas une inſtitution de l'honneur, mais une mode affreuſe & barbare digne de ſa féroce origine. Reſte à ſavoir ſi, quand il s'agit de ſa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme ſe règle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à le braver qu'à la ſuivre? Que feroit à votre avis, celui qui s'y veut aſſervir, dans des lieux où règne un uſage contraire? A Meſſine ou à Naples, il iroit attendre ſon homme au coin d'une rue & le poignarder parderrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y conſiſte pas à ſe faire tuer par ſon ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom ſacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'eſt propre qu'à faire de braves ſcélérats. Que cette méthode puiſſe fournir, ſi l'on veut, un ſupplément à la probité, partout où la probité règne, ſon ſupplément n'eſt-il pas inutile, & que penſer de celui qui s'expoſe à la mort pour s'exempter d'être honnête-homme? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés, ſont couverts & multipliés par la fauſſe honte & la crainte du blâ-

me? C'eſt elle qui rend l'homme hypocrite & menteur; c'eſt elle qui lui fait verſer le ſang d'un ami pour un mot indiſcret qu'il devroit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut ſouffrir. C'eſt elle qui tranſporte en furie infernale une fille abuſée & craintive. C'eſt elle, ô Dieu puiſſant! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit..... je ſens défaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends grace au moins, à celui qui ſonde les cœurs, d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux, qui n'inſpire que des forfaits & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même, & conſidérez s'il vous eſt permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme, & d'expoſer la vôtre pour ſatisfaire une barbare & dangereuſe fantaiſie qui n'a nul fondement raiſonnable, & ſi le triſte ſouvenir du ſang verſé dans une pareille occaſion peut ceſſer de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler? Connoiſſez-vous aucun crime égale à l'homicide volontaire, & ſi la baſe de toutes les vertus eſt l'humanité, que penſerons-nous de l'homme ſanguinaire & dépravé qui l'oſe attaquer dans la vie de ſon ſemblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le ſervice étranger; avez-vous oublié que le citoyen doit ſa vie à la patrie & n'a pas le droit d'en diſpoſer ſans le congé des loix, à plus forte raiſon contre leur dé-

ſenſe ? O mon ami, ſi vous aimez tendrement la vertu, apprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiſſe réſulter quelque inconvénient ; Ce mot de vertu n'eſt-il donc pour vous qu'un vain nom, & ne ſerez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Mais quels ſont au fonds ces inconvéniens ? Les murmures des gens oiſifs, des méchans, qui cherchent à s'amuſer des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque hiſtoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger ! ſi le philoſophe & le ſage ſe réglent dans les plus grandes affaires de la vie ſur les diſcours inſenſés de la multitude, que ſert tout cet appareil d'études, pour n'être au fonds qu'un homme vulgaire ? Vous n'oſez donc ſacrifier le reſſentiment au devoir, à l'eſtime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuſe de craindre la mort ? Peſez les choſes, mon bon ami, & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force paſſer pour brave ;

Ma verace valor ; ben che negletto,
E di ſe ſteſſo a ſe freggio aſſai chiaro.

Celui qui feint d'enviſager la mort ſans effroi, ment. Tout homme craint de mourir ; c'eſt la grande loi des êtres ſenſibles,

sans laquelle toute espèce mortelle seroit bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indifférent, mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse & blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la valeur n'étoit utile à d'autres vertus, la lâcheté cesseroit d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir, ne sauroit être solidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espèce de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime?

Quand il seroit vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même, est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne: car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses; & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire, elle n'en seroit pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, & n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à

protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juſte & honnête, ce qui lui eſt cher au prix de ſon ſang, il met dans ſes démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point ſans le vrai courage. Dans la ſécurité de ſa conſcience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche ſon ennemi. On voit aiſément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un inſtant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui les récuſent, & dans une conduite ſi bien liée, on juge d'une action ſur toutes les autres.

Mais ſavez-vous ce qui rend cette modération ſi pénible à un homme ordinaire? C'eſt la difficulté de la ſoutenir dignement. C'eſt la néceſſité de ne commettre enſuite aucune action blâmable: car ſi la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre, où l'on peut ſuppoſer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, & l'on ſe moque avec raiſon d'un ſcrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes ſi ombrageux & ſi prompts à provoquer les autres, ſont pour la plupart de très-malhonnêtes gens qui, de peur qu'on n'oſe leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de

couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière? Eſt-ce à vous d'imiter de tels hommes? Mettons encore à part les militaires de profeſſion, qui vendent leur ſang à prix d'argent; qui, voulant conſerver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur; & ſavent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laiſſez battre tous ces gens-là. Rien n'eſt moins honorable que cet honneur dont ils font un ſi grand bruit; ce n'eſt qu'une mode inſenſée, une fauſſe imitation de vertu qui ſe pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'eſt point au pouvoir d'un autre, il eſt en lui même & non dans l'opinion du peuple; il ne ſe défend ni par l'épée, ni par le bouclier, mais par une vie intégre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'eſt par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les temps à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis ſouffrir les lâches; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, & je penſe, comme toutes les femmes, que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur ſe montre dans les occaſions légitimes, qu'on ne ſe hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme ſi l'on avoit peur de ne la pas retrouver au beſoin. Tel fait un effort & ſe préſente une

fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte par-tout avec lui ; au combat, contre l'ennemi ; dans un cercle, en faveur des absens & de la vérité : dans son lit, contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, & que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité ; c'est une lâcheté de s'y soumettre, & je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Milord Edouard, votre honneur n'est point intéressé ; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes ; que cette voie n'est ni juste, ni raisonnable, ni permise ; qu'elle ne peut s'accorder avec les sentimens dont vous faites profession ; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font servir la bravoure de supplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux Officiers qui ne se battent point par honneur, mais par intérêt ; qu'il y a plus de vrai courage à la dédai-

gner qu'à la prendre ; que les inconveniens auxquels on s'expose en la rejettant, sont inséparables de la pratique des vrais devoirs & plus apparens que réels ; qu'enfin, les hommes les plus prompts à y recourir, sont toujours ceux dont la probité est la plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez en cette occasion ni faire, ni accepter un appel, sans renoncer en même-temps à la raison, à la vertu, à l'honneur & à moi. Retournez mes raisonnemens comme il vous plaira, entassez de votre part sophisme sur sophisme ; il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme sans honneur. Or, je vous ai démontré, ce me semble, que l'homme de courage dédaigne le duel, & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matière aussi grave, devoir faire parler la raison seule, & vous présenter les choses exactement telles qu'elles sont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois, & faire parler le sentiment & l'humanité, j'aurois pris un langage fort différent. Vous savez que mon père, dans sa jeunesse, eut le malheur de tuer un homme en duel ; cet homme étoit son ami ; ils se battirent à regret, l'insensé point d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie, ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triste remords n'a pu depuis ce temps sortir de son cœur ; sou-

vent dans la solitude on l'entend pleurer & gémir; il croit sentir encore le fer poussé par sa main cruelle, entrer dans le cœur de son ami; il voit dans l'ombre de la nuit son corps pâle & sanglant; il contemple en frémissant la plaie mortelle; il voudroit étancher le sang qui coule, l'effroi le saisit, il s'écrie; ce cadavre affreux ne cesse de le poursuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher soutient de son nom & l'espoir de sa famille, il s'en reproche la mort comme un juste châtiment du Ciel, qui vengea sur son fils unique le père infortuné qu'il priva du sien.

Je vous l'avoue; tout cela joint à mon aversion naturelle pour la cruauté m'inspire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur, n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer un autre, & s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang, ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature; ils deviennent par degrés cruels, insensibles; ils se jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité, est de la perdre enfin tout-à-fait. Que sont-ils dans cet état? réponds, veux-tu leur devenir semblable? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutissement; redoute le premier pas qui

peut t'y conduire : ton ame eſt encore innocente & ſaine ; ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort ſans vertu, un crime ſans plaiſir, un point d'honneur ſans raiſon.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie ; elle gagnera, ſans doute, à laiſſer parler ton cœur. Un mot, un ſeul mot, & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouſe : peut-être en ce moment dois-je porter celui de mère. Veux-tu me laiſſer veuve avant qu'un nœud ſacré nous uniſſe ?

P. S. J'emploie dans cette Lettre une autorité à laquelle jamais homme ſage n'a réſiſté. Si vous refuſez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire ; mais penſez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer ſur cet important ſujet. Ce n'eſt pas au nom de la raiſon que je vous demande ce délai ; c'eſt au mien. Souvenez-vous que j'uſe en cette occaſion du droit que vous m'avez donné vous-même, & qu'il s'étend au moins juſques-là.

LETTRE LVIII

DE JULIE A MILORD EDOUARD.

CE n'eſt point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris : puiſque vous m'outragez, il faut bien que j'aie

avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête-homme voulut déshonorer sans sujet une famille estimable ? Contentez donc votre vengeance, si vous la croyez légitime. Cette Lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuse fille qui ne se consolera jamais de vous avoir offensé, & qui met à votre indiscrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, Milord, vos imputations étoient justes, j'ai un amant aimé; il est maître de mon cœur & de ma personne; la mort seule pourra briser un nœud si doux. Cet amant est celui même que vous honoriez de votre amitié; il en est digne, puisqu'il vous aime, & qu'il est vertueux. Cependant il va périr de votre main; je sais qu'il faut du sang à l'honneur outragé; je sais que sa valeur même le perdra; je sais que dans un combat si peu redoutable pour vous, son intrépide cœur ira sans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zèle inconsidéré, j'ai fait parler la raison. Hélas! en écrivant ma Lettre j'en sentois l'inutilité, & quelque respect que je porte à ses vertus, je n'en attends point de lui d'assez sublimes pour le détacher d'un faux point d'honneur. Jouissez d'avance du plaisir que vous aurez de percer le sein de votre ami: mais sachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes & de contempler mon désespoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur; soyez témoin d'un

ſerment qui ne ſera point vain ; je ne ſurvivrai pas d'un jour à celui pour qui je reſpire, & vous aurez la gloire de mettre au tombeau, d'un ſeul coup, deux amans infortunés qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, & qui ſe plaiſoient à vous honorer.

On dit Milord que vous avez l'ame belle & le cœur ſenſible. S'ils vous laiſſent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux, puiſſent-ils, quand je ne ſerai plus, vous inſpirer quelques ſoins pour un père & une mère inconſolables, que la perte du ſeul enfant qui leur reſte va livrer à d'éternelles douleurs.

LETTRE LIX

DE M. D'ORBE A JULIE.

JE me hâte, Mademoiſelle, ſelon vos ordres, de vous rendre compte de la commiſſion dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard que j'ai trouvé ſouffrant encore de ſon entorſe, & ne pouvant marcher dans ſa chambre qu'à l'aide du bâton. Je lui ai remis votre Lettre qu'il a ouverte avec empreſſement ; il m'a paru ému en la liſant : il a rêvé quelque-temps, puis il l'a relue une ſeconde fois avec une agitation plus ſenſible. Voici ce qu'il m'a dit

en la finiſſant. *Vous ſavez, Monſieur, que les affaires d'honneur ont leurs régles dont on ne peut ſe départir : vous avez vu ce qui s'eſt paſſé dans celle-ci ; il faut qu'elle ſoit vuidée réguliérement. Prenez deux amis, & donnez-vous la peine de revenir ici demain matin avec eux ; vous ſaurez alors ma réſolution.* Je lui ai repréſenté que l'affaire s'étant paſſé entre nous, il ſeroit mieux qu'elle ſe terminât de même. *Je ſais ce qui convient*, m'a-t-il dit bruſquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je ſuis ſorti là-deſſus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut-être ſon bizarre deſſein; quoiqu'il en ſoit j'aurai l'honneur de vous voir ce ſoir, & j'exécuterai demain ce que vous me preſcrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortege, je le compoſerai de gens dont je ſois ſûr à tout événement.

LETTRE LX

A JULIE.

CAlme tes allarmes, tendre & chère Julie, & ſur le récit de ce qui vient de ſe paſſer, connois & partage les ſentimens que j'éprouve.

J'étois ſi rempli d'indignation quand je reçus ta Lettre, qu'à peine pus-je la lire

avec

l'Heroïsme de la valeur

avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter : l'aveugle colère étoit la plus forte. Tu peux avoir raison, disois-je en moi-même, mais ne me parle jamais de te laisser avilir. Dussai-je te perdre & mourir coupable, je ne souffrirai point qu'on manque au respect qui t'est dû, & tant qu'il me restera un souffle de vie, tu seras honorée de tout ce qui t'approche comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant sur les huit jours que tu me demandois ; l'accident de Milord Edouard & mon vœu d'obéissance concouroient à rendre ce délai nécessaire. Résolu, selon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer sur le sujet de ta lettre, je m'occupois sans cesse à la relire, & à y réfléchir, non pour changer de sentiment, mais pour justifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop sage & trop judicieuse à mon gré, & je la relisois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après, j'ai vu entrer Milord Edouard sans épée, appuyé sur une canne ; trois personnes le suivoient, parmi lesquelles j'ai reconnue M. d'Orbe. Surpris de cette visite imprévue, j'attendois en silence ce qu'elle devoit produire, quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laisser agir & parler sans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole ; la présence de ces Messieurs, qui sont de vos amis doit vous répondre que

vous ne l'engagez pas indiscrétement. Je l'ai promis sans balancer ; à peine avois-je achevé, que j'ai vu avec l'étonnement que tu peux concevoir, Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une si étrange attitude, j'ai voulu sur le champ le relever ; mais après m'avoir rappellé ma promesse, il m'a parlé dans ces termes : » Je viens, Mon» sieur, rétracter hautement les discours » injurieux que l'ivresse m'a fait tenir en vo» tre présence ; leur injustice les rend plus » offensans pour moi que pour vous, & je » m'en dois l'authentique désaveu. Je me » soumets à toute la punition que vous vou» drez m'imposer, & je ne croirai mon » honneur rétabli que quand ma faute sera » réparée. A quelque prix que ce soit, ac» cordez-moi le pardon que je vous deman» de, & me rendez votre amitié. » Milord, lui ai-je dit aussi-tôt, je reconnois maintenant votre ame grande & généreuse ; & je sais bien distinguer en vous les discours que le cœur dicte de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même ; qu'ils soient à jamais oubliés. A l'instant, je l'ai soutenu en se relevant, & nous nous sommes embrassés. Après cela Milord se tournant vers les spectateurs, leur a dit : *Messieurs, je vous remercie de votre complaisance. De braves gens comme vous*, a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé, *sentent que celui qui répare ainsi ses torts, n'en fait endurer de personne. Vous pouvez pu-*

Milord ce que vous avez vu. Enſuite il nous a tous quatre invités à ſouper pour ce ſoir, & ces Meſſieurs ſont ſortis.

A peine avons-nous été ſeuls qu'il eſt revenu m'embraſſer d'une manière plus tendre & plus amicale; puis me prenant la main & s'aſſeyant à côté de moi; heureux mortel, s'eſt-il écrié, jouiſſez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie eſt à vous; puiſſiez-vous tous deux..... que dites-vous, Milord? ai-je interrompu; perdez-vous le ſens? Non, m'a-t-il dit en ſouriant, mais peu s'en eſt fallu que je ne le perdiſſe, & c'en étoit fait de moi, peut-être ſi celle qui m'ôtoit la raiſon ne me l'eut rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été ſurpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme qu'à moi. Quels mouvemens j'ai ſentis à ſa lecture! Je voyois une amante incomparable vouloir ſe perdre pour me ſauver, & je reconnoiſſois Julie. Mais quand je ſuis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas ſurvivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait ſentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah! rends-moi le courage dont tu me prives; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi ſeul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame ſe livroit à ces réflexions amères, Edouard me tenoit des

discours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention : cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi ; car ce qu'il m'en disoit plaisoit à mon cœur & n'excitoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos, tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'osant te porter les excuses qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom & de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme son représentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime ; ne pouvant sans la compromettre m'adresser à sa personne ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les sentimens dont on ne peut se défendre en te voyant avec trop de soin ; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inspiré ni prétention ni espoir, il les a tous sacrifiés aux nôtres à l'instant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui est échappé étoit l'effet du punch & non de la jalousie. Il traite l'amour en philosophe qui croit son ame au-dessus des passions : pour moi, je suis trompé s'il n'en a déjà ressenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuisement du cœur pour l'effort de la raison, & je sais bien qu'aimer Julie & renoncer à elle n'est pas une vertu d'homme.

Il a desiré de savoir en détail l'histoire de nos amours, & les causes qui s'oppo-

lent au bonheur de ton ami ; j'ai cru qu'après ta lettre une demie confidence étoit dangereuse & hors de propos ; je l'ai fait entière, & il m'a écouté avec une attention qui m'atteſtoit ſa ſincérité. J'ai vu plus d'une fois ſes yeux humides & ſon ame attendrie ; je remarquois ſur-tout l'impreſſion puiſſante que tous les triomphes de la vertu faiſoient ſur ſon ame, & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne ſera pas moins zélé que ton père. Il n'y a, m'a-t-il dit, ni incidens ni aventures dans ce que vous m'avez raconté, & les cataſtrophes d'un Roman m'attacheroient beaucoup moins ; tant les ſentimens ſupléent aux ſituations, & les procédés honnêtes aux actions éclatantes. Vos deux ames ſont ſi extraordinaires qu'on n'en peut juger ſur les régles communes ; le bonheur n'eſt pour vous ni ſur la même route ni de la même eſpèce que celui des autres hommes ; ils ne cherchent que la puiſſance & les regards d'autrui, il ne vous faut que la tendreſſe & la paix. Il s'eſt joint à votre amour une émulation de vertu qui vous éleve, & vous vaudriez moins l'un & l'autre ſi vous ne vous étiez point aimés. L'amour paſſera, oſe-t-il ajouter ; (pardonnons-lui ce blaſphême prononcé dans l'ignorance de ſon cœur.) L'amour paſſera, dit-il, & les vertus reſteront. Ah ; puiſſent-elles durer autant que lui, ma Julie ! le Ciel n'en demandera pas davantage !

Enfin, je vois que la dureté philosophique & nationale n'altère point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, & qu'il s'intéresse véritablement à nos peines. Si le crédit & la richesse nous pouvoient être utile, je crois que nous aurions lieu de compter sur lui. Mais hélas! de quoi servent la puissance & l'argent pour rendre les cœurs heureux?

Cet entretien, durant lequel nous ne comptions pas les heures, nous a menés jusqu'à celle du dîner; j'ai fait apporter un poulet, & après le dîner nous avons continué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin, & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque surprise d'un procédé si authentique & si peu mesuré: Mais, outre la raison qu'il m'en avoit déjà donnée, il a ajouté qu'une demi-satisfaction étoit indigne d'un homme de courage; qu'il la falloit complette ou nulle; de peur qu'on ne s'avillit sans rien réparer, & qu'on ne fit attribuer à la crainte une démarche faite à contre-cœur & de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite; je puis être juste sans soupçon de lâcheté; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la première affaire qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme; c'est-à-dire, à découvrir quelqu'un

qu'il soit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont besoin de leçon, qu'ils la reçoivent de moi que de vous; car une affaire de plus, n'ôte rien à celui qui en a déjà eu plusieurs: mais en avoir une est toujours une sorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue conversation avec Milord Edouard. J'ai cru nécessaire de t'en rendre compte, afin que tu me prescrives la manière dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquillisée, chasse, je t'en conjure, les idées funestes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exigent l'incertitude de ton état actuel. Oh si bientôt tu pouvois tripler mon être! Si bientôt un gage adoré..... espoir déjà trop déçu viendrois-tu m'abuser encore? ..... ô désirs! ô crainte! ô perplexités! Charmante amie de mon cœur, vivons pour nous aimer, & que le Ciel dispose du reste.

P. S. J'oubliois de te dire que Milord m'a remis ta Lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive rester entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre

première entrevue; car quant à moi, je n'en ai plus affaire. Elle eſt trop bien écrite au fond de mon cœur, pour que jamais j'ai beſoin de la relire.

LETTRE LXI

DE JULIE.

AMene demain Milord Edouard, que je me jette à ſes pieds comme il s'eſt mis aux tiens. Quelle grandeur! quelle généroſité! O que nous ſommes petits devant lui! Conſerve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins s'il étoit plus tempérant; jamais homme ſans défauts eut il de grandes vertus?

Mille angoiſſes de toute eſpèce m'avoient jettée dans l'abattement; ta lettre eſt venue animer mon courage éteint. En diſſipant mes terreurs elle m'a rendu mes peines plus ſupportables. Je me ſens maintenant aſſez de force pour ſouffrir. Tu vis, tu m'aimes, ton ſang, le ſang de ton ami n'ont point été répandus & ton honneur eſt en ſûreté: je ne ſuis donc pas tout-à-fait miſérable.

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus ſi grand beſoin de te voir, ni ſi peu d'eſpoir de te voir long-temps. Adieu, mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me ſemble; vivons pour nous aimer. Ah! il falloit dire; aimons-nous pour vivre.

LETTRE LXII

DE CLAIRE A JULIE.

FAudra-t-il toujours, aimable Couſine, ne remplir envers toi que les plus triſtes devoirs de l'amitié ? Faudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis ? Hélas ! tous nos ſentimens nous ſont communs, tu le ſais bien & je ne ſaurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aie déjà ſenties. Que ne puis-je te cacher ton infortune ſans l'augmenter ! ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour ! Ah ! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne.

Hier, après le concert, ta mère en s'en retournant ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbe, nos deux pères reſtèrent avec Milord à parler de politique ; ſujet dont je ſuis ſi excédée que l'ennui me chaſſa dans ma chambre. Une demie heure après, j'entendis nommer ton ami pluſieurs fois avec aſſez de véhémence : je connus que la converſation avoit changé d'objet, & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la ſuite du diſcours qu'Edouard avoit oſé propoſer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le ſien ; & auquel il offroit de faire en cette qualité un établiſſement convenable,

Ton père avoit rejetté avec mépris cette proposition, & c'étoit là-dessus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui disoit Milord, malgré vos préjugés, qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle & peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il les a reçus de la nature, & il y a ajouté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il est jeune, grand, bienfait, robuste, adroit; il a de l'éducation, du sens, des mœurs, du courage; il a l'esprit orné, l'ame saine, que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu? la fortune? il l'aura. Le tiers de mon bien suffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai, s'il le faut, jusqu'à la moitié. La Noblesse? Vaine prérogative dans un pays où elle est plus nuisible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de son cœur en caractères ineffaçables. En un mot, si vous préférez la raison au préjugé, & si vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'est à lui que vous la donnerez.

Là-dessus ton père s'emporta vivement, il traita la proposition d'absurde & de ridicule. Quoi! Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il seulement penser que le dernier rejetton d'une famille illustre, aille éteindre ou dégrader son nom dans celui d'un Quidam sans asyle, & réduit à vivre d'aumônes? ..... Arrêtez, inte-

rompit Edouard, vous parlez de mon ami, songez que je prends pour moi tous les outrages qui lui sont fait en ma présence, & que les noms injurieux à un homme d'honneur le sont encore plus à celui qui les prononce. De tels Quidams sont plus respectables que tous les Houberaux de l'Europe, & je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'estime & les dons de l'amitié. Si le Gendre que je vous propose ne compte point, comme vous, une longue suite d'aïeux toujours incertains, il sera le fondement & l'honneur de sa maison, comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous seriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille, & ce mépris ne rejailliroit-il pas sur vous-même? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable? Jugeons du passé par le présent; sur deux ou trois Citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins ennoblissent tous les jours leur famille; & que prouvera cette noblesse dont leurs descendans seront si fiers, sinon les vols & l'infamie de leur ancêtre? (*) On voit, je l'avoue, beaucoup de

(*) Les lettres de noblesse sont rares en ce siècle, & même elles y ont été illustrées au moins une fois. Mais quant à la noblesse qui s'acquiert à prix d'argent, & qu'on achete avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable, est le privilége de n'être pas pendu.

malhonnêtes gens parmi les roturiers ; mais il y a toujours vingt à parier contre un qu'un Gentilhomme descend d'un frippon. Laissons, si vous voulez, l'origine à part, & pesons le mérite & les services. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger, son père les a portées gratuitement pour la Patrie. Si vous avez bien servi, vous avez été bien payé, & quelqu'honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua Milord Edouard, cette noblesse dont vous êtes si fier ? Que fait-elle pour la gloire de la Patrie ou le bonheur du genre humain ? Mortelle ennemie des loix & de la liberté qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des Pays où elle brille, si ce n'est la force de la tyrannie & l'oppression des peuples ? Osez-vous dans une République vous honorer d'un état destructeur des vertus & de l'humanité ? d'un état où l'on se vante de l'esclavage, & où l'on rougit d'être homme ? Lisez les annales de votre Patrie ; (*) en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle ? Quels nobles comptez-vous parmi ses libérateurs ? Les *Furst*, les *Tell*, les *Stouffacher* étoient-ils Gentilshommes ? Quelle est donc cette gloire insensée, dont vous faites tant de bruit ? Celle de

(*) Il y a ici beaucoup d'inexactitude. Le pays de Vaud n'a jamais fait partie de la Suisse. C'est une conquête des Bernois, & ses habitans ne sont ni citoyens, ni libres, mais sujets.

servir un homme, & d'être à charge à l'Etat.

Conçois, ma chère, ce que je souffrois de voir cet honnête-homme nuire ainsi par une aprêté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit servir. En effet, ton père irrité par tant d'invectives piquantes, quoique générales, se mit à les repousser par des personnalités. Il dit nettement à Milord Edouard, que jamais homme de sa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cause d'autrui, ajouta-t-il d'un ton brusque; tout grand Seigneur que vous êtes, je doute que vous puissiez bien défendre la vôtre sur le sujet en question. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu sans savoir si vous-même seriez bon pour elle, & je connois assez la noblesse d'Angleterre pour avoir sur vos discours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu! dit Milord, quoique vous pensiez de moi, je serois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cens ans. Si vous connoissez la Noblesse d'Angleterre, vous savez qu'elle est la plus éclairée, la mieux instruite, la plus sage & la plus brave de l'Europe: avec cela, je n'ai pas besoin de chercher si elle est la plus antique; car quand on parle de ce qu'elle est, il n'est pas question de ce qu'elle fut. Nous ne sommes point, il est vrai, les esclaves du Prince, mais ses amis; ni les tyrans du peuple, mais

ſes chefs. Garants de la liberté, ſoutiens de la patrie & appuis du trône, nous formons un invincible équilibre entre le Peuple & le Roi. Notre premier devoir eſt envers la nation; le ſecond, envers celui qui la gouverne : ce n'eſt pas ſa volonté mais ſon droit que nous conſultons; Miniſtres ſuprêmes des loix dans la chambre des Pairs, quelquefois même Légiſlateurs, nous rendons également juſtice au Peuple & au Roi, & nous ne ſouffrons point que perſonne diſe, *Dieu & mon épée*, mais ſeulement, *Dieu & mon droit*.

Voilà, Monſieur, continua-t-il, quelle eſt cette nobleſſe reſpectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fière de ſon mérite que de ſes ancêtres, & dont vous parlez ſans la connoître. Je ne ſuis point le dernier en rang dans cet ordre illuſtre, & crois, malgré vos prétentions, vous valoir à tous égards. J'ai une ſœur à marier: elle eſt noble, jeune, aimable, riche; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a ſenti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ſes yeux & ſon cœur, quel bonheur je me ferois d'accepter avec rien pour mon Beau-frère, celui que je vous propoſe pour Gendre avec la moitié de mon bien!

Je connus à la réplique de ton père que cette converſation ne faiſoit que l'aigrir, & quoique pénétrée d'admiration pour la généroſité de Milord Edouard, je ſentis qu'un

homme aussi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entreprise. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choses allassent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on se sépara le moment d'après assez froidement. Quant à mon père, je trouvai qu'il se comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la proposition ; mais voyant que ton père n'y vouloit point entendre, & que la dispute commençoit à s'animer, il se retourna comme de raison du parti de son beau-frère, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des discours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils seroient vraisemblablement sortis s'ils fussent restés tête à tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de se passer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que les choses étant en cet état, il ne convenoit plus que la personne en question te vit si souvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vint du tout, si ce n'étoit faire une espèce d'affront à M. d'Orbe dont il étoit l'ami ; mais que je le prierois de l'amener plus rarement ainsi que Milord Edouard. C'est, ma chère, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'est pas tout. La crise où je te vois me force à revenir sur mes avis précédens. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'at-

tendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le secret sur le fonds de la querelle, trop d'indices le décellent pour qu'il puisse rester caché. On soupçonne, on conjecture, on te nomme: le rapport du guet n'est pas si bien étouffé qu'on ne s'en souvienne, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité soupçonnée est bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta consolation, c'est qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit avec plaisir l'union d'un si charmant couple; ce qui me confirme que ton ami s'est bien comporté dans ce pays & n'y est guère moins aimé que toi: mais que fait la voix publique à ton inflexible père? Tous ces bruits lui sont parvenus ou lui vont parvenir, & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, si tu ne te hâtes de prévenir sa colère. Tu dois t'attendre de sa part à une explication terrible pour toi même, & peut-être à pis encore pour ton ami: non que je pense qu'il veuille à son âge se mesurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de son épée; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fournira, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti, & il est à craindre que sa fureur ne lui en inspire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie, songe aux dangers qui t'environnent, & dont le risque augmente à chaque instant. Un bonheur inouï a préservée jusqu'à présent au milieu de tout cela, tandis qu'il en

ſt temps encore mets le ſceau de la prudence au myſtère de tes amours, & ne pouſſe pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura cauſés. Crois-moi, mon ange, l'avenir eſt incertain ; mille événemens peuvent, avec le temps, offrir des reſſources ineſpérées ; mais quant à préſent, je te l'ai dit & le répete plus fortement ; éloigne ton ami, ou tu es perdue.

LETTRE LXIII

De Julie à Claire.

TOut ce que tu avois prévu, ma chère, eſt arrivé. Hier, une heure après notre retour, mon père entra dans la chambre de ma mère, les yeux étincelans, le viſage enflammé ; dans un état, en un mot, où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher, & ma conſcience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apoſtropher vivement, mais en général les mères de famille qui appellent indiſcrétement chez elle de jeunes gens ſans état & ſans nom, dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à celles qui les écoutent. Enſuite voyant que cela ne ſuffiſoit pas pour arracher quelque réponſe d'une femme intimi-

dée, il cita sans ménagement en exemple ce qui s'étoit passé dans notre maison, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-esprit, un diseur de riens, plus propre à corrompre une fille sage qu'à lui donner aucune bonne instruction. Ma mère, qui vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire, l'arrêta sur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête-homme dont il parloit, qui put autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'esprit & le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison si les talens & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée? A des gens sortables, Madame, reprit-il en colère, qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Apprenez, dit-il, que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'oser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mère, une offense, je n'y vois au contraire, qu'un témoignage d'estime. D'ailleurs, je ne sache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de semblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore si je n'y mets ordre; mais je veillerai, n'en doutez pas, aux soins que vous remplissez si mal.

Alors commença une dangereuse alter-

cation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne cousine eut voulu être à cent pieds sous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abusée des mères, faisant l'éloge de sa coupable fille ; & la louant, hélas! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire les plus humilians. Figure-toi un père irrité, prodigue d'expressions offensantes, & qui dans tout son emportement n'en laisse pas échapper une qui marque le moindre doute sur la sagesse de celle que le remords déchire & que la honte écrase en sa présence. O quel incroyable tourment d'une conscience avilie de se reprocher des crimes que la colère & l'indignation ne pourroient soupçonner! Quel poids accablant & insupportable que celui d'une fausse louange, & d'une estime que le cœur rejette en secret! Je m'en sentois tellement oppressée que pour me délivrer d'un si cruel supplice j'étois prête à tout avouer, si mon père m'en eut laissé le temps; mais l'impétuosité de son emportement lui faisoit redire cent fois les mêmes choses, & changer à chaque instant de sujet. Il remarqua ma contenance basse, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conséquence de ma faute, il en tira celle de mon amour, & pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes si odieux & si mé-

prisans, que je ne puis malgré tous mes efforts le laisser poursuivre sans l'interrompre.

Je ne sais, ma chère, où je trouvai tant de hardiesse & quel moment d'égarement me fit oublier ainsi le devoir & la modestie; mais si j'osai sortir un instant d'un silence respectueux, j'en portai, comme tu vas voir, assez rudement la peine. Au nom du Ciel, lui dis-je, daignez vous appaiser, jamais un homme digne de tant d'injures ne sera dangereux pour moi. A l'instant, mon père, qui crut sentir un reproche à travers ces mots & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança sur ta pauvre amie: pour la première fois de ma vie, je reçus un soufflet qui ne fut pas le seul, & se livrant à son transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita sans ménagement, quoique ma mère se fut jettée entre-deux, m'eut couverte de son corps, & eut reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant, pour les éviter, je fis un faux pas, je tombai, & mon visage alla donner contre le pied d'une table qui me fit saigner.

Ici finit le triomphe de la colère & commença celui de la nature. Ma chûte, mon sang, mes larmes, celles de ma mère l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empressement, & m'ayant assise sur une chaise, ils recherchèrent tous deux avec soin, si je n'étois point blessée. Je n'avois qu'une légère contusion au front &

ne saignois que du nés. Cependant, je vis au changement d'air & de voix de mon Père qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des caresses, la dignité paternelle ne souffroit pas un changement si brusque; mais il revint à ma mère avec de tendres excuses, & je voyois si bien, aux regards qu'il jettoit furtivement sur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adressée. Non, ma chère, il n'y a point de confusion si touchante que celle d'un tendre père qui croit s'être mis dans son tort. Le cœur d'un père sent qu'il est fait pour pardonner, & non pour avoir besoin de pardon.

Il étoit l'heure du souper; on le fit retarder pour me donner le temps de me remettre, & mon père ne voulant pas que les domestiques fussent témoins de mon désordre m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mère me baffinoit le visage. Hélas, cette pauvre maman! Déjà languissante & valétudinaire, elle se seroit bien passée d'une pareille scene, & n'avoit guére moins besoin de secours que moi.

A table, il ne me parla point; mais ce silence étoit de honte & non de dédain; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mère de m'en servir, & ce qui me toucha le plus sensiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occasions de nommer sa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le souper, l'air se trouva si froid que ma mère fit faire du feu dans sa chambre. Elle s'assit à l'un des coins de la cheminée & mon père à l'autre. J'allois prendre une chaise pour me placer entr'eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui sans rien dire, il m'assit sur ses genoux. Tout cela se fit si promptement, & par une sorte de mouvement si involontaire, qu'il en eut une espèce de repentir le moment d'après. Cependant j'étois sur ses genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, &, ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il falloit me tenir embrassée dans cette gênante attitude. Tout cela se faisoit en silence; mais je sentois de temps en temps ses bras se presser contre mes flancs avec un soupir assez mal étouffé. Je ne sais quelle mauvaise honte empêchoit ses bras paternels de se livrer à ces douces étreintes; une certaine gravité qu'on n'osoit quitter; une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre mettoient entre un père & sa fille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans; tandis qu'une tendre mère transportée d'aise, dévoroit en secret un si doux spectacle. Je voyois, je sentois tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus long-temps à l'attendrissement qui me gagnoit. Je feignois de glisser; je jettai pour me retenir un bras au cou de mon père, je penchai mon visage sur son visage vénérable, & dans un instant il fut couvert de

baisers & inondé de mes larmes. Je sentis à celles qui lui couloient des yeux, qu'il étoit lui-même soulagé d'une grande peine; ma mère vint partager nos transports. Douce & paisible innocence tu manquas seule à mon cœur pour faire de cette scene de la nature le plus délicieux moment de ma vie!

Ce matin, la lassitude & le ressentiment de ma chûte m'ayant retenue au lit un peu tard, mon père est entré dans ma chambre avant que je fusse levée; il s'est assis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma santé; il a pris une de mes mains dans les siennes; il s'est abaissé jusqu'à la baiser plusieurs fois en m'appellant sa chère fille, & me témoignant du regret de son emportement. Pour moi, je lui ai dit, & je le pense, que je serois trop heureuse d'être battue tous les jours au même prix; & qu'il n'y a point de traitement si rude qu'une seule de ses caresses n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave, il m'a remise sur le sujet d'hier & ma signifié sa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous savez, m'a-t-il dit, à qui je vous destine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention sur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Edouard, quoique je ne lui dispute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne sais s'il a conçu de lui-même le ridicule espoir de s'allier à moi, ou si quelqu'un a pu le lui inspirer; mais

quand je n'aurois perſonne en vue & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, ſoyez ſûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela, autant pour la ſûreté de la ſienne que pour votre honneur. Quoique je me ſois toujours ſenti peu d'inclination pour lui, je le hais ſurtout à préſent pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il eſt ſorti ſans attendre ma réponſe, &, preſque avec le même air de ſévérité qu'il venoit de ſe rapprocher. Ah, ma Couſine, quels monſtres d'enfer ſont ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque inſtant la nature?

Voilà, ma Claire, comment s'eſt paſſée l'explication que tu avois prévue & dont je n'ai pu comprendre la cauſe juſqu'à ce que ta Lettre me l'ait appriſe. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'eſt faite en moi, mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me ſemble que je tourne les yeux avec plus de regret ſur l'heureux temps où je vivois tranquille & contente au ſein de ma famille, & que je ſens augmenter le ſentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis, cruelle! dis-le moi ſi tu l'oſes, le temps de l'amour ſeroit-il paſſé, & faut-il ne ſe plus revoir? Ah, ſens-tu bien tout ce qu'il y a de ſombre & d'horrible

d'horrible dans cette funeſte idée? Cependant l'ordre de mon père eſt précis, le danger de mon amant eſt certain! Sais-tu ce qui réſulte en moi de tant de mouvemens oppoſés qui s'entre-détruiſent? Une ſorte de ſtupidité qui me rend l'ame preſque inſenſible, & ne me laiſſe l'uſage ni des paſſions ni de la raiſon. Le moment eſt critique, tu me l'as dit & je le ſens; cependant, je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime: je ſuis prête à m'évanouir à chaque ligne & n'en ſaurois tracer deux de ſuite. Il ne me reſte que toi, ma douce amie, daigne penſer, parler, agir pour moi; je remets mon ſort en tes mains; quelque parti que tu prennes je confirme d'avance tout ce que tu feras; je confie à ton amitié ce pouvoir funeſte que l'amour m'a vendu ſi cher. Sépare moi pour jamais de moi-même; donne-moi la mort s'il faut que je meure, mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange! ma protectrice! quel horrible emploi je te laiſſe! Auras-tu le courage de l'exercer? ſauras-tu bien en adoucir la barbarie? Hélas! ce n'eſt pas mon cœur ſeul qu'il faut déchirer. Claire tu le ſais, tu le ſais comment je ſuis aimée! Je n'ai pas même la conſolation d'être la plus à plaindre. De grace! fais parler mon cœur par ta bouche;

pénétre le tien de la tendre commiſération de l'amour ; conſole un infortuné ! Dis-lui cent fois..... Ah, dis-lui..... Ne crois-tu pas, chère amie, que malgré tous les préjugés, tous les obſtacles, tous les revers, le Ciel nous a fait l'un pour l'autre ? Oui, oui, j'en ſuis ſûre ; il nous deſtine à être unis. Il m'eſt impoſſible de perdre cette idée ; il m'eſt impoſſible de renoncer à l'eſpoir qui la ſuit. Dis-lui qu'il ſe garde lui-même du découragement & du déſeſpoir. Ne t'amuſe point à lui demander en mon nom amour & fidélité ; encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'aſſurance n'en eſt-elle pas au fond de nos ames ? Ne ſentons-nous pas qu'elles ſont indiviſibles, & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux ? Dis-lui donc ſeulement qu'il eſpère ; & que ſi le ſort nous pourſuit, il ſe fie au moins à l'amour : car je le ſens, ma Couſine, il guérira de manière ou d'autre les maux qu'il nous cauſe, & quoi que le Ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-temps ſéparés.

P. S. Après ma Lettre écrite, j'ai paſſé dans la chambre de ma mère, & je m'y ſuis trouvée ſi mal que je ſuis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même..... je crains..... ah, ma chère ! je crains bien que ma chûte d'hier n'ait quelque ſuite plus funeſte que je

n'avois pensé. Ainsi tout est fini pour moi ; toutes mes espérances m'abandonnent en même-temps.

LETTRE LXIV

DE CLAIRE A M. D'ORBE.

MOn père m'a rapporté ce matin l'entretient qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plaît d'appeller votre bonheur. J'espère, vous le savez, d'y trouver aussi le mien ; l'estime & l'amitié vous sont acquises, & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas ; je suis en femme une espèce de monstre, & je ne sais par quelle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chère que vous, vous n'en faites que rire, & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, & que tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, & je m'attache tellement à tout ce qui lui est cher, que son amant & vous, êtes à peu près dans mon cœur en même degré, quoi-

que de différentes manières. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle eſt plus vive; je crois ſentir un peu d'amour pous vous, mais il eſt plus poſé. Quoique tout cela put paroître aſſez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne penſe pas que la vôtre en ſoit fort altérée.

Que les pauvres enfans en ſont loin, de cette douce tranquillité dont nous oſons jouir; & que notre contentement a mauvaiſe grace tandis que nos amis ſont au déſeſpoir! C'en eſt fait, il faut qu'ils ſe quittent; voici l'inſtant peut-être, de leur éternelle ſéparation, & la triſteſſe que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un preſſentiment qu'ils ſe voyoient pour la dernière fois. Cependant, votre ami ne ſait rien de ſon infortune: dans la ſécurité de ſon cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu; au moment du déſeſpoir il goûte en idée une ombre de félicité; & comme celui qu'enlève un trépas imprévu, le malheureux ſonge à vivre & ne voit pas la mort qui va le ſaiſir. Hélas! c'eſt de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible! O divine amitié! ſeule idole de mon cœur! viens l'animer de ta ſainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, & de te ſervir dignement dans un ſi douloureux devoir.

Je compte ſur vous en cette occaſion, & j'y compterois même quand vous m'aime-

fiez moins ; car je connois votre ame : je sais qu'elle n'a pas besoin du zele de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au surplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laisse libre, & j'irai passer l'après-midi chez Julie ; tâchez de trouver Milord Edouard, & de venir seul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir ensemble de ce qu'il faudra faire pour résoudre au départ de cet infortuné, & prévenir son désespoir.

J'espère beaucoup de son courage & de nos soins. J'espère encore plus de son amour. La volonté de Julie, le danger que courent sa vie & son honneur, sont des motifs auxquels il ne résistera pas. Quoiqu'il en soit, je vous déclare qu'il ne sera point question de nôce entre nous, que Julie ne soit tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le nœud qui doit nous unir. Ainsi, Monsieur, s'il est vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité ; & ce n'est pas tellement ici l'affaire d'autrui, que ce ne soit aussi la vôtre.

LETTRE LXV

DE CLAIRE A JULIE.

TOut est fait; & malgré ses imprudences, ma Julie est en sûreté. Les secrets de ton cœur sont ensevelis dans l'ombre du mystère; tu es encore au sein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouissant d'une réputation sans tache, & d'une estime universelle. Considère en frémissant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faisant trop ou trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des sentimens incompatibles, & benis le Ciel, trop aveugle amante ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réservé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triste cœur le déchirement de ce départ si cruel & si nécessaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchise qui nous est commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi. Lis donc, chère & déplorable amie; lis puisqu'il le faut; mais prend courage & tiens-toi ferme.

Toutes les mesures que j'avois prises & dont je te rendis compte hier ont été suivies de point en point. En rentrant chez moi, j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard,

Je commençai par déclarer au dernier ce que nous savions de son héroïque générosité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Ensuite, je leur exposai les puissantes raisons que nous avions d'éloigner promptement son ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y résoudre. Milord sentit parfaitement tout cela & montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit son zele inconsidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, & de saisir un moment de consentement pour prévenir de nouvelles irrésolutions & l'arracher au continuel danger du séjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à son insu les préparatifs convenables, mais Milord regardant cette affaire comme la sienne, vouloit en prendre le soin. Il me promit que sa chaise seroit prête ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagneroit aussi loin qu'il seroit nécessaire, & proposa de l'emmener d'abord sous un autre prétexte pour le déterminer plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous & pour notre ami, & je ne voulus pas, non plus, l'exposer loin de nous au premier effet d'un désespoir qui pouvoit plus aisément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raison, la proposition qu'il fit de lui parler lui-même & d'obtenir son consentement. Je prévoyois que

cette négociation ſeroit délicate, & je n'ai voulus charger que moi ſeule ; car je connois plus ſûrement les endroits ſenſibles de ſon cœur ; & je ſais qu'il règne toujours entre hommes une ſéchereſſe, qu'une femme ſait mieux adoucir. Cependant, je conçus que les ſoins de Milord ne nous ſeroient pas inutiles pour préparer les choſes. Je vis tout l'effet que pouvoient produire ſur un cœur vertueux les diſcours d'un homme ſenſible qui croit n'être qu'un philoſophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raiſonnemens d'un ſage.

J'engageai donc Milord Edouard à paſſer avec lui la ſoirée, & ſans rien dire qui eut un rapport direct à ſa ſituation, de diſpoſer inſenſiblement ſon ame à la fermeté ſtoïque. Vous qui ſavez ſi bien votre Epictete, lui dis-je, voici le cas où jamais de l'employer utilement. Diſtinguez avec ſoin les biens apparens des biens réels ; ceux qui ſont en nous de ceux qui ſont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve ſe prépare au dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal de ſoi-même, & que le ſage ſe portant par-tout avec lui, porte auſſi par-tout ſon bonheur. Je compris à ſa réponſe que cette légére ironie, qui ne pouvoit le fâcher, ſuffiſoit pour exciter ſon zele, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu : car quoiqu'au fonds je ne

faſſe pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philoſophie particière; je ſuis perſuadée qu'un honnête-homme a toujours quelque honte de changer de maximes du ſoir au matin, & de ſe dédire en ſon cœur dès le lendemain de tout ce que ſa raiſon lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être auſſi de la partie, & paſſer la ſoirée avec eux, mais je le priai de n'en rien faire; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'eſt point du vol des deux autres. Ce penſer mâle des ames fortes, qui leur donne un idiôme ſi particulier, eſt une langue dont il n'a pas la Grammaire. En les quittant, je ſongeai au punch, & craignant les confidences anticipées, j'en gliſſai un mot en riant à Milord. Raſſurez-vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger; mais je ne m'en ſuis jamais fait l'eſclave: il s'agit ici de l'honneur de Julie, du deſtin, peut-être de la vie d'un homme & de mon ami. Je boirai du punch ſelon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation; mais ce punch ſera de la limonade, & comme il s'abſtient d'en boire, il ne s'en apperceyra point. Ne trouves-tu pas, ma chère, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions?

J'ai passé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaisirs innocens de notre première jeunesse ; la douceur d'une ancienne familiarité, la société plus resserrée encore depuis une année entre lui & moi, par la difficulté qu'il avoit de te voir ; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette séparation. Je sentois que j'allois perdre, avec la moitié de toi-même, une partie de ma propre existence. Je comptois les heures avec inquiétude, & voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître sans effroi celui qui devoit décider de ton sort. J'ai passé la matinée à méditer mes discours, & à réfléchir sur l'impression qu'ils pouvoient faire. Enfin, l'heure est venue & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles ; car dès le lendemain de ta scene avec ton père, il avoit su que tu étois malade, & Milord Edouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas sorti de ton lit. Pour éviter là-dessus les détails, je lui ai dit aussi-tôt que je t'avois laissée mieux hier au soir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a servi de rien, il m'a fait cent questions sur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponses succinctes, & me suis mise à le questionner à mon tour.

J'ai commencé par sonder la situation de son esprit je l'ai trouvé grave, méthodique, & prêt à peser le sentiment au poids de la raison. Grace au Ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon sage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, la connoissance que j'ai de son imagination fougueuse, qui sur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à suivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adoucissemens, que de multiplier inutilement ses douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus sérieux & le regardant fixement : mon ami, lui ai-je dit, connoissez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime soit un effort au-dessus de l'humanité ? A l'instant il s'est levé comme un furieux, puis frappant des mains & les portant à son front ainsi jointes, je vous entends, s'est-il écrié, Julie est morte. Julie est morte ! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir : Je le sens à vos soins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement si subit, j'en ai bientôt deviné la cause, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta

maladie, les moralités de Milord Edouard ; le rendez-vous de ce matin, ses questions éludées, celles que je venois de lui faire, l'avoient pu jetter dans de fausses allarmes. Je voyois bien aussi quel parti je pouvois tirer de son erreur en l'y laissant quelques instans : mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse, qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, & je me suis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit ; mais elle vit & vous aime. Ah! si Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque chose à vous dire? Rendez grace au Ciel qui sauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si saisi, si égaré, qu'après l'avoit fait rasseoir, j'ai eu le temps de lui détailler par ordre tout ce qu'il falloit qu'il sut, & j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de Milord Edouard, afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur, par le charme de la reconnoissance.

Voilà, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abyme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un père emporté, & de son propre désespoir. Le danger augmente incessamment : de la main de son père ou de la sienne, le poignard à cha-

que instant de sa vie, est à deux doigts de son cœur. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage de la sauver en vous éloignant d'elle, puisqu'aussi-bien il ne lui est plus permis de vous voir, ou si vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de sa perte & de son opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Est-il étonnant que sa santé succombe à ses peines? Vous êtes inquiet de sa vie: sachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit sans m'interrompre; mais si-tôt qu'il a compris de quoi il s'agissoit, j'ai vu disparoître ce geste animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant, qu'il avoit auparavant. Un voile sombre de tristesse & de consternation a couvert son visage: son œil morne & sa contenance effacée annonçoient l'abattement de son cœur: A peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille. Hé bien, je partirai. N'ai-je pas assez vécu? Non, sans doute, ai-je repris aussi-tôt; il faut vivre pour celle qui vous aime: avez-vous oublié que ses jours dépendent des vôtres? Il ne falloit donc pas

les séparer a-t-il à l'instant ajouté ; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques espérances auxquelles son ame demeuroit fermée, quand Hanz est entré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a ressenti, il s'est écrié : Ah, qu'elle vive ! qu'elle soit heureuse..... s'il est possible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux..... & je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui est plus permis de vous voir. Hélas ! vos adieux sont faits, & vous êtes déjà séparés ! Votre sort sera moins cruel quand vous serez plus loin d'elle ; vous aurez du moins le plaisir de l'avoir mise en sûreté. Fuyez dès ce jour, dès cet instant ; craignez qu'un si grand sacrifice ne soit trop tardif ; tremblez de causer encore sa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi ! m'a-t-il dit avec une espece de fureur, je partirois sans la revoir ? Quoi ? je ne la verrois plus ? Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut ; la mort, je le sais bien, ne lui sera point dure avec moi : Mais je la verrai, quoi qu'il arrive ; je laisserai mon cœur & ma vie à ses pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce, *quoi je ne la verrai plus* ! qui revenoit sans cesse d'un ton plus dou-

loureux, ſembloit chercher au moins des conſolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne ſont? Pourquoi renoncer à des eſpérances que Julie elle-même n'a pas perdues? Penſez-vous qu'elle put ſe ſéparer ainſi de vous, ſi elle croyoit que ce fut pour toujours? Non, mon ami, vous devez connoître ſon cœur. Vous devez ſavoir combien elle préfere ſon amour à ſa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue,) qu'elle ne le préfere bientôt à tout. Croyez donc qu'elle eſpère, puiſqu'elle conſent à vivre: croyez que les ſoins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne ſemble, & qu'elle ne ſe reſpecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta dernière lettre, & lui montrant les tendres eſpérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les ſiennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes ſembloit diſtiller un baume ſalutaire ſur ſa bleſſure envenimée. J'ai vu ſes regards s'adoucir & ſes yeux s'humecter; j'ai vu l'attendriſſement ſuccéder par degrés au déſeſpoir; mais ces derniers mots ſi touchans, tels que ton cœur les fait dire, *nous ne vivrons pas long-temps ſéparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non Julie, non ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix & baiſant la lettre, nous ne vivrons pas long-temps ſé-

parés, le Ciel unira nos deſtins ſur la terre, ou nos cœurs dans le ſéjour éternel.

C'étoit-là l'état où je l'avois ſouhaité. Sa ſeche & ſombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laiſſé partir dans cette ſituation d'eſprit; mais ſi-tôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom chéri ſortir de ſa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour ſa vie; car rien n'eſt moins tendre que le déſeſpoir. Dans cet inſtant, il a tiré de l'émotion de ſon cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu ſoupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident; je lui ai dit ſimplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer. Ainſi, m'a-t-il dit en ſoupirant, il ne reſtera ſur la terre aucun monument de mon bonheur; il a diſparu comme un ſonge qui n'eut jamais de réalité.

Il me reſtoit à exécuter la derniére partie de ta commiſſion, & je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il fallut à cela ni préparatif ni myſtère. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation ſur ce léger ſujet pour éluder celle qui pouvoit renaître ſur celui de notre entretien. Je lui ai reproché ſa négligence dans le ſoin de ſes affaires. Je lui

ai

ai dit que tu craignois que de long-temps il ne fut plus soigneux, & qu'en attendant qu'il le devint, tu lui ordonnois de se conserver pour toi, de pourvoir mieux à ses besoins, & de se charger à cet effet du léger supplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette proposition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit simplement que tu savois bien que rien ne lui venoit de toi, qu'il ne reçut avec transports; mais que ta précaution étoit superflue, & qu'une petite maison qu'il venoit de vendre à Grandson, reste de son chétif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoir possédé de la vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par-tout des ressources. Je serai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux, & depuis que j'ai vu de plus près l'usage que Julie fait de son superflu, je le regarde comme le trésor sacré de la veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappellé son voyage du Valais, ta Lettre & la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent..... Les mêmes! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir: qu'elle me laisse donc rester, & j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit-elle? Si je refuse, que me fera-t-elle

de pis?..... Les mêmes! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit; elle eſt prête à finir; peut-être vais-je pour jamais me ſéparer d'elle; il n'y a plus rien de commun entr'elle & moi; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel ſerrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant; ai-je affectée de lui dire d'un air riant; vous avez encore beſoin d'un tuteur & je veux être le vôtre. Je vais garder ceci, & pour en diſpoſer à propos dans le commerce que nous allons avoir enſemble, je veux être inſtruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainſi ſes idées funeſtes par celle d'une correſpondance familière continuée entre nous, & cette ame ſimple qui ne cherche pour ainſi dire qu'à s'accrocher à ce qui l'environne, a pris aiſément le change. Nous nous ſommes enſuite ajuſtés pour les adreſſes de Lettres, & comme ces meſures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail juſqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait ſigne que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agiſſoit; il a inſtamment demandé à t'écrire, mais je me ſuis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendriſſement lui relâcheroit trop le cœur,

& qu'à peine ſeroit-il au milieu de ſa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais ſont dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la première ſtation d'où vous pourrez lui écrire à votre aiſe. En diſant cela, j'ai fait ſigne à M. d'Orbe; je me ſuis avancée, & le cœur gros de ſanglots, j'ai collé mon viſage ſur le ſien; je n'ai plus ſu ce qu'il devenoit; les larmes m'offuſquoient la vue, ma tête commençoit à ſe perdre, & il étoit temps que mon rôle finit.

Un moment après je les ai entendu deſcendre précipitamment. Je ſuis ſortie ſur le paillier pour les ſuivre des yeux : Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'inſenſé ſe jetter à genoux au milieu de l'eſcalier, en baiſer mille fois les marches, & d'Orbe pouvoir à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il preſſoit de ſon corps, de la tête & des bras en pouſſant de longs gémiſſemens. J'ai ſenti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je ſuis bruſquement rentrée, de peur de donner une ſcène à toute la maiſon.

A quelques inſtans delà, M. d'Orbe eſt revenu tenant ſon mouchoir ſur ſes yeux. C'en eſt fait, m'a-t-il dit, ils ſont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaiſe à ſa porte; Milord Edouard l'y attendoit auſſi; il a couru au-devant de lui & le ſerrant contre ſa poitrine : *Viens*,

homme infortuné, lui a-t il dit d'un ton pénétré, *viens verser tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu sentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu sur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'instant, il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaise, & ils sont partis en se tenant étroitement embrassés.

Fin de la première Partie.

LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE

AU PIED DES ALPES,

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

Seconde Édition originale, revue & corrigée par l'Editeur.

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHEL REY.

M. DCC. LXX.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIÉRE
A JULIE.

J'Ai pris & quitté cent fois la plume ; j'héſite dès le premier mot ; je ne ſais quel ton je dois prendre ; je ne ſais par où commencer, & c'eſt à Julie que je veux écrire ! Ah, malheureux ! que ſuis-je devenu ? Il n'eſt donc plus ce temps où mille ſentimens délicieux couloient de ma plume comme un intariſſable torrent ! Ces doux momens de

confiance & d'épanchement ſont paſſés : nous ne ſommes plus l'un à l'autre, nous ne ſommes plus les mêmes, & je ne ſais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes Lettres ? vos yeux daigneront-ils les parcourir ? les trouverez-vous aſſez réſervées, aſſez circonſpectes ? Oſerois-je y garder encore une ancienne familiarité ? Oſerois-je y parler d'un amour éteint ou mépriſé, & ne ſuis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis ? Quelle différence, ô Ciel, de ces jours ſi charmans & ſi doux à mon effroyable miſére ! Hélas ! je commençois d'exiſter & je ſuis tombé dans l'anéantiſſement ; l'eſpoir de vivre animoit mon cœur ; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, & trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah, que ne les ai-je terminés avant de me ſurvivre à moi-même ! Que n'ai-je ſuivi mes preſſentimens après ces rapides inſtans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fut digne de la prolonger ! Sans doute, il falloit la borner à ces trois ans, ou les ôter de ſa durée ; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, ſi j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame, je jouirois de ma raiſon, je remplirois les devoirs d'un homme, & ſemerois peut-être de quelques vertus mon inſipide carrière. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil oſa contempler ce qu'il

ne falloit point voir. Cette vue a produit enfin son effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne suis plus qu'un furieux dont le sens est aliéné, un lâche esclave sans force & sans courage, qui va traînant dans l'ignominie sa chaîne & son désespoir.

Vains rêves d'un esprit qui s'égare! Desirs faux & trompeurs, désavoués à l'instant par le cœur qui les a formés! Que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remédes qu'on rejetteroit quand ils nous seroient offerts? Ah! qui jamais connoîtra l'amour, t'aura vue & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je vouluſſe acheter au prix de mes premiers feux? Non, non, que le Ciel garde ses bienfaits & me laisse, avec ma misère, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire, & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens, image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi: suis-moi dans mon exil, consoles-moi dans mes peines, ranime & soutiens mon espérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné sera ton sanctuaire inviolable, d'où le sort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je suis mort au bonheur, je ne le suis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour est invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il est fondé sur la base inébranlable du mérite & des vertus; il ne peut périr,

dans une ame immortelle ; il n'a plus besoin de l'appui de l'espérance, & le passé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi, Julie, ô toi, qui sus aimer une fois ! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre ? Comment ce feu sacré s'est-il éteint dans ton ame pure ? Comment as-tu perdu le goût de ses plaisirs célestes que toi seule étoit capable de sentir & de rendre ? Tu me chasses sans pitié ; tu me bannis avec opprobre ; tu me livres à mon désespoir, & tu ne vois pas dans l'erreur qui t'égare ; qu'en me rendant misérable tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah, Julie ! crois-moi : tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien ! Mille t'adoreront, sans doute ; le mien seul te savoit aimer.

Réponds-moi maintenant, Amante abusée ou trompeuse : que sont devenus ces projets formés avec tant de mystère ? Où sont ces vaines espérances dont tu leurras si souvent ma crédule simplicité ? Où est cette union sainte & désirée, doux objet de tant d'ardens soupirs, & dont ta plume & ta touche flattoient mes vœux ? Hélas ! sur la foi de tes promesses j'osois aspirer à ce nom sacré d'époux, & me croyois déjà le plus heureux des hommes. Dis, cruelle ! ne m'abusois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive & mon humiliation plus profonde ? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute ? Ai-je manqué d'obéissance, de docilité, de discrétion ? M'as-tu vu désirer

assez foiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux desirs à tes volontés suprêmes ? J'ai tout fait pour te plaire & tu m'abandonnes ! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu ! Ingrate, rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié : rends-moi compte de moi-même après avoir égaré mon cœur dans cette suprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enleves. Anges du Ciel ! j'eusse mépriſé votre sort. J'eusse été le plus heureux des êtres..... Hélas ! je ne suis plus rien, un instant m'a tout ôté. J'ai passé sans intervalle du comble des plaisirs aux regrets éternels : je touche encore au bonheur qui m'échappe..... j'y touche encore & le perds pour jamais !..... Ah ! si je le pouvois croire ! si les restes d'une espérance vaine ne soutenoient..... O rochers de Meillerie que mon œil égaré mesura tant de fois, que ne servîtes-vous mon désespoir ! J'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas senti le prix.

LETTRE II.

DE MILORD EDOUARD A CLAIRE.

NOus arrivons à Besançon, & mon premier soin est de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'est fait sinon paisiblement, du moins sans accident, & votre

ami eſt auſſi ſain de corps qu'on peut l'être avec un cœur auſſi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une ſorte de tranquillité. Il a honte de ſon état, & ſe contraint beaucoup devant moi; mais tout décéle ſes ſecretes agitations, & ſi je feins de m'y tromper, c'eſt pour le laiſſer aux priſes avec lui-même; & occuper ainſi une partie des forces de ſon ame à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abattu la première journée; je la fis courte voyant que la vîteſſe de notre marche irritoit ſa douleur. Il ne me parla point, ni moi à lui; les conſolations indiſcrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aiſément des paroles? mais la triſteſſe & le ſilence ſont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premières étincelles de la fureur qui va ſuccéder infailliblement à cette léthargie: à la dînée, à peine y avoit-il un quart-d'heure que nous étions arrivés qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un ſouris amer, pourquoi reſtons-nous un moment ſi près d'elle? Le ſoir il affecta de parler beaucoup, ſans dire un mot de Julie. Il recommençoit des queſtions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut ſavoir ſi nous étions déjà ſur les terres de France, & puis il demanda ſi nous arriverions bientôt à Vevai. La première choſe qu'il fait à chaque ſtation, c'eſt

de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai sauvé du feu deux ou trois de ces brouillons sur lesquels vous pourrez entrevoir l'état de son ame. Je crois pourtant qu'il est parvenu à écrire une lettre entière.

L'emportement qu'annoncent ces premiers symptomes est facile à prévoir; mais je ne saurois dire, quel en sera l'effet & le terme; car cela dépend d'une combinaison du caractère de l'homme, du genre de sa passion, des circonstances qui peuvent naître, de mille choses que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ses fureurs, mais non pas de son désespoir, & quoiqu'on fasse, tout homme est toujours maître de sa vie.

Je me flatte, cependant, qu'il respectera sa personne & mes soins; & je compte moins pour cela sur le zèle de l'amitié qui n'y sera pas épargné, que sur le caractère de sa passion & sur celui de sa maîtresse. L'ame ne peut guère s'occuper fortement & long-temps d'un objet, sans contracter des dispositions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'acreté du feu qu'elle inspire, & je ne doute pas, non plus, que l'amour d'un homme aussi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement sans lui.

J'ose compter aussi sur son cœur; il est fait pour combattre & vaincre. Un amour

pareil au ſien n'eſt pas tant une foibleſſe qu'une force mal employée. Une flamme ardente & malheureuſe eſt capable d'abſorber pour un temps, pour toujours peut-être, une partie de ſes facultés, mais elle eſt elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la ſageſſe : car la ſublime raiſon ne ſe ſoutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes paſſions, & l'on ne ſert dignement la philoſophie qu'avec le même feu qu'on ſent pour une maîtreſſe.

Soyez-en ſûre, aimable Claire ; je ne m'intéreſſe pas moins que vous au ſort de ce couple infortuné ; non par un ſentiment de commiſération qui peut n'être qu'une foibleſſe ; mais par la conſidération de la juſtice & de l'ordre ; qui veulent que chacun ſoit placé de la manière la plus avantageuſe à lui-même & à la ſociété. Ces deux belles ames ſortirent l'un pour l'autre des mains de la nature ; c'eſt dans une douce union, c'eſt dans le ſein du bonheur que, libres de déployer leurs forces & d'exercer leurs vertus, elles euſſent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un inſenſé préjugé vienne changer les directions éternelles, & bouleverſer l'harmonie des êtres penſans ? Pourquoi la vanité d'un père barbare cache-t-elle ainſi la lumière ſous le boiſſeau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bienfaiſans nés pour eſſuyer celles d'autrui ? Le lien con-

jugal n'eſt-il pas le plus libre ainſi que le plus ſacré des engagemens ! Oui, toutes les loix qui le gênent ſont injuſtes ; tous les pères qui l'oſent former ou rompre ſont des tyrans. Ce chaſte nœud de la nature n'eſt ſoumis ni au pouvoir ſouverain, ni à l'autorité paternelle, mais à la ſeule autorité du père commun qui fait commander aux cœurs, & qui leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer. (*a*)

Que ſignifie ce ſacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion ? La diverſité de fortune & d'état s'éclipſe & ſe confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur ; mais celle de caractère & d'humeur demeure, & c'eſt par elle qu'on eſt heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de régle que l'amour, choiſit mal ; le père qui n'a de règle que l'opinion, choiſit mal encore. Qu'une fille manque de raiſon, d'expérience, pour juger de la ſageſſe & des mœurs, un bon père y doit ſuppléer ſans doute. Son droit, ſon devoir même eſt de dire ; ma fille, c'eſt un honnête-homme, ou, c'eſt un frippon ; c'eſt un homme de ſens, ou, c'eſt un fou. Voilà les

(*a*) Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune eſt tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il ſuffit que la première ne s'y trouve pas, pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, ſans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui ſont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. On ne ſauroit dire à quel point en France, dans ce pays ſi galant, les femmes ſont tyranniſées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent ſi cruellement par leurs mœurs ?

convenances dont il doit connoître ; le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainsi l'ordre de la société, ces tyrans le troublent eux-mêmes. Que le rang se régle par le mérite, & l'union des cœurs par leur choix, voilà le véritable ordre social ; ceux qui le réglent par la naissance ou par les richesses sont les vrais perturbateurs de cet ordre ; ce sont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il est donc de la justice universelle que ces abus soient redressés ; il est du devoir de l'homme de s'opposer à la violence, de concourir à l'ordre, & s'il m'étoit possible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard sans raison, ne doutez pas que je n'achevasse en cela l'ouvrage du ciel, sans m'embarrasser de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuse, aimable Claire ; vous avez un père qui ne prétend point savoir mieux que vous en quoi consiste votre bonheur. Ce n'est, peut-être, ni par de grandes vues de sagesse, ni par une tendresse excessive qu'il vous rend ainsi maîtresse de votre sort ; mais qu'importe la cause, si l'effet est le même, & si, dans la liberté qu'il vous laisse, l'indolence lui tient lieu de raison ? Loin d'abuser de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus sage père. Votre cœur, absorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place aux feux de l'amour.

Vous leur substituez tout ce qui peut y suppléer dans le mariage : moins amante qu'amie, si vous n'êtes la plus tendre épouse, vous serez la plus vertueuse ; & cette union qu'a formé la sagesse doit croître avec l'âge & durer autant qu'elle. L'impulsion du cœur est plus aveugle, mais elle est plus invincible : c'est le moyen de se perdre que de se mettre dans la nécessité de lui résister. Heureux ceux que l'amour assortit comme auroit fait la raison, & qui n'ont point d'obstacle à vaincre & de préjugés à combattre ! Tels seroient nos deux amans sans l'injuste résistance d'un père entêté. Tels malgré lui pourroient-ils être encore, si l'un des deux étoit bien conseillé.

L'exemple de Julie & le vôtre montrent également que c'est aux Epoux seuls à juger s'ils se conviennent. Si l'amour ne regne pas, la raison choisira seule ; c'est le cas où vous êtes ; si l'amour règne, le cœur a déjà choisi ; c'est celui de Julie. Telle est la loi sacrée de la nature qu'il n'est pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la considération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance & que j'aie à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai sous ma garde, que je ne voie son ame dans un état de consistance

sur lequel je puisse compter. C'est un dépôt qui m'est cher par son prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il soit heureux, je tâcherai de faire au moins qu'il soit sage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai résolu de passer ici une quinzaine de jours avec lui, durant lesquels j'espère que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres, & que vous m'aiderez toutes deux à mettre quelque appareil sur les blessures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raison que par l'organe du sentiment.

Je joins ici une lettre pour votre amie: ne la confiez, je vous prie, à aucun commissionnaire, mais remettez-la vous-même.

FRAGMENS

Joints à la lettre précédente.

I.

POurquoi n'ai-je pu vous voir avant mon départ? Vous avez craint que je n'expirasse en vous quittant? cœur pitoyable! rassurez-vous. Je me porte bien ..... je ne souffre pas..... je vis encore..... je pense à vous..... je pense au temps où je vous fus cher..... j'ai le cœur un peu serré..... la voiture m'étourdit..... je me trouve abattu..... je ne pourrai long-temps

vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être aurai-je plus de force..... ou n'en aurois-je plus besoin....

2.

Où m'entraînent ces chevaux avec tant de vîtesse? Où me conduit avec tant de zèle cet homme qui se dit mon ami? Est-ce loin de toi, Julie? Est-ce par ton ordre? Est-ce en des lieux où tu n'es pas?..... Ah, fille insensée!..... je mesure des yeux le chemin que je parcours si rapidement. D'où viens-je? où vais-je? & pourquoi tant de diligence? Avez-vous peur, cruels, que je ne coure pas assez-tôt à ma perte? O amitié! ô amour! est-ce-là votre accord? sont-ce-là vos bienfaits?.....

3.

As-tu bien consulté ton cœur, en me chassant avec tant de violence? As-tu pu, dis, Julie, as-tu pu renoncer pour jamais.... Non, non, ce tendre cœur m'aime; je le sais bien. Malgré le sort, malgré lui-même, il m'aimera jusqu'au tombeau..... Je le vois, tu t'es laissé suggérer (*b*) :..... quel repentir éternel tu te prépares!..... hélas! il sera trop tard..... quoi, tu pourrois oublier..... quoi, je t'aurois mal connue!..... Ah, songe à toi, songe à moi! songe à..... écoute, il en est temps encore..... tu m'as

(*b*) La suite montre que ces soupçons tomboient sur Milford Edouard, & que Claire les a pris pour elle.

chaſſé avec barbarie. Je ſuis plus vîte que le vent..... Dis un mot, un ſeul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous ſommes unis. Nous devons l'être ;..... nous le ſerons..... Ah ! l'air emporte mes plaintes !..... & cependant je fuis ; je vais vivre & mourir loin d'elle !..... vivre loin d'elle !

LETTRE III.

DE MILORD EDOUARD A JULIE.

VOtre Couſine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par ſatisfaire là-deſſus votre empreſſement, pour lire enſuite poſément cette lettre ; car je préviens que ſon ſujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes : j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens, & c'eſt le chemin des paſſions qui m'a conduit à la philoſophie. Mais de tout ce que j'ai obſervé juſqu'ici, je n'ai rien vu de ſi extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'eſt pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractère marqué dont on puiſſe au premier coup d'œil aſſigner les différences, & il ſe pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fît prendre pour des ames com-

nunes par un observateur superficiel. Mais c'est cela même qui vous distingue, qu'il est impossible de vous distinguer, & que les traits du modèle commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractère, & s'il en vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la considérer long-temps pour la reconnoître. La première fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un sentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à mesure que la raison l'a justifié. A votre égard, ce fut toute autre chose encore, & ce sentiment fut si vif que je me trompai sur sa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des sexes qui produisoit cette impression, qu'un caractère encore plus marqué de perfection que le cœur sent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous seriez sans votre ami; je ne vois pas de même ce qu'il seroit sans vous; beaucoup d'hommes peuvent lui ressembler; mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer sur mes vrais sentimens. Je connus que je n'étois point jaloux ni par conséquent amoureux; je connus que vous étiez trop aimable pour moi; il vous faut les prémices d'une ame, & la mienne ne seroit pas digne de vous.

Dès ce moment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès de votre père une démarche indiscrette dont le mauvais succès n'est qu'une raison de plus pour exciter mon zèle. Daignez m'écouter, & je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez bien votre cœur, ô Julie, & voyez s'il vous est possible d'éteindre le feu dont il est dévoré ? Il fut un temps, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrès ; mais si Julie pure & chaste a pourtant succombé, comment se relevera-t-elle après sa chûte ? Comment résistera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereuse image de tous les plaisirs passés ? Jeune amante ne vous en imposez plus, & renoncez à la confiance qui vous a séduite : vous êtes perdue, s'il faut combattre encore : vous serez avilie & vaincue, & le sentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'est insinué trop avant dans la substance de votre ame pour que vous puissiez jamais l'en chasser ; il en renforce & pénetre tous les traits comme une eau forte & corrosive ; vous n'en effacerez jamais la profonde impression, sans effacer à la fois tous les sentimens exquis que vous reçûtes de la nature ; & quand il ne vous restera plus d'amour, il ne vous restera plus rien d'estimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus chan-

ger l'état de votre cœur ? Une seule chose, Julie, c'est de le rendre légitime. Je vais vous proposer pour cela l'unique moyen qu'il vous reste ; profitez-en, tandis qu'il est temps encore ; rendez à l'innocence & à la vertu cette sublime raison dont le Ciel vous fit dépositaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ses dons.

J'ai dans le Duché d'York une terre assez considérable, qui fut long-temps le séjour de mes ancêtres. Le château est ancien, mais bon & commode ; les environs sont solitaires, mais agréables & variés. La rivière d'Ouse qui passe au bout du parc, offre à la fois une perspective charmante à la vue, & un débouché facile aux denrées ; le produit de la terre suffit pour l'honnête entretien du maître & peut doubler sous ses yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuse contrée. L'habitant paisible y conserve encore les mœurs simples des premiers temps, & l'on y trouve une image du Valais décrit avec des traits si touchans par la plume de votre ami. Cette terre est à vous, Julie, si vous daignez l'habiter avec lui, & c'est-là que vous pourrez accomplir ensemble tous les tendres souhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez, modèle unique des vrais amans ; venez, couple aimable & fidele prendre possession d'un lieu fait pour servir d'asyle à l'amour & à l'innocence. Venez y ser-

rer, à la face du ciel & des hommes, le nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles seront adorées, & des gens simples portés à les imiter. Puissiez-vous en ce lieu tranquille goûter à jamais dans les sentimens qui vous unissent le bonheur des ames pures; puisse le Ciel y benir vos chastes feux d'une famille qui vous ressemble; puissiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieillesse, & les terminer enfin paisiblement dans les bras de vos enfans; puissent nos neveux en parcourant avec un charme secret ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendrissement de leur cœur: *Ce fut ici l'asyle de l'innocence; ce fut ici la demeure des deux amans.*

Votre sort est en vos mains, Julie, pesez attentivement la proposition que je vous fais, & n'en examinez que le fond; car d'ailleurs, je me charge d'assurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends; je me charge aussi de la sûreté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre personne jusqu'à votre arrivée. Là vous pourrez aussi-tôt vous marier publiquement sans obstacle; car parmi nous une fille nubile n'a nul besoin du consentement d'autrui pour disposer d'elle-même. Nos sages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il résulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils sont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laissé

à Vevai mon Valet de chambre, homme de confiance, brave, prudent, & d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aisément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit à l'aide de Regianino, sans que ce dernier sache de quoi il s'agit. Quand il sera temps, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quitterez la maison paternelle que sous la conduite de votre Epoux.

Je vous laisse à vos réflexions ; mais je le répete, craignez l'erreur des préjugés & la séduction des scrupules qui menent souvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera si vous rejettez mes offres. La tyrannie d'un père intraitable vous entraînera dans l'abyme que vous ne connoîtrez qu'après la chûte. Votre extrême douceur dégénére quelquefois en timidité ; vous serez sacrifiée à la chimère des conditions. Il faudra contracter un engagement désavoué par le cœur. L'approbation publique sera démentie incessamment par le cri de la conscience ; vous serez honorée & mépriſable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuse.

P. S. Dans le doute de votre résolution, je vous écris à l'insu de votre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vint détruire en un instant tout l'effet de mes soins.

LETTRE IV

DE JULIE A CLAIRE.

OH, ma chère ! dans quel trouble tu m'as laissée hier au soir, & quelle nuit j'ai passée en rêvant à cette fatale lettre ! Non, jamais tentation plus dangereuse ne vint assaillir mon cœur ; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiser. Autrefois une certaine lumière de sagesse & de raison dirigeoit ma volonté ; dans toutes les occasions embarrassantes, je discernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'instant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que flotter entre des passions contraires : mon foible cœur n'a plus que le choix de ses fautes, & tel est mon déplorable aveuglement, que si je viens par hasard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu sais quel Epoux mon père me destine ; tu sais quels liens l'amour m'a donnés : veux-je être vertueuse ? l'obéissance & la foi m'imposent des devoirs opposés. Veux-je suivre le penchant de mon cœur, qui préférer d'un amant ou d'un père ? Hélas, en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au désespoir ;

en me sacrifiant au devoir je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuse & coupable.

Ah ! chére & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique ressource & qui m'as tant de fois sauvée de la mort & du désespoir, considére aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois si jamais tes secourables soins me furent plus nécessaires ! Tu sais si tes avis sont écoutés, tu sais si tes conseils sont suivis, tu viens de voir au prix du bonheur de ma vie si je sais déférer aux leçons de l'amitié ! Prends donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite ; acheve, puisque tu as commencé ; supplée à mon courage abattu, pense pour celle qui ne pense plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime ; tu le connois mieux que moi. Apprends-moi donc ce que je veux & choisis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raison de choisir.

Relis la Lettre de ce généreux Anglois, relis-la mille fois, mon Ange. Ah ! laisse-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore ! Douce & ravissante union des ames ! délices inexprimables, même au sein des remords ! Dieux ! que feriez-vous pour mon cœur au sein de la foi conjugale ? Quoi ! le bonheur & l'innocence seroient encore en mon pouvoir ? Quoi, je pourrois expirer d'amour & de joie

entre un époux adoré, & les chers gages de sa tendresse! .... & j'hésite un seul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre? & je ne suis pas déjà femme vertueuse, & chaste mére de famille?.... Oh que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement! Que ne peuvent-ils être témoins de la maniére dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont remplis envers moi! .... & les tiens! fille ingrate & dénaturée, qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies? Est-ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mére que tu te prépares à le devenir? Celle qui deshonore sa famille apprendra-t-elle à ses anfans à l'honorer? Digne objet de l'aveugle tendresse d'un pére & d'une mére idolâtres, abandonne-les au regret de t'avoir fait naître; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre..... & jouis, si tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu! que d'horreurs m'environnent! quitter furtivement son pays; deshonorer sa famille, abandonner à la fois pére, mére, amis, parens, & toi-même! & toi, la bien aimée de mon cœur! toi dont à peine dès mon enfance, je puis rester éloignée un seul jour; te fuir, te quitter, te perdre, ne plus te voir!..... ah non! que jamais..... que de tourmens déchirent ta malheureuse amie! elle sent à la fois

tous

tous les maux dont elle a le choix, sans qu'aucun des biens qui lui resteront la console. Hélas, je m'égare. Tant de combats passent ma force & troublent ma raison; je perds à la fois le courage & le sens. Je n'ai plus d'espoir qu'en toi seule. Ou choisis ou laisse-moi mourir.

LETTRE V.

RÉPONSE.

TEs perplexités ne sont que trop bien fondés, ma chére Julie; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir; je les sens & ne les puis appaiser; & ce que je vois de pire dans ton état, c'est que personne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au secours d'une ame agitée; s'il faut choisir le bien ou le mal, la passion qui les méconnoit peut se taire devant un conseil désintéressé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la nature l'autorise & le condamne, la raison le blâme & l'approuve, le devoir se tait ou s'oppose à lui-même; les suites sont également à craindre de part & d'autre; tu ne peux ni rester indécise ni bien choisir; tu n'as que des peines à comparer, & ton cœur seul en est le juge. Pour moi, l'importance de la délibération m'épouvante & son effet m'at-

triſte. Quelque ſort que tu préféres, il ſera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta deſtinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je ſens bien par ce qu'il me coûte que ce ſera le dernier; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raiſon même s'impoſe ſilence, & où la ſeule régle à ſuivre eſt d'écouter ton propre penchant.

Ne ſois pas injuſte envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le temps. Je ſais qu'il eſt des amitiés circonſpectes qui, craignant de ſe compromettre, refuſſent des conſeils dans les occaſions difficiles, & dont la réſerve augmente avec le péril des amis. Ah! tu vas connoître ſi ce cœur qui t'aime connoît ces timides précautions! ſouffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un inſtant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon Ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi? Qu'un pére & une mére chériſſent une fille unique, il n'y a pas, je le ſais, de quoi s'en fort étonner; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'eſt pas plus extraordinaire; mais qu'à l'âge mur un homme auſſi froid que M. de Wolmar, s'attendriſſe en te voyant, pour la premiére fois de ſa vie;

que toute une famille t'idolâtre unanimement ; que tu sois chère à mon père, cet homme si peu sensible, autant & plus, peut-être, que ses propres enfans : que les amis, les connoissances, les domestiques, les voisins & toute une ville entière, t'adorent de concert & prennent à toi le plus tendre intérêt : voilà, ma chère, un concours moins vraisemblable, & qui n'auroit point lieu s'il n'avoit en ta personne quelque cause particulière. Sais-tu bien quelle est cette cause ? Ce n'est ni ta beauté, ni ton esprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire : mais c'est cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale ; c'est le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut résister à tout, hors à la bienveillance ; & il n'y a point de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la sienne. Mille femmes sont plus belles que toi, plusieurs ont autant de graces ; toi seule as avec les graces, je ne sais quoi de plus séduisant qui ne plaît pas seulement, mais qui touche, & qui fait voler tous les cœurs au devant du tien. On sent que ce tendre cœur ne demande qu'à se donner, & le doux sentiment qu'il cherche le va chercher à son tour.

Tu vois, par exemple, avec surprise l'incroyable affection de Milord Edouard pour ton ami ; tu vois son zèle pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ses of-

fres généreuſes ; tu les attribues à la ſeule vertu, & ma Julie de s'attendrir ! Erreur, abus, charmante Couſine ! A Dieu ne plaiſe que j'exténue les bienfaits de Milord Edouard, & que je déprife ſa grande ame. Mais croismoi, ce zèle tout pur qu'il eſt, ſeroit moins ardent ſi dans la même circonſtance il s'adreſſoit à d'autres perſonnes. C'eſt ton aſcendant invincible & celui de ton ami, qui, ſans même qu'il s'en apperçoive le déterminent avec tant de force, & lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe ; elles transforment pour ainſi dire les autres en elles-mêmes ; elles ont une ſphère d'activité dans laquelle rien ne leur réſiſte : on ne peut les connoître ſans les vouloir imiter, & de leur ſublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'eſt pour cela, ma chère, que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes ; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comme ils ſeront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous ; ils vous fuiront ou vous deviendront ſemblables, & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reſte du monde.

Venons maintenant à moi, Couſine ; à moi qu'un même ſang, un même âge, & ſur-tout une parfaite conformité de goûts &

d'humeurs avec des tempéramens contraires unit à toi dès l'enfance.

Congiunti eran gl' alberghi,
Ma più congiunti i cori:
Conforme era l'etate,
Ma'l penſier più conforme.

Que penſes-tu qu'ait produit ſur celle qui a paſſé ſa vie avec toi, cette charmante influence qui ſe fait ſentir à tout ce qui t'approche? Crois-tu qu'il puiſſe ne régner entre nous qu'une union commune? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joie que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaiſir de partager tes peines & de pleurer avec toi? Puis-je oublier que dans les premiers tranſports d'un amour naiſſant, l'amitié ne te fut point importune; & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le ſpectacle de ta foibleſſe? Ce moment fut critique, ma Julie; je ſais ce que vaut dans ton cœur modeſte le ſacrifice d'une honte qui n'eſt pas réciproque. Jamais je n'euſſe été ta confidente ſi j'euſſe été ton amie à demi, & nos ames ſe ſont trop bien ſenties en s'uniſſant, pour que rien les puiſſe déſormais ſéparer.

Qu'eſt-ce qui rend les amitiés ſi tiédes & ſi peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui ſauroient aimer? Ce

sont les intérêts de l'amour ; c'est l'empire de la beauté ; c'est la jalousie des conquêtes. Or, si rien de tout cela nous eut pu diviser ; cette division seroit déjà faite ; mais quand mon cœur seroit moins inepte à l'amour ; quand j'ignorerois que nos feux sont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie ; ton amant est mon ami, c'est-à-dire, mon frère, & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié ? Pour M. d'Orbe, assurément il aura long-temps à se louer de tes sentimens avant que je songe à m'en plaindre, & je ne suis pas plus tentée de le retenir par force que toi de me l'arracher. Eh, mon enfant ! plut au Ciel qu'au prix de son attachement je te pusse guérir du tien ; je le garde avec plaisir, je le céderois avec joie.

A l'égard des prétentions sur la figure ; j'en puis avoir tant qu'il me plaira, tu n'es pas fille à me les disputer, & je suis bien sûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de nous deux est la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait si indifférente ; je sais là-dessus à quoi m'en tenir, sans en avoir le moindre chagrin. Il me semble même que j'en suis plus fière que jalouse ; car enfin les charmes de ton visage n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talens ; je me pare de toutes tes perfections, & c'est en toi

que je place mon amour-propre le mieux entendu. Je n'aimerois pourtant guère à faire peur pour mon compte, mais je suis assez jolie pour le besoin que j'ai de l'être. Tout le reste m'est inutile, & je n'ai pas besoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de savoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le conseil que tu me demandes, je t'en ai dit la raison; mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même-temps pour ton amie, & quel que soit ton destin je suis déterminée à le partager. Si tu pars, je te suis; si tu restes, je reste; j'en ai formé l'inébranlable résolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a causé ta perte; ton sort doit être le mien, & puisque nous fûmes inséparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être jusqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet; mais au fonds il est plus sensé qu'il ne semble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irrésolution que toi. Premiérement, quant à ma famille, si je quitte un père facile, je quitte un père assez indifférent, qui laisse faire à ses enfans tout ce qui leur plaît, plus par négligence que par tendresse: car tu sais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les siennes, & que sa fille lui est bien moins chère que la pragmatique. D'ailleurs, je ne suis pas comme toi fille unique, & avec les

enfans qui lui resteront, à peine saura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclure? *Manco male*, ma chère; c'est à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en consoler. Pour moi, quoique j'estime son caractère, que je ne sois pas sans attachement pour sa personne, & que je regrette en lui un fort honnête homme, il ne m'est rien auprès de ma Julie. Dis-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un sexe? En vérité, je ne le sens guère à la mienne. Je puis avoir des fantaisies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais il ne sera jamais pour moi qu'un mari, & de ceux-là, libre encore & passable comme je suis, j'en puis trouver un partout le monde.

Prends bien garde, Cousine, que quoique je n'hésite point, ce n'est pas à dire que tu ne doives point hésiter, ni que je veuille t'insinuer de prendre le parti que je prendrai si tu pars. La différence est grande entre nous, & tes devoirs sont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu sais encore qu'une affection presque unique remplit mon cœur, & absorbe si bien tous les autres sentimens qu'ils y sont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance; je n'aime parfaitement que toi seule, & si j'ai quelques liens à rompre en te suivant, je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai, j'imite Julie, & me croirai justifiée.

BILLET

DE JULIE A CLAIRE.

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne serai pas en tout indigne de toi.

LETTRE VI

DE JULIE A MILORD EDOUARD.

VOtre Lettre, Milord, me pénetre d'attendrissement & d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y sera pas moins sensible quand il saura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas! il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes. Nous ne savons déjà qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours, mais elles ne nous surprendront plus.

Qu'il me seroit doux d'être heureuse sous les auspices d'un ami si généreux, & de tenir de ses bienfaits le bonheur que la fortune m'a refusé! Mais, Milord, je le vois avec désespoir, elle trompe vos bons desseins; mon sort cruel l'emporte sur votre zèle, & la douce image des biens que vous

m'offrez ne sert qu'à m'en rendre la privation plus sensible. Vous donnez une retraite agréable & sûre à deux amans persécutés; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union solemnelle, & je sais que sous votre garde j'échapperois aisément aux poursuites d'une famille irritée. C'est beaucoup pour l'amour, est-ce assez pour la félicité? Non, si vous voulez que je sois paisible & contente, donnez-moi quelque asyle plus sûr encore, où l'on puisse échapper à la honte & au repentir. Vous allez au-devant de nos besoins, & par une générosité sans exemple, vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens destinés au vôtre. Plus riche, plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de père. Ah, Milord! serai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la nature?

Voilà la source des reproches d'une conscience épouvantée, & des murmures secrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de savoir si j'ai droit de disposer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais si j'en puis disposer sans les affliger mortellement, si je puis les fuir sans les mettre au désespoir! Hélas! il vaudroit autant consulter si j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu pése-t-elle ainsi les droits du sang & de la nature? Depuis

quand un cœur sensible marque-t-il avec tant de soin les bornes de la reconnoissance ? N'est-ce pas être déjà coupable que de vouloir aller jusqu'au point où l'on commence à le devenir ; & cherche-t-on si scrupuleusement le terme de ses devoirs, quand on n'est point tenté de le passer ? Qui, moi, j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je respire, ceux qui me conservent la vie qu'ils m'ont donnée, & me la rendent chère ; ceux qui n'ont d'autre espoir, d'autre plaisir qu'en moi seule ? Un père presque sexagénaire ! une mère toujours languissante ! Moi leur unique enfant, je les laisserois sans assistance dans la solitude & les ennuis de la vieillesse, quand il est temps de leur rendre les tendres soins qu'ils m'ont prodigués ? Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs ? la terreur, le cri de ma conscience agitée me peindroient sans cesse mon père & ma mère expirans sans consolation, & maudissant la fille ingrate qui les délaisse & les déshonore ? Non, Milord, la vertu que j'abandonnai m'abandonne à son tour & ne dit plus rien à mon cœur ; mais cette idée horrible me parle à sa place, elle me suivroit pour mon tourment à chaque instant de mes jours, & me rendroit misérable au sein du bonheur. Enfin, si tel est mon destin qu'il faille livrer le reste de ma vie aux remords ; celui-là seul est trop affreux pour le supporter ; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raisons, je l'avoue, je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes : mais, Milord, vous n'êtes pas marié. Ne sentez-vous point qu'il faut être père pour avoir droit de conseiller les enfans d'autrui ? Quant à moi, mon parti est pris ; mes parens me rendront malheureuse, je le sais bien ; mais il me sera moins cruel de gémir dans mon infortune que d'avoir causé la leur, & je ne déserterai jamais la maison paternelle. Va donc, douce chimère d'une ame sensible, félicité si charmante & si desirée, va te perdre dans la nuit des songes, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reste de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoissant pour en perdre le souvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, si vos généreuses bontés ne sont point épuisées, il vous reste de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de votre ami, peut par vos soins mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez : son égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier, qui se roidit contre la fortune. Il y a souvent plus de stupidité que de courage dans une constance apparente ; le vulgaire ne connoît point de violentes douleurs, & les grandes passions ne germent guères chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans

la sienne cette énergie de sentimens qui caractérise les ames nobles, & c'est ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon désespoir. Milord, daignez le croire, s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eut point péri.

Non, non; cette affection secrète qui prévint en vous une estime éclairée ne vous a point trompé. Il est digne de tout ce que vous avez fait pour lui sans le bien connoître; vous ferez plus encore s'il est possible, après l'avoir connu. Oui, soyez son consolateur, son protecteur, son ami, son père, c'est à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure; il justifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la sagesse. Ah, Milord! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous ferez fier un jour de votre ouvrage!

LETTRE VII

DE JULIE.

ET toi aussi, mon doux ami! & toi l'unique espoir de mon cœur, tu viens le percer encore quand il se meurt de tristesse! J'étois préparée aux coups de la fortune, de longs pressentimens me les avoient annoncés; je les aurois supportés avec pa-

tience : mais toi pour qui je les souffre ! ah ceux qui me viennent de toi me sont seuls insupportables, & il m'est affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre chères ! Que de douces consolations je m'étois promises qui s'évanouissent avec ton courage ! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abattue ! Combien de fois j'essuyai mes larmes amères en me disant, je souffre pour lui, mais il en est digne ; je suis coupable, mais il est vertueux ; mille ennuis m'affligent, mais sa constance me soutient, & je trouve au fond de son cœur le dédommagement de toutes mes pertes ? Vain espoir que la première épreuve a détruit ! Où est maintenant cet amour sublime qui fait élever tous mes sentimens & fait éclater la vertu ? Où sont ces fières maximes ? qu'est devenue cette imitation des grands hommes ? Où est ce philosophe que le malheur ne peut ébranler, & qui succombe au premier accident qui le sépare de sa maîtresse ? Quel prétexte excusera désormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a séduite qu'un homme sans courage, amolli par les plaisirs, qu'un cœur lâche abattu par le premier revers, qu'un insensé qui renonce à la raison si-tôt qu'il a besoin d'elle ? ô Dieu ! dans ce comble d'humiliation devois-je me voir

réduite à rougir de mon choix autant que de ma foiblesse ?

Regarde à quel point tu t'oublies ; ton ame égarée & rampante s'abaisse jusqu'à la cruauté ? tu m'oses faire des reproches ? tu t'oses plaindre de moi ?..... de ta Julie ?..... barbare ! ..... comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main ? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais, t'ont-ils laissé le courage de m'outrager ? Ah, si tu pouvois douter de mon cœur, que le tien seroit mépriſable !..... mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur ; & dans cet instant même où je hais ton injustice, tu vois trop bien la source du premier mouvement de colère que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi, si je me suis perdue par une aveugle confiance, & si mes desseins n'ont point réussi ? Que tu rougirois de tes duretés si tu connoissois quel espoir m'avoit séduite, quels projets j'osai former pour ton bonheur & le mien, & comment ils se sont évanouis avec toutes mes espérances ! quelque jour, j'ose m'en flatter encore, tu pourras en savoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu sais la défense de mon père ; tu n'ignores pas les discours publics ; j'en prévis les conséquences, je te les fis exposer, tu les sentis comme nous, & pour nous conserver l'un à l'au-

tre, il fallut nous soumettre au sort qui nous séparoit.

Je t'ai donc chassé, comme tu l'oses dire ? Mais pour qui l'ai-je fait, amant sans délicatesse ? Ingrat ! c'est pour un cœur bien plus honnête, qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi, que deviendras-tu quand je serai livrée à l'opprobre ? Espères-tu pouvois supporter le spectacle de mon déshonneur ? Viens cruel ; si tu le crois, viens recevoir le sacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir. Viens, ne crains pas d'être désavoué de celle à qui tu fus cher. Je suis prête à déclarer à la face du Ciel & des hommes tout ce que nous avons senti l'un pour l'autre ; je suis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte : j'aime mieux que le monde entier connoisse ma tendresse que de t'en voir douter un moment, & tes reproches me sont plus amers que l'ignominie.

Finissons pour jamais ces plaintes mutuelles, je t'en conjure ; elles me sont insupportables. O Dieu ! comment peut-on se quereller quand on s'aime, & perdre à se tourmenter l'un l'autre des moments où l'on a si grand besoin de consolation ! Non, mon ami, que sert de feindre un mécontentement qui n'est pas. Plaignons-nous du sort & non de l'amour. Jamais, il ne forma d'union si parfaite ; jamais il n'en forma

de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne sauroient plus se séparer, & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne sentir que tes peines? Comment ne sens-tu point celles de ton amie? Comment n'entends-tu point dans ton sein ses tendres gémissemens? Combien ils sont plus douloureux que tes cris emportés! Combien si tu partageois mes maux ils te seroient plus cruels que les tiens mêmes!

Tu trouves ton sort déplorable! Considere celui de ta Julie, & ne pleure que sur elle. Considere dans nos communes infortunes l'état de mon Sexe & du tien, & juge qui de nous est le plus à plaindre? Dans la force des passions affecter d'être insensible, en proie à mille peines, paroître joyeuse & contente; avoir l'air serein & l'ame agitée; dire toujours autrement qu'on ne pense; déguiser tout ce qu'on sent, être fausse par devoir, & mentir par modestie, voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On passe ainsi ses beaux jours sous la tyrannie des bienséances, qu'aggravent enfin celle des parens dans un lien mal assorti. Mais on gêne en vain nos inclinations; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; il échappe à l'esclavage; il se donne à son gré. Sous un joug de fer que le ciel n'impose pas, on n'asservit qu'un corps sans ame; la personne & la foi restent séparé-

ment engagés, & l'on force au crime une malheureuse victime en la forçant de manquer de part ou d'autre au devoir sacré de la fidélité. Il en est de plus sages ? ah, je le sais ! Elles n'ont point aimé ? Qu'elles sont heureuses ! Elles résistent ? J'ai voulu résister. Elles sont plus vertueuses ? Aiment-elles mieux la vertu ? Sans toi, sans toi seul je l'aurois toujours aimée. Il est donc vrai que je ne l'aime plus ?..... tu m'as perdue, & c'est moi qui te console !..... mais moi que vais-je devenir ?..... que les consolations de l'amitié sont foibles où manquent celles de l'amour ! qui me consolera donc dans mes peines ? Quel sort affreux j'envisage, moi qui pour avoir vécu dans le crime ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés & peut-être inévitables ? Où trouverai-je assez de larmes pour pleurer ma faute & mon amour, si je cede ? où trouverai-je assez de force pour résister dans l'abattement où je suis ? Je crois déjà voir les fureurs d'un père irrité ! Je crois déjà sentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, où l'amour gémissant déchire mon cœur ! Privée de toi, je reste sans ressource, sans appui, sans espoir ; le passé m'avilit, le présent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je n'ai fait que nous rendre plus misérables en nous préparant une séparation plus cruelle. Les vains plaisirs ne sont plus, les remords demeurent, & la honte qui

m'humilie est sans dédommagement.

C'est à moi, c'est à moi d'être foible & malheureuse. Laisse-moi pleurer & souffrir; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes se réparer, & le temps même qui guérit tout ne m'offre que de nouveaux sujets de larmes: Mais toi qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiser baissement tes sentimens; toi qui ne sens que l'atteinte du malheur & jouis au moins de tes premières vertus, comment t'oses-tu dégrader au point de soupirer & gémir comme une femme, & de t'emporter comme un furieux? N'est-ce pas assez du mépris que j'ai mérité pour toi, sans l'augmenter en te rendant méprisable toi-même, & sans m'accabler à la fois de mon opprobre & du tien? Rappelle donc ta fermeté, sache supporter l'infortune & sois homme. Sois encore, si j'ose le dire, l'amant que Julie a choisi. Ah! si je ne suis plus digne d'animer ton courage; souviens-toi, du moins, de ce que je fus un jour; mérite que pour toi j'aie cessé de l'être; ne me déshonore pas deux fois.

Non, mon respectable ami, ce n'est point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier & que je tiens déjà désavoué par toi-même. J'espère, toute avilie, toute confuse que je suis, j'ose espérer que mon souvenir n'inspire point des sentimens si bas, que mon

image règne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, & que je n'aurai point à me reprocher, avec ma foiblesse, la lâcheté de celui qui l'a causée.

Heureux dans ta disgrace, tu trouves le plus précieux dédommagement qui soit connu des ames sensibles. Le Ciel, dans ton malheur te donne un ami, & te laisse à douter, si ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chéris cet homme trop généreux qui daigne aux dépens de son repos prendre soin de tes jours & de ta raison. Que tu serois ému si tu savois tout ce qu'il a voulu faire pour toi! Mais que sert d'animer ta reconnoissance en aigrissant tes douleurs? Tu n'as pas besoin de savoir à quel point il t'aime pour connoître tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'estimer comme il le mérite, sans l'aimer comme tu le dois.

LETTRE VIII

DE CLAIRE.

VOus avez plus d'amour que de délicatesse, & savez mieux faire des sacrifices que les faire valoir. Y pensez-vous d'écrire à Julie sur un ton de reproches dans l'état où elle est, & parce que vous souffrez, faut-il vous en prendre à elle qui souffre encore plus? Je vous l'ai dit mille

fois, je ne vis de ma vie un amant si grondeur que vous ; toujours prêt à disputer sur tout, l'amour n'est pour vous qu'un état de guerre, ou si quelquefois vous êtes docile, c'est pour vous plaindre ensuite de l'avoir été. Oh, que de pareils amans sont à craindre & que je m'estime heureuse de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, sans qu'il en coûte une larme à personne.

Croyez-moi, changez de langage avec Julie si vous voulez qu'elle vive ; c'en est trop pour elle de supporter à la fois sa peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop sensible ; vous lui devez les plus tendres consolations ; craignez d'augmenter vos maux à force de vous plaindre ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui suis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon Ami, vous avez deviné juste, je lui ai suggéré le parti qu'exigeoit son honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger ; je vous ai déterminé vous-même, & chacun a rempli son devoir. J'ai plus fait encore ; je l'ai détournée d'accepter les offres de Milord Edouard ; je vous ai empêché d'être heureux, mais le bonheur de Julie m'est plus cher que le vôtre ; je savois qu'elle ne pouvoit être heureuse après avoir livré ses parens à la honte & au désespoir, & j'ai peine à comprendre par rapport à vous-même quel bonheur vous

pourriez goûter aux dépens du sien.

Quoiqu'il en soit, voilà ma conduite & mes torts, & puisque vous vous plaisez à quereller ceux qui vous aiment, voilà de quoi vous en prendre à moi seule ; si ce n'est pas cesser d'être ingrat, c'est au moins cesser d'être injuste. Pour moi, de quelque manière que vous en usiez, je serai toujours la même envers vous ; vous me serez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit possible. Je ne me repens d'avoir ni favorisé ni combattu votre amour. Le pur zèle de l'amitié qui m'a toujours guidée me justifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & si quelquefois je m'intéressai pour vos feux, plus peut-être, qu'il ne sembloit me convenir, le témoignage de mon cœur suffit à mon repos : je ne rougirai jamais des services que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la constance du sage dans les disgraces, & je pourrois ce me semble vous en rappeller à propos quelques maximes ; mais l'exemple de Julie m'apprend qu'une fille de mon âge est pour un philosophe du vôtre un aussi mauvais précepteur qu'un dangereux disciple, & il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maître.

LETTRE IX

DE MILORD EDOUARD A JULIE.

NOus l'emportons, charmante Julie; une erreur de notre ami l'a ramené à la raiſon. La honte de s'être mis un moment dans ſon tort a diſſipé toute ſa fureur, & l'a rendu ſi docile que nous en ferons déſormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaiſir que la faute qu'il ſe reproche lui laiſſe plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il eſt humble & confus en ma préſence, mais non pas embarraſſé ni contraint. Il ſent trop bien ſon injuſtice pour que je m'en ſouvienne, & des torts ainſi reconnus font plus d'honneur à celui qui les répare qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit, pour prendre avec lui quelques arrangemens néceſſaires, avant de nous ſéparer; car je ne puis différer mon départ plus long-temps. Comme je compte revenir l'été prochain, nous ſommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'enſuite nous irions enſemble en Angleterre. Londres eſt le ſeul théatre digne des grands talens, & où leur carrière eſt la plus étendue (c). Les ſiens ſont ſupérieurs à bien

(c) C'eſt avoir une étrange prévention pour ſon pays; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où gé-

des égards, & je ne déſeſpére pas de lui voir faire en peu de temps, à l'aide de quelques amis, un chemin digne de ſon mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon paſſage auprès de vous. En attendant vous ſentez qu'à force de ſuccès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de conſidération qui peuvent compenſer la naiſſance, même dans l'eſprit de votre père. C'eſt, ce me ſemble, le ſeul expédient qui reſte à tenter pour votre bonheur & le ſien, puiſque le ſort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de venir me joindre, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je paſſe encore avec notre ami. Sa triſteſſe eſt trop profonde pour laiſſer place à beaucoup d'entretien. La muſique remplira les vuides du ſilence, le laiſſera rêver, & changera par degrés ſa douleur en mélancolie. J'attends cet état pour le livrer à lui-même : Je n'oſerois m'y fier auparavant. Pour Regianino, je vous le rendrai

néralement parlant les étrangers ſoient moins bien reçus, & trouvent plus d'obſtacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la Nation ils n'y ſont favoriſés en rien ; par la forme du gouvernement ils n'y ſauroient parvenir à rien. Mais convenons auſſi que l'Anglois ne va guere demander aux autres l'hoſpitalité qu'il leur refuſe chez lui. Dans quelle Cour, hors celle de Londres, voit-on ramper lâchement ces fiers inſulaires ? Dans quel pays, hors le leur, vont ils chercher à faire fortune ? ils ſont durs, il eſt vrai ; cette dureté ne me déplaît pas quand elle marche avec la juſtice. Je trouve beau qu'ils ne ſoient qu'Anglois puiſqu'ils n'ont pas beſoin d'être hommes.

rendrai en repaſſant, & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, temps où, ſur les progrès que vous avez déjà faits toutes deux, je juge qu'il ne vous ſera plus néceſſaire. Quant à préſent, ſûrement il vous eſt inutile, & je ne vous prive de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.

LETTRE X

A CLAIRE.

POurquoi faut-il que j'ouvre enfin les yeux ſur moi? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir la-viliſſement où je ſuis tombé; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné! Aimable & généreuſe amie, qui fûtes ſi ſouvent mon refuge, j'oſe encore verſer ma honte & mes peines dans votre cœur compatiſſant; j'oſe encore implorer vos conſolations contre le ſentiment de ma propre indignité; j'oſe recourir à vous quand je ſuis abandonné de moi-même. Ciel, comment un homme auſſi mépriſable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou comment un feu ſi divin n'a-t-il point épuré mon ame? Qu'elle doit maintenant rougir de ſon choix, celle que je ne ſuis plus digne de nommer! Qu'elle doit gémir de voir profaner ſon image dans un cœur ſi rampant & ſi bas! Qu'elle doit

de dédains & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche ! Connoissez toutes mes erreurs, charmante Cousine ; (*d*) connoissez mon crime & mon repentir ; soyez mon Juge & que je meure ; ou soyez mon intercesseur, & que l'objet qui fait mon sort daigne encore en être l'arbitre.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produisit sur moi cette séparation imprévue : je ne vous dirai rien de ma douleur stupide & de mon insensé désespoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je sentois l'horreur de mon état, moins j'imaginois qu'il fut possible de renoncer volontairement à Julie ; & l'amertume de ce sentiment jointe à l'étonnante générosité de Milord Edouard me fit naître des soupçons que je ne me rappellerai jamais sans horreur, & que je ne puis oublier sans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonstances de mon départ, j'y crus reconnoître un dessein prémédité, & j'osai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'esprit, que tout me sembla le confirmer. La conversation de Milord avec le Baron d'Etange ; le ton peu insinuant que je l'accusois d'y avoir affecté ; la querelle

(*d*) A l'imitation de Julie, il l'appelloit ma Cousine ; & à l'imitation de Julie, Claire l'appelloit mon Ami.

qui en dériva ; la défense de me voir ; la résolution prise de me faire partir ; la diligence & le secret des préparatifs ; l'entretien qu'il eut avec moi la veille ; enfin, la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené ; tout me sembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie, & le retour que je savois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit selon moi de me décéler le but de ses soins. Je résolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, & dans ce dessein je me bornai à examiner les choses avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules soupçons, & le zèle de l'humanité ne lui inspiroit rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jalousie ne tirât quelque indice de trahison. A Besançon je sus qu'il avoit écrit à Julie, sans me communiquer sa Lettre, sans m'en parler. Je me tins alors suffisamment convaincu, & je n'attendois que la Réponse, dont j'espérois bien le trouver mécontent pour avoir avec lui l'éclaircissement que je méditois.

Hier au soir nous rentrâmes assez tard ; & je sus qu'il y avoit un paquet venu de Suisse, dont il ne me parla point en nous séparant. Je lui laissai le temps de l'ouvrir ; je l'entendis de ma chambre murmurer, en lisant quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah Julie ! disoit-il en phrases interrompues, j'ai voulu vous rendre heureuse..... je respecte votre vertu..... mais je

plains votre erreur..... A ces mots & d'autres semblables que je distinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi ; je pris mon épée sous mon bras ; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte ; j'entrai comme un furieux. Non, je ne souillerai point ce papier ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à se battre avec moi sur le champ.

O ma Cousine ! c'est-là sur-tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable sagesse, même sur les hommes les plus sensibles, quand ils veulent écouter sa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes discours, & il les prit pour un vrai délire : Mais la trahison dont je l'accusois, les desseins secrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore & dont je lui parlois sans cesse, lui firent connoître enfin le sujet de ma fureur. Il sourit ; puis il me dit froidement ; vous avez perdu la raison, & je ne me bats point contre un insensé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux, est-ce bien moi que vous accusez de vous trahir ? Je sentis dans l'accent de ce discours je ne sais quoi qui n'étoit pas d'un perfide ; le son de sa voix me remua le cœur ; je n'eus pas jetté les yeux sur les siens que tous mes soupçons se dissipèrent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'apperçut à l'instant de ce changement ;

Ah! jeune homme, à ton bienfaiteur.

il me tendit la main. Venez, me dit-il, si votre retour n'eut précédé ma justification, je ne vous aurois vu de ma vie. A présent que vous êtes raisonnable, lisez cette lettre, & connoissez une fois vos amis. Je voulus refuser de la lire; mais l'ascendant que tant d'avantages lui donnoient sur moi le lui fit exiger d'un ton d'autorité que, malgré mes ombrages dissipés, mon desir secret n'appuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouis de celui que j'osois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ses pieds, & le cœur chargé d'admiration, de regrets & de honte, je serrois ses genoux de toute ma force, sans pouvoir proférer un seul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder, que de ne m'opposer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah, qu'il fasse désormais ce qu'il lui plaira! son ame sublime est au-dessus de celles des hommes, & il n'est pas plus permis de résister à ses bienfaits qu'à ceux de la divinité.

Ensuite il me remit les deux lettres qui s'adressoient à moi, lesquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lu la sienne, & d'être instruit de la résolution de votre Cousine. Je vis, en les lisant, quelle amante & quelle amie le Ciel m'a données; je vis combien il a rassemblé

de sentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers, & ma bassesse plus mépriſable. Dites, quelle est donc cette mortelle unique dont le moindre empire est dans sa beauté, & qui, semblable aux puissances éternelles se fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait ? Hélas ! elle m'a tout ravi, la cruelle, & je l'en aime davantage : plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il semble que tous les tourmens qu'elle me cause soient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le sacrifice qu'elle vient de faire aux sentimens de la nature me désole & m'enchante ; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non, son cœur ne sait rien refuser qui ne fasse valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante Cousine ; vous unique & parfait modéle d'amitié, qu'on citera seule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne ressemblent pas au vôtre, oseront traiter de chimère : ah ne me parlez plus de Philosophie ! je mépriſe ce trompeur étalage qui ne consiſte qu'en vains discours ; ce fantôme qui n'est qu'une ombre, qui nous excite à menacer de loin les passions & nous laisse comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égaremens ; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui

les désire plus ardemment & en a plus besoin que jamais ; daignez me rappeller à moi-même, & que votre douce voix supplée en ce cœur malade à celle de la raison.

Non, je l'ose espérer, je ne suis point tombé dans un abaissement éternel. Je sens ranimer en moi ce feu pur & saint dont j'ai brûlé ; l'exemple de tant de vertus ne sera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter sans cesse. O chère amante dont je dois honorer le choix ! O mes amis dont je veux recouvrer l'estime ! mon ame se réveille & reprend dans les vôtres sa force & sa vie. Le chaste amour & l'amitié sublime me rendront le courage qu'un lâche désespoir fut prêt à m'ôter ; les purs sentimens de mon cœur me tiendront lieu de sagesse ; je serai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chûte, si je puis m'en relever un instant. Je ne sais, ni ne veux savoir quel sort le Ciel me réserve ; quel qu'il puisse être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me servira d'égide, & rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas assez vécu pour mon bonheur ? C'est maintenant pour sa gloire que je dois vivre. Ah, que ne puis-je étonner le monde de mes vertus afin qu'on pût dire un jour en les admirant, pouvoit-il moins faire ? Il fut aimé de Julie !

P. S. Des nœuds abhorrés & *peut-être inévitables*! Que signifient ces mots? Ils sont dans sa lettre. Claire, je m'attends à tout, je suis résigné, prêt à supporter mon sort. Mais ces mots.... jamais, quoi qu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'ai eu l'explication de ces mots-là.

LETTRE XI.

DE JULIE.

IL est donc vrai que mon ame n'est pas fermée au plaisir, & qu'un sentiment de joie y peut pénétrer encore? Hélas, je croyois depuis ton départ n'être plus sensible qu'à la douleur; je croyois ne savoir que souffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des consolations à ton absence. Ta charmante lettre à ma Cousine est venue me désabuser; je l'ai lue & baisée avec des larmes d'attendrissement; elle a répandu la fraîcheur d'une douce rosée sur mon cœur séché d'ennuis & flétri de tristesse, & j'ai senti par la sérénité qui m'en est restée, que tu n'as pas moins d'ascendant de loin que de près, sur les affections de ta Julie.

Mon ami! quel charme pour moi, de te voir reprendre cette vigueur de senti-

ment qui convient au courage d'un homme! je t'en estimerai davantage, & m'en mépriserai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à présent que nous pouvons parler librement de nos affaires; ce qui aggravoit mon désespoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la seule ressource qui pouvoit nous rester, dans l'usage de tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le Ciel t'a donné: ce ne seroit pas trop de ta vie entière pour mériter ses bienfaits; ce ne sera jamais assez pour réparer l'offense que tu viens de lui faire, & j'espère que tu n'auras plus besoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuse. C'est sous les auspices de cet homme respectable que tu vas entrer dans le monde; c'est à l'appui de son crédit, c'est guider par son expérience que tu vas tenter de venger le mérite oublié, des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi, tâche au moins d'honorer ses bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perspective s'offre encore à toi; vois quels succès tu dois espérer dans une carrière où tout concourt à favoriser ton zele. Le Ciel t'a prodigué ses dons; ton heureux naturel cultivé par ton goût t'a doué de tous les talens: à moins de vingt-quatre ans tu joins les graces de ton âge à la maturité qui dé-

dommage plus tard du progrès des ans :

Frutto ſenile in ſu'l giovenil fiore.

L'étude n'a point émouſſé ta vivacité, ni appeſanti ta perſonne : la fade galanterie n'a point retréci ton eſprit, ni hébêté ta raiſon. L'ardent amour en t'inſpirant tous les ſentimens ſublimes dont il eſt le père, t'a donné cette élévation d'idées & ce goût exquis qui en ſont inſéparables. A ſa douce chaleur, j'ai vu ton ame déployer ſes brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du ſoleil : tu as à la fois tout ce qui mene à la fortune & tout ce qui la fait mépriſer. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde, que d'y daigner prétendre, & j'eſpère qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zele dont ils ne ſont pas dignes.

O mon doux ami, tu vas t'éloigner de moi ?..... O mon bien-aimé, tu vas fuir ta Julie ?..... Il le faut ; il faut nous ſéparer ſi nous voulons nous revoir heureux un jour, & l'effet des ſoins que tu vas prendre eſt notre dernier eſpoir. Puiſſe une ſi chère idée t'animer, te conſoler durant cette amère & longue ſéparation ! puiſſe-t elle te donner cette ardeur qui ſurmonte les obſtacles & dompte la fortune ! Hélas, le monde & les affaires ſeront pour toi des diſtractions continuelles, & feront une utile diverſion aux peines de l'abſence ! Mais je vais reſter abandonnée à moi

seule ou livrée aux persécutions, & tout me forcera de te regretter sans cesse. Heureuse au moins si de vaines allarmes n'aggravoient mes tourmens réels, & si avec mes propres maux je ne sentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'exposer!

Je frémis en songeant aux dangers de mille espèces que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inspirer; mais puisque le sort nous sépare, ah! mon ami, pourquoi n'es-tu qu'un homme? Que de conseils te seroient nécessaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager! Ce n'est pas à moi, jeune, sans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexions que toi, qu'il appartient de te donner là-dessus des avis; c'est un soin que je laisse à Milord Edouard. Je me borne à te recommander deux choses, parce qu'elles tiennent plus au sentiment qu'à l'expérience, & que si je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur: N'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens subtils que tu m'as toi-même appris à mépriser, qui rempliſſent tant de livres & n'ont jamais fait un honnête-homme. Ah! ces tristes raisonneurs! quels doux raviſſemens leurs cœurs n'ont jamais sentis ni donnés! Laisse, mon ami, ces vains moralistes, & rentre au fond de ton ame; c'est-là que tu retrouveras toujours la sou-

re de ce feu sacré qui nous embrasa tant de fois de l'amour des sublimes vertus ; c'est-là que tu verras ce simulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime du saint enthousiasme, & que nos passions souillent sans cesse sans pouvoir jamais l'effacer. (e) Souviens-toi des larmes délicieuses qui couloient de nos yeux, des palpitations qui suffoquoient nos cœurs agités, des transports qui nous élevoient au-dessus de nous-mêmes, au recit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcusable & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu savoir laquelle est vraiment désirable, de la fortune ou de la vertu ? songe à celle que le cœur préfère quand son choix est impartial. Songe où l'intérêt nous porte en lisant l'histoire. T'avisas-tu jamais de desirer les trésors de Crésus, ni la gloire de César, ni le pouvoir de Néron, ni les plaisirs d'Eliogabale ? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes desirs ne te mettoient-ils pas à leur place ? C'est qu'ils ne l'étoient point & tu le sentois bien ; c'est qu'ils étoient vils & mépriſables, & qu'un méchant heureux ne fait envie à personne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus de plaisir ? Desquels adorois-tu les exemples ? Auxquels aurois-tu mieux

(e) La véritable philosophie des Amans est celle de Platon, durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce Philosophe, un lecteur froid ne peut le souffrir.

aimé ressembler ? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! c'étoit l'Athénien buvant la Ciguë ; c'étoit Brutus mourant pour son pays ; c'étoit Régulus au milieu des tourmens, c'étoit Caton déchirant ses entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faisoient envie, & tu sentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce sentiment fut particulier à toi seul ; il est celui de tous les hommes, & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons ; si-tôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler, & si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Pardonne-moi ces transports, mon aimable ami ; tu sais qu'ils me viennent de toi, & c'est à l'amour dont je les tiens à te les rendre. Je ne veux point t'enseigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton usage : car voici le temps de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu sais dire. S'il n'est pas question d'être un Caton ni un Régulus, chacun pourtant doit aimer son pays, être intégre & courageux, tenir sa foi, même aux dépens de sa vie. Les vertus privées sont souvent

d'autant plus ſublimes qu'elles n'aſpirent point à l'approbation d'autrui, mais ſeulement au bon témoignage de ſoi-même, & la conſcience du juſte lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu ſentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux s'il ne jouit de ſa propre eſtime; car ſi la véritable jouiſſance de l'ame eſt dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui ſans être forcé de ſe haïr lui-même?

Je ne crains pas que les ſens & les plaiſirs groſſiers te corrompent. Ils ſont des piéges peu dangereux pour un cœur ſenſible, & il lui en faut de plus délicats: mais je crains les maximes & les leçons du monde; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple univerſel & continuel du vice, je crains les ſophiſmes adroits dont il ſe colore: je crains, enfin, que ton cœur même ne t'en impoſe, & ne te rende moins difficile ſur les moyens d'acquérir une conſidération que tu ſaurois dédaigner ſi notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers; ta ſageſſe fera le reſte; car c'eſt beaucoup pour s'en garantir que d'avoir ſu les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis ſur la fauſſe raiſon du vice, ſur les fières erreurs des inſenſés, & qui doit ſuffire pour diriger au bien la

vie de l'homme ſage. C'eſt que la ſource du bonheur n'eſt toute entière ni dans l'objet deſiré ni dans le cœur qui les poſſéde, mais dans le rapport de l'un & de l'autre, & que, comme tous les objets de nos deſirs ne ſont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne ſont pas propres à la ſentir. Si l'ame la plus pure ne ſuffit pas ſeule à ſon propre bonheur, il eſt plus ſûr encore que toutes les délices de la terre ne ſauroient faire celui d'un cœur dépravé ; car il y a des deux côtés une préparation néceſſaire, un certain concours dont réſulte ce précieux ſentiment recherché de tout être ſenſible, & toujours ignoré du faux ſage qui s'arrête au plaiſir du moment, faute de connoître un bonheur durable. Que ſerviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au dehors pour perdre encore plus au-dedans, & de ſe procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ? Ne vaut il pas mieux encore, ſi l'on ne peut avoir qu'un des deux, ſacrifier celui que le ſort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu ? Qui le doit mieux ſavoir que moi, qui n'ai fait qu'empoiſonner les douceurs de ma vie en penſant y mettre le comble ? Laiſſe donc dire les méchants qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & ſois ſûr que s'il eſt un ſeul exemple du bonheur ſur la

terre, il se trouve dans un homme de bien. Tu reçus du Ciel cet heureux penchant à tout ce qui est bon & honnête ; n'écoute que tes propres desirs, ne suis que tes inclinations naturelles ; songe surtout à nos premières amours. Tant que ces moments purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'est pas possible que tu cesses d'aimer ce qui te les rendit si doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût ? Non, pour pouvoir posséder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon second point, car comme tu vois je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut sans amour avoir les sentiments sublimes d'une ame forte : mais un amour tel que le nôtre l'anime & la soutient tant qu'il brûle ; si-tôt qu'il s'éteint elle tombe en langueur, & un cœur usé n'est plus propre à rien. Dis-moi, que serions-nous si nous n'aimions plus ? Eh ! ne vaudroit-il pas mieux cesser d'être que d'exister sans rien sentir ; & pourrois-tu te résoudre à traîner sur la terre l'insipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les transports qui peuvent ravir une ame humaine ? Tu vas habiter de grandes villes, où ta figure & ton âge encore plus que ton mérite tendront mille embû-

ches à ta fidélité. L'insinuante coquetterie affectera le langage de la tendresse, & te plaira sans t'abuser, tu ne chercheras point l'amour, mais les plaisirs; tu les goûteras séparés de lui & ne les pourras reconnoître. Je ne sais si tu retrouveras ailleurs le cœur de Julie, mais je te défie de jamais retrouver auprès d'un autre ce que tu sentis auprès d'elle. L'épuisement de ton ame t'annoncera le sort que je t'ai prédit; la tristesse & l'ennui t'accableront au sein des amusemens frivoles. Le souvenir de nos premières amours te poursuivra malgré toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais viendra tout-à-coup te surprendre. A l'instant le voile du dégoût couvrira tous tes plaisirs, & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien-aimé, mon doux ami! ah, si jamais tu m'oublies.... Hélas! je ne ferai qu'en mourir; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublies donc jamais, cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne sera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le Ciel m'a placée: mais après t'avoir recommandé la fidélité, il est juste de te laisser de la mienne le seul gage qui soit en mon pouvoir. J'ai consulté, non mes devoirs, mon esprit égaré ne les connoît plus, mais mon cœur, dernière regle de qui n'en sauroit plus vivre; & voici le résultat de ses inspirations. Je ne t'é-

pouſerai jamais ſans le conſentement de mon père ; mais je n'en épouſerai jamais un autre ſans ton conſentement. Je t'en donne ma parole, elle me ſera ſacrée quoiqu'il arrive, & il n'y a point de force humaine qui puiſſe m'y faire manquer. Sois donc ſans inquiétude ſur ce que je puis devenir en ton abſence. Va, mon aimable ami, chercher ſous les auſpices du tendre amour un ſort digne de le couronner. Ma deſtinée eſt dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.

LETTRE XII

A JULIE.

O Qual fiamma di gloria, donore,
Scorrer ſento per tutte le vene,
Alma grande parlando con te !

Julie, laiſſe-moi reſpirer. Tu fais bouillonner mon ſang ; tu me fais treſſaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brûle comme ton cœur du ſaint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien ſon ardeur céleſte. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne falloit que des ordres ? Crois que ſi je m'oublie au point d'avoir beſoin de raiſons pour bien faire, au moins ce n'eſt pas de ta part, ta ſeule volonté me ſuffit. Ignores-tu que je

ferai toujours ce qui te plaira, & que je ferois le mal même avant de pouvoir te désobéir. Oui, j'aurois brûlé le Capitole si tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choses; mais sais-tu bien pourquoi je t'aime ainsi? Ah! fille incomparable! c'est parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre & dont tu pouvois t'épargner le détour; car promettre de n'être à personne sans mon consentement, n'est-ce pas promettre de n'être qu'à moi? Pour moi, je le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne sera point violée: j'ignore dans la carrière où je vais m'essayer pour te complaire à quel sort la fortune m'appelle; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Etange; je ne vis, je n'existe que pour elle, & mourrai libre ou son époux. Adieu, l'heure presse & je pars à l'instant.

LETTRE XIII

A Julie.

J'Arrivai hier au soir à Paris, & celui qui ne pouvoit vivre séparé de toi par deux rues, en est maintenant à plus de cent lieues.

O Julie ! plains moi, plains ton malheureux ami. Quand mon ſang en longs ruiſſeaux auroit tracé cette route immenſe, elle m'eut paru moins longue, & je n'aurois pas ſenti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah, ſi du moins, je connoiſſois le moment qui doit nous rejoindre ainſi que l'eſpace qui nous ſépare, je compenſerois l'éloignement des lieux par le progrès du temps, je compterois dans chaque jour ôté de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi ! Mais cette carrière de douleurs eſt couverte des ténébres de l'avenir : Le terme qui doit la borner ſe dérobe à mes foibles yeux. O doute ! ô ſupplice ! Mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le ſoleil ſe lève & ne me rend plus l'eſpoir de te voir ; il ſe couche & je ne t'ai point vue ; mes jours vuides de plaiſir & de joie s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'eſpérance éteinte, elle ne m'offre qu'une reſſource incertaine & des conſolations ſuſpectes. Chère & tendre amie de mon cœur, hélas ! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur paſſé ?

Que cette triſteſſe ne t'allarme pas, je t'en conjure, elle eſt l'effet paſſager de la ſolitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premières foibleſſes ; mon cœur eſt dans ta main, ma Julie, & puiſque tu le ſoutiens, il ne ſe laiſſera plus abattre. Une des conſolantes idées qui ſont

le fruit de ta dernière lettre, est que je me trouve à présent porté par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne, je ne laisserois pas d'y gagner encore; car le courage qui me vient de toi me soutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me soutenir moi-même. Je suis convaincu qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulières. Divine amitié, c'est-là ton triomphe! Mais qu'est-ce que la seule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus sacrés? Où sont-ils ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fièvre des sens, pour un desir de la nature avilie? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur; qu'ils voient un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, sans espoir de recouvrer sa félicité perdue; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourrit tes sentimens sublimes, prêt à braver la fortune, à souffrir ses revers, à se voir même privé de toi, & à faire des vertus que tu lui as inspirées, le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de son ame. Julie, eh!

qu'aurois-je été sans toi? La froide raison m'eut éclairé, peut-être tiéde admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus; je saurai le pratiquer avec zèle; & pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus: ô quels hommes nous serions tous, si le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les sussent aimer!

En méditant en route sur ta dernière lettre, j'ai résolu de rassembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne sache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire; j'aime pourtant à les relire sans cesse, ne fut-ce que pour revoir les traits de cette main chérie qui seule peut faire mon bonheur. Mais insensiblement le papier s'use, & avant qu'elles s'usent; & avant qu'elles soient déchirées, je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choisir exprès pour cela. Il est assez gros, mais je songe à l'avenir, & j'espère ne pas mourir assez jeune pour me borner à ce volume. Je destine les soirées à cette occupation charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours; il sera mon manuel dans le monde où je vais entrer; il sera pour moi le contre-poison des maximes qu'on y respire; il me consolera dans mes maux; il

préviendra ou corrigera mes fautes; il m'instruira durant ma jeunesse, il m'édifiera dans tout les temps, & ce seront à mon avis les premières Lettres d'amour dont on aura tiré cet usage.

Quant à la dernière que j'ai présentement sous les yeux, toute belle qu'elle me paroît, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déjà fort étrange; mais ce qui doit l'être encore plus, c'est que cet article est précisément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même songé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de constance? Autrefois tu connoissois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah, Julie! inspires-tu des sentimens périssables, & quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je cesser d'être à toi? Non, non, c'est du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier transport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'eussai-je vue que ce premier instant, c'en étoit déjà fait, il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant? Maintenant qu'enivré de mon bonheur passé, son seul souvenir suffit pour me le rendre encore? Maintenant qu'oppressé du poids de tes charmes, je ne respire qu'en eux? Maintenant que ma première ame est disparue, & que je suis animé de celle que tu m'as donnée? Maintenant, ô Julie, que je me dépite contre moi, de t'exprimer si

mal tout ce que je sens ? Ah ! que toutes les beautés de l'univers tentent de me séduire ! en est-il d'autres que la tienne à mes yeux ? Que tout conspire à l'arracher de mon cœur ; qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on brise ce fidéle miroir de Julie, sa pure image ne cessera de briller jusques dans le dernier fragment ; rien n'est capable de l'y détruire. Non, la suprême puissance elle-même ne sauroit aller jusques-là ; elle peut anéantir mon ame, mais non pas faire qu'elle existe & cesse de t'adorer.

Milord Edouard s'est chargé de te rendre compte à son passage de ce qui me regarde, & de ces projets en ma faveur : mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promesse par rapport à ses arrangemens présens. Apprends qu'il ose abuser du droit que lui donnent sur moi ses bienfaits, pour les étendre au-delà même de la bienséance. Je me vois, par une pension qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au-dessus de ma naissance, & c'est peut-être ce que je serai forcé de faire à Londres pour suivre ses vues. Pour ici où nulle affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma manière, & ne serai point tenté d'employer en vaines dépenses l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie, les premiers besoins ou du moins les plus sensibles sont ceux d'un cœur bienfaisant, & tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête-homme a du superflu ?

LETTRE

LETTRE XIV.

A Julie.

J'Entre avec une ſecréte horreur dans ce vaſte déſert du monde. Ce cahos ne m'offre qu'une ſolitude affreuſe, où regne un morne ſilence. Mon ame à la preſſe cherche à s'y répandre, & ſe trouve par tout reſſerrée. Je ne ſuis jamais moins ſeul que quand je ſuis ſeul, diſoit un ancien; moi, je ne ſuis ſeul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il ſent qu'il n'eſt point écouté: Il voudroit répondre; on ne lui dit rien qui puiſſe aller juſqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & perſonne ici n'entend la mienne.

Ce n'eſt pas qu'on ne me faſſe beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenances, & que mille ſoins officieux n'y ſemblent voler au devant de moi. Mais c'eſt préciſément de quoi je me plains. Le moyen d'être auſſi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement ſimple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fauſſes démonſtrations de la politeſſe, & des dehors trompeurs que l'uſage du monde exige. J'ai grand peur

que celui qui dès la première vue me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu si j'avois quelque important service à lui demander ; & quand je vois des hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le François est naturellement bon, ouvert, hospitalier, bienfaisant, mais il y a aussi mille manières de parler qu'il ne faut pas prendre à la Lettre, mille offres apparentes, qui ne sont faites que pour être refusées, mille espèces de piéges que la politesse tend à la bonne foi rustique. Je n'entendis jamais tant dire-comptez sur moi dans l'occasion ; disposez de mon crédit, de ma bourse, de ma maison, de mon équipage. Si tout cela étoit sincère & pris au mot, il n'y auroit pas de Peuple moins attaché à la propriété, la communauté des biens seroit ici presque établie, le plus riche offrant sans cesse, & le plus pauvre acceptant toujours, tout se mettroit naturellement de niveau, & Sparte même eut eu des partages moins égaux qu'ils ne seroient à Paris. Au lieu de cela, c'est peut-être la ville du monde où les fortunes sont les plus inégales, & où regnent à la fois la plus somptueuse opulence & la plus déplorable misère. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que

signifient cette apparente commisération qui semble toujours aller au-devant des besoins d'autrui, & cette facile tendresse de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces sentimens suspects & de cette confiance trompeuse, veux-je chercher des lumières & de l'instruction ? C'en est ici l'aimable source, & l'on est d'abord enchanté du savoir & de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non-seulement des Savans & des gens de Lettres, mais des hommes de tous les états, & même des femmes ; le ton de la conversation y est coulant & naturel ; il n'est ni pesant ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoques. Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes, on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeux de mots ; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les saillies, la satyre aigue, l'adroite flatterie & la morale austère. On y parle de tout, pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions, de peur d'ennuyer, on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mene à l'élégance ; chacun dit son avis & l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrement le sien ; on discute

pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute ; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens, & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Mais au fonds que penses-tu qu'on apprenne dans ces conversations si charmantes ? A juger sainement des choses du monde, à bien user de la société, à connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler à force de Philosophie tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions & ses préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractère des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à-peu-près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est pour ainsi dire, son habit & non pas lui qui a un sentiment, & il en changera sans façon tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour à tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale ; vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zele les loix, le despotisme, & l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises, conséquence facile

à tirer pour les trois. Ainſi nul ne dit jamais ce qu'il penſe, mais ce qu'il lui convient de faire penſer à autrui, & le zele apparent de la vérité n'eſt jamais en eux que le maſque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens iſolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un eſprit à eux, point du tout; autres machines qui ne penſent point, & qu'on fait penſer par reſſorts. On n'a qu'à s'informer de leurs ſociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des auteurs qu'ils connoiſſent : là-deſſus on peut d'avance établir leur ſentiment futur ſur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lu; ſur une piéce prête à jouer & qu'ils n'ont point vue; ſur tel ou tel auteur qu'ils ne connoiſſent point, ſur tel ou tel ſyſtême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne ſe monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque ſoir apprendre dans leurs ſociétés ce qu'ils penſeront le lendemain.

Il y a ainſi un petit nombre d'hommes & de femmes qui penſent pour tous les autres, & pour leſquels tous les autres parlent & agiſſent; & comme chacun ſonge à ſon intérêt, perſonne au bien commun, & que les intérêts particuliers ſont toujours oppoſés entr'eux, c'eſt un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions

contraires, où les plus échauffés animés par les autres ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses règles, ses jugemens, ses principes qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête-homme d'une maison est un frippon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une existence locale & circonscrite. Quiconque aime à se répandre & fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire à chaque pas, & mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte en entrant son ame, s'il en a une ; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée, qu'il la pose de même en sortant, & reprenne s'il veut la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y plus ; c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation & d'autres pour la pratique ; leur opposition ne scandalise personne, & l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point entr'eux. On n'exige pas même d'un Auteur, surtout d'un moraliste qu'il parle comme ses livres, ni qu'il agisse comme il parle. Ses Ecrits, ses discours, sa conduite sont trois choses toutes différentes qu'il n'est point

obligé de concilier. En un mot, tout eſt abſurde & rien ne choque, parce qu'on y eſt accoutumée; & il y a même à cette inconſéquence une ſorte de bon air dont bien des gens ſe font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profeſſion, tous ſe piquent d'avoir le ton d'un autre. Le Robin prend l'air Cavalier; le financier fait le Seigneur; l'Evêque a le propos galant; l'homme de Cour parle de Philoſophie, l'homme d'Etat de bel eſprit; il n'y a pas juſqu'au ſimple artiſan qui ne pouvant prendre un autre ton que le ſien, ſe met en noir les Dimanches, pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les militaires ſeuls, dédaignent tous les autres états, gardent ſans façon le ton du leur & ſont inſupportables de bonne foi. Ce n'eſt pas que M. de Muralt n'eut raiſon quand il donnoit la préférence à leur Société; mais ce qui étoit vrai de ſon temps ne l'eſt plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général; les militaires ſeuls n'en ont point voulu changer; & le leur, qui étoit le meilleur auparavant, eſt enfin devenu le pire. (*f*)

(*f*) Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des ſubalternes, & de ceux qui ne vivent pas à Paris: car tout ce qu'il y a d'illuſtre dans le Royaume eſt au ſervice, & la Cour même eſt toute militaire. Mais il y a une grande différence, pour les manières que l'on contracte, entre faire campagne en temps de guerre, & paſſer ſa vie dans des garniſons.

Ainſi les hommes à qui l'on parle ne ſont point ceux avec qui l'on converſe ; leurs ſentimens ne partent point de leur cœur, leurs lumières ne ſont point dans leur eſprit, leurs diſcours ne repréſentent point leurs penſées, on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on eſt dans une aſſemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le Spectateur paiſible eſt le ſeul être mû par lui-même.

Telle eſt l'idée que je me ſuis formée de la grande ſociété ſur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée eſt peut-être plus relative à ma ſituation particulière qu'au véritable état des choſes, & ſe réformera ſans doute ſur de nouvelles lumières. D'ailleurs, je ne fréquente que les ſociétés où les amis de Milord Edouard m'ont introduit, & je ſuis convaincu qu'il faut deſcendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays, car celles des riches ſont preſque par-tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la ſuite. En attendant, juge ſi j'ai raiſon d'appeller cette foule un déſert, & de m'effrayer d'une ſolitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de ſentimens & de vérité qui change à chaque inſtant & ſe détruit elle-même, où je n'apperçois que larves & fantômes qui frappent l'œil un moment, & diſparoiſſent auſſi-tôt qu'on les veut ſaiſir ? Juſqu'ici j'ai vu beaucoup de maſques ; quand verrai-je des viſages d'hommes ?

LETTRE XV.

DE JULIE.

OUi, mon ami, nous ſerons unis malgré notre éloignement ; nous ſerons heureux en dépit du ſort. C'eſt l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité ; leur attraction ne connoit point la loi des diſtances, & les nôtres ſe toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le ſentiment de l'abſence, & de ſe rapprocher en un moment. Quelquefois même on ſe voit plus ſouvent encore que quand on ſe voyoit tous les jours ; car ſi-tôt qu'un des deux eſt ſeul, à l'inſtant tous deux ſont enſemble. Si tu goûtes ce plaiſir tous les ſoirs, je le goûte cent fois le jour ; je vis plus ſolitaire ; je ſuis environnée de tes veſtiges, & je ne ſaurois fixer les yeux ſur les objets qui m'entourent, ſans te voir tout autour de moi.

Quì contò dolcemente, e qui s'aſſiſe :
Quì ſi rivolſe, e qui ritenne il paſſo ;
Quì co' begli occhi mi trafiſe il core :
Quì diſſe una parola, e qui ſorriſe.

Mais toi, fais-tu t'arrêter à ces ſituations paiſibles ? fais-tu goûter un amour tran-

quille & tendre qui parle au cœur sans émouvoir les sens, & tes regrets sont-ils aujourd'hui plus sages que tes desirs ne l'étoient autrefois ? Le ton de ta première lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah ! tu ne sens pas, non, ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage ; tu ne songes, ni que ta vie est à moi ni qu'on court souvent à la mort en croyant servir la nature. Homme sensuel, ne sauras-tu jamais aimer ? Rappelle-toi, rappelle-toi ce sentiment si calme & si doux que tu connus une fois, & que tu décrivis d'un ton si touchant & si tendre. S'il est le plus délicieux qu'ait jamais savouré l'amour heureux, il est le seul permis aux amans séparés, & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autre. Je me souviens des réflexions que nous faisions en lisant ton Plutarque, sur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ses tristes plaisirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en seroit assez, disions-nous, pour les rendre insipides & méprisables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux ! de quoi jouis-tu quand tu es seul à jouir ? Ces voluptés solitaires sont des voluptés

mortes. O amour! les tiennes ſont vives, c'eſt l'union des ames qui les anime, & le plaiſir qu'on donne à ce qu'on aime, fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis-moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plutôt en quel jargon eſt la relation de ta dernière Lettre? Ne ſeroit-ce point-là par haſard du bel eſprit? Si tu as deſſein de t'en ſervir ſouvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'eſt-ce, je te prie, que le ſentiment de l'habit d'un homme? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée? Que des maximes qu'il faut meſurer à la toiſe? Que veux-tu qu'une pauvre ſuiſſeſſe entende à ces ſublimes figures? Au lieu de prendre comme les autres des ames aux couleurs des maiſons, ne voudrois-tu point déjà donner à ton eſprit la teinte de celui du pays? Prends-garde, mon bon ami, j'ai peur qu'elle n'aille pas bien ſur ce fonds-là. A ton avis les *Traſtati* du Cavalier Marin donc tu t'es ſi ſouvent moqué, approchèrent-ils jamais de ces métaphores, & ſi l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne feroit-on pas ſuer le feu (*g*) dans un ſonnet?

Obſerver en trois ſemaines toutes les ſociétés d'une grande Ville; aſſigner le caractère des propos qu'on y tient, y diſtinguer exactement le vrai du faux, le réel

[g] *Sudate, o fochi, a preparar metalli.*
Vers d'un ſonnet du Cavalier Marin.

de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y penſe ; voilà ce qu'on accuſe les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux ; car ils valent bien la peine d'être étudiés poſément. Je n'approuve pas non plus qu'on diſe du mal du pays où l'on vit & où l'on eſt bien traité : j'aimerois mieux qu'on ſe laiſſât tromper par les apparences, que de moraliſer aux dépens de ſes hôtes. Enfin, je tiens pour ſuſpect tout obſervateur qui ſe pique d'eſprit : je crains toujours que ſans y ſonger, il ne ſacrifie la vérité des choſes à l'éclat des penſées & ne faſſe jouer ſa phraſe aux dépens de la juſtice.

Tu ne l'ignores pas, mon ami, l'eſprit, dit notre Muralt, eſt la manie des François ; je te trouve auſſi du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde, c'eſt à nous qu'elle ſied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans pluſieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expreſſions animées qu'inſpire la force du ſentiment ; je parle de cette gentilleſſe de ſtyle qui n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à perſonne, & marque la prétention de celui qui s'en ſert. Eh Dieu ! des prétentions avec ce qu'on aime ! n'eſt-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'eſt-on pas glorieux ſoi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous ? Non, ſi l'on anime les con-

verſations indifférentes de quelques ſaillies qui paſſent comme des traits, ce n'eſt point entre deux amans que ce langage eſt de ſaiſon, & le jargon fleuri de la galanterie eſt beaucoup plus éloigné du ſentiment que le ton le plus ſimple qu'on puiſſe prendre. J'en appelle à toi-même. L'eſprit eut-il jamais le temps de ſe montrer dans nos têtes à têtes ? & ſi le charme d'un entretien paſſionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des lettres que l'abſence remplit toujours d'un peu d'amertume, & où le cœur parle avec plus d'attendriſſement, le pourroient-elles ſupporter ? Quoique toute grande paſſion ſoit ſérieuſe, & que l'exceſſive joie elle-même arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour ſoit toujours triſte ; mais je veux que ſa gaieté ſoit ſimple, ſans ornement, ſans art, nue comme lui ; en un mot, qu'elle brille de ſes propres graces & non de la parure du bel eſprit.

L'Inſéparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette Lettre, prétend que j'étois en la commençant dans cet état d'enjouement que l'amour inſpire ou tolère ; mais je ne ſais ce qu'il eſt devenu. A meſure que j'avançois, une certaine langueur s'emparoit de mon ame, & me laiſſoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaiſe a voulu t'adreſſer : car il eſt bon de t'avertir que la critique de ta critique eſt bien plus de ſa façon que de la mienne ; elle

m'en a dicté sur-tout le premier article en riant comme une folle, & sans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'est pour t'apprendre à manquer de respect au Marini qu'elle protége & que tu plaisantes.

Mais sais-tu bien ce qui nous met toutes deux de si bonne humeur ? C'est son prochain mariage. Le contrat fut passé hier au soir, & le jour est pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'est assurément le sien ; on ne vit de la vie une fille si bouffonnement amoureuse. Ce bon M. d'Orbe, à qui de son côté la tête en tourne, est enchanté d'un accueil si folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il se prête avec plaisir à la plaisanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer sa maîtresse. Pour elle, on a beau la prêcher, lui représenter la bienséance, lui dire que si près du terme elle doit prendre un maintien plus sérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle est prête à quitter. Elle traite tout cela de sottes simagrées ; elle soutient en face à M. d'Orbe, que le jour de la cérémonie elle sera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne sauroit aller trop gaiement à la nôce. Mais la petite dissimulée ne dit pas tout ; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges, & je parie bien que les pleurs de la nuit paient les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié ; elle va commencer une manière

de vivre différente de celle qui lui fut chère ; elle étoit contente & tranquille, elle va courir les hazards auxquels le meilleur mariage expose, & quoiqu'elle en dise, comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage, son cœur timide & chaste ne voit point sans quelque allarme le prochain changement de son sort.

O mon ami, qu'ils sont heureux ! Ils s'aiment ; ils vont s'épouser ; ils jouiront de leur amour sans obstacles, sans craintes, sans remords ! Adieu, adieu, je n'en puis dire davantage.

P. S. Nous n'avons vu Milord Edouard qu'un moment, tant il étoit pressé de continuer sa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes sentimens & les tiens ; mais j'en ai eu une espèce de honte. En vérité, c'est faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.

LETTRE XVI

A Julie.

QUe les passions impétueuses rendent les hommes enfans ? Qu'un amour forcené se nourrit aisément de chimères, & qu'il est aisé de donner le change à des désirs extrêmes par les plus frivoles objets !

J'ai reçu ta lettre avec les mêmes transports que m'auroient causés ta présence, & dans l'emportement de ma joie un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'absence, & le seul auquel la raison ne peut rien, c'est l'inquiétude sur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa santé, sa vie, son repos, son amour, tout échappe à qui craint de tout perdre; on n'est pas plus sûr du présent que de l'avenir, & tous les accidens possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit d'un amant qui les redoute. Enfin, je respire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai; mais qui me répondra d'aujourd'hui? O absence! ô tourment! ô bisarre & funeste état, où l'on ne peut jouir que du moment passé, & où le présent n'est point encore!

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'Inséparable, j'aurois reconnu sa malice dans la critique de ma relation, & sa rancune dans l'apologie du Marini; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne resterois pas sans réplique.

Premiérement, ma Cousine; (car c'est à elle qu'il faut répondre.) Quand au style, j'ai pris celui de la chose; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des conversations à la mode, & suivant un ancien précepte, je vous ai écrit à peu près comme on parle en certaines sociétés. D'ailleurs, ce n'est pas l'usage des figures, mais

leur choix que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores & d'expressions figurées pour se faire entendre. Vos lettres mêmes en sont pleines sans que vous y songiez, & je soutiens qu'il n'y a qu'un Géometre & un sot qui puissent parler sans figures. En effet, un même jugement n'est-il pas susceptible de cent degrés de force? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir, sinon par le tour qu'on lui donne? Mes propres phrases me font rire, je l'avoue, & je les trouve absurdes, grace au soin que vous avez pris de les isoler; mais laissez-les où je les ai mises, vous les trouverez claires & mêmes énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous savez si bien faire parler, étoient séparés l'un de l'autre, & de votre visage; Cousine, que pensez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu? Ma foi, rien du tout, pas même à M. d'Orbe.

La première chose qui se présente à observer dans un pays où l'on arrive, n'est-ce pas le ton général de la Société? Hé bien, c'est aussi la première observation que j'ai faite dans celui ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraste entre les discours, les sentimens & les actions des honnêtes-gens, c'est que ce contraste saute aux yeux au premier instant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les Coteries, molinistes dans l'une, jan-

sénistes dans l'autre, vils courtisans chez un Ministre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un Financier les impôts, un Prélat le déréglement; quand j'entends une femme de la Cour parler de modestie, un grand Seigneur de vertu, un Auteur de simplicité, un Abbé de Religion, & que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclure à l'instant, qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce que l'on leur dit?

Mais c'est assez plaisanter avec la Cousine. Je laisse un ton qui nous est étranger à tous trois, & j'espère que tu ne verras pas plus prendre le goût de la satyre que celui du bel esprit. C'est à toi, Julie, qu'il faut à présent répondre; car je sais distinguer la critique badine des reproches sérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change sur mon objet. Ce ne sont point les François que je me suis proposé d'observer: car si le caractère des Nations ne peut se déterminer que par leurs différences; comment, moi qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci? Je ne serois pas, non plus, si mal-adroit que de choisir la Capitale pour le lieu de mes observations. Je n'ignore pas que les Capitales différent

moins entr'elles que les Peuples, & que les caractères nationnaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cause de l'influence commune des Cours qui se ressemblent toutes, que par l'effet commun d'une société nombreuse & resserrée, qui est le même à peu près sur tous les hommes, & l'emporte à la fin sur le caractère originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'est dans les Provinces reculées où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles, que j'irois les observer. Je parcourrois lentement & avec soin plusieurs de ces Provinces, les plus éloignées les unes des autres; toutes les différences que j'observerois entr'elles me donneroient le génie particulier de chacune; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national; & ce qui se trouveroit par-tout, appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaste projet, ni l'expérience nécessaire pour le suivre. Mon objet est de connoître l'homme, & ma méthode, de l'étudier dans ses diverses relations. Je ne l'ai vu jusqu'ici qu'en petites sociétés, épars & presque isolé sur la terre. Je vais maintenant le considérer entassé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la Société; car s'il est constant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle est nombreuse & rapprochée, mieux ils doivent valoir, & les mœurs, par exemple,

ſeront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais ; que ſi l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conſéquence oppoſée.

Cette méthode, pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoiſſance des Peuples, mais par une voie ſi longue & ſi détournée, que je ne ſerois peut-être de ma vie en état de prononcer ſur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout obſerver, dans le premier où je me trouve, que j'aſſigne enſuite les différences, à meſure que je parcourrai les autres pays ; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule, ou le palmier ſur un ſapin, & que j'attende à juger du premier peuple obſervé, que j'aie obſervé tous les autres.

Veuilles donc, ma charmante prêcheuſe, diſtinguer ici l'obſervation philoſophique de la ſatyre nationale. Ce ne ſont point les Pariſiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, & je ne ſais ſi ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout auſſi-bien qu'à Paris. Les regles de la morale ne dépendent point des uſages des Peuples ; ainſi malgré les préjugés dominans, je ſens fort bien ce qui eſt mal en ſoi, mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer aux François ou à l'homme, & s'il eſt l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offenſe en tous lieux un œil impartial, & l'on n'eſt pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où

il règne, quoiqu'on y ſoit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne ſuis-je pas à préſent moi-même un habitant de Paris ? Peut-être ſans le ſavoir ai-je déjà contribué pour ma part au déſordre que j'y remarque ; peut-être un trop long ſéjour y corrompoit-il ma volonté même ; peut-être au bout d'un an ne ſerois-je plus qu'un bourgeois, ſi pour être digne de toi je ne gardois l'ame d'un homme libre & les mœurs d'un Citoyen. Laiſſe-moi donc te peindre ſans contrainte des objets auxquels je rougiſſe de raſſembler, & m'animer au pur zèle de la vérité par le tableau de la flatterie & du menſonge.

Si j'étois le maître de mes occupations & de mon ſort, je ſaurois, n'en doute pas, choiſir d'autres ſujets de Lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais ; mais, chère amie, pour avoir la force de ſupporter le fracas du monde où je ſuis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me conſole à te le décrire, & que l'idée de préparer des relations m'excite à en chercher les ſujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas, & il faudra que j'abandonne tout ſi tu ne veux rien voir avec moi. Penſe que pour vivre d'une manière ſi peu conforme à mon goût, je fais un effort qui n'eſt pas indigne de ſa cauſe, & pour juger quels ſoins me peu-

vent mener à toi, souffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître, & des obstacles qu'il faut surmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes distractions inévitables, mon recueil étoit fini quand ta lettre est arrivée heureusement pour le prolonger, & j'admire en le voyant si court combien de choses ton cœur m'a su dire en si peu d'espace. Non, je soutiens qu'il n'y a point de lecture aussi délicieuse, même pour qui ne te connoîtroit pas, s'il avoit une ame semblable aux nôtres : mais comment ne te pas connoître en lisant tes lettres ? Comment prêter un ton si touchant & des sentimens si tendres à une autre figure que la tienne ? A chaque phrase ne voit-on pas le doux regard de tes yeux ? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante ? Quelle autre que Julie a jamais aimé, pensé, parlé, agi, écrit comme elle ? Ne sois donc pas surprise si tes lettres qui te peignent si bien font quelquefois sur ton idolâtre amant le même effet que ta présence. En les relisant je perds la raison, ma tête s'égare dans un délire continuel, un feu dévorant me consume, mon sang s'allume & pétille, une fureur me fait tressaillir. Je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein..... objet adoré, fille enchantereſſe, source de délices & de volupté, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux ?..... ah ! viens !..... je la sens..... elle

m'échappe, & je n'embraſſe qu'une ombre..... Il eſt vrai, chère amie, tu es trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur; il ne peut oublier ni ta beauté ni tes careſſes; tes charmes triomphent de l'abſence, ils me pourſuivent par-tout, ils me font craindre la ſolitude, & c'eſt le comble de ma miſère de n'oſer m'occuper toujours de toi.

Ils ſeront donc unis malgré les obſtacles, ou plutôt ils le ſont au moment que j'écris. Aimables & dignes Epoux! Puiſſe le Ciel les combler des biens que méritent leur ſage & paiſible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs ames. Puiſſe-t-il leur donner ce bonheur précieux dont il eſt ſi avare envers les cœurs faits pour le goûter! Qu'ils ſeront heureux, s'il leur accorde, hélas, tout ce qu'il nous ôte! Mais pourtant ne ſens-tu pas quelque ſorte de conſolation dans nos maux? Ne ſens-tu pas que l'excès de notre miſère n'eſt point non plus ſans dédommagement, & que s'ils ont des plaiſirs dont nous ſommes privés, nous en avons auſſi qu'ils ne peuvent connoître? Oui, ma douce amie, malgré l'abſence, les privations, les allarmes, malgré le déſeſpoir même, les puiſſans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre, ont toujours une volupté ſecréte ignorée des ames tranquilles. C'eſt un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaiſir à ſouffrir; & nous regarderions comme

le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli que nous ôteroit tout le ſentiment de nos peines. Plaignons donc notre ſort, ô Julie! mais n'envions celui de perſonne. Il n'y a point, peut être, à tout prendre d'exiſtence préférable à la nôtre, & comme la divinité tire tout ſon bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleſte, trouvent dans leurs propres ſentimens une ſorte de jouiſſance pure & délicieuſe, indépendante de la fortune & du reſte de l'Univers.

LETTRE XVII

A Julie.

ENfin, me voilà tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les ſpectacles & de ſouper en ville. Je paſſe ma journée entière dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe, & n'appercevant rien qui te reſſemble, je me recueille au milieu du bruit & converſe en ſecret avec toi. Ce n'eſt pas que cette vie bruyante & tumultueuſe n'ait auſſi quelque ſorte d'attraits, & que la prodigieuſe diverſité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués ; mais pour les ſentir il faut avoir le cœur vuide & l'eſprit frivole ; l'amour & la raiſon ſemblent s'unir pour

m'en

n'en dégoûter : comme tout n'eſt que vaine apparence & que tout change à chaque inſtant, je n'ai le temps d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainſi, je commence à voir les difficultés de l'étude du monde, & je ne ſais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le Philoſophe en eſt trop loin, l'homme du monde en eſt trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le Philoſophe, il le conſidère à part, & n'en pouvant diſcerner ni les liaiſons ni les rapports avec d'autres objets qui ſont hors de ſa portée, il ne le voit jamais à ſa place & n'en ſent ni la raiſon ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout & n'a le temps de penſer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les obſerver; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reſte du tout que des impreſſions confuſes qui reſſemblent au cahos.

On ne veut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parce que le ſpectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviſer ſon temps par intervalles entre le monde, & la ſolitude, toujours agité dans ſa retraite & toujours étranger dans le monde, ne ſeroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager ſa vie entière en deux grands eſpaces,

l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même eſt preſque impoſſible ; car la raiſon n'eſt pas un meuble qu'on poſe & qu'on reprenne à ſon gré, & quiconque a pu vivre dix ans ſans penſer, ne penſera de ſa vie.

Je trouve auſſi que c'eſt une folie de vouloir étudier le monde en ſimple ſpectateur. Celui qui ne prétend qu'obſerver n'obſerve rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaiſirs, il n'eſt admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit ſoi-même ; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de religion empêcheroit ſeule d'y pouvoir aſpirer à rien ? Je ſuis réduit à m'abaiſſer pour m'inſtruire, & ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amuſant. Je m'exerce autant qu'il eſt poſſible à devenir poli ſans fauſſeté, complaiſant ſans baſſeſſe, & à prendre ſi bien ce qu'il y a de bon dans la ſociété, que j'y puiſſe être ſouffert ſans en adopter les vices. Tout homme oiſif qui veut voir le monde doit au moins en prendre les manières juſqu'à certain point ; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'eſt bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art de

plaire ? Mais auſſi quand il a trouvé cet art on ne lui en demande pas davantage, ſurtout s'il eſt étranger. Il peut ſe diſpenſer de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés : s'il ſe comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni excluſion ni préférence, s'il garde le ſecret de chaque ſociété où il eſt reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maiſon dans une autre, s'il n'évite les confidences, s'il ſe refuſe aux tracaſſeries, s'il garde par-tout une certaine dignité, il pourra voir paiſiblement le monde, conſerver ſes mœurs, ſa probité, ſa franchiſe même, pourvu qu'elle vienne d'un eſprit de liberté & non d'un eſprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choiſis pour guides parmi les connoiſſances que m'a donné Milord Edouard. J'ai donc commencé d'être admis dans des ſociétés moins nombreuſes & plus choiſies. Je ne m'étois trouvé juſqu'à préſent qu'à des dînés réglés où l'on ne voit de femme que la maîtreſſe de la maiſon, où tous les déſœuvrés de Paris ſont reçus pour peu qu'on les connoiſſe, où chacun paie comme il peut ſon dîné en eſprit ou en flatterie, & dont le ton bruyant & confus ne diffère pas beaucoup de celui des tables d'auberge.

Je ſuis maintenant initié, à des myſtères plus ſecrets. J'aſſiſte à des ſoupés priés où la porte eſt fermée à tout ſurvenant & où l'on eſt ſûr de ne trouver que des gens qui

conviennent tous, sinon les uns aux autres, au moins à ceux qui les reçoivent. C'est-là que les femmes s'observent moins, & qu'on peut commencer à les étudier; c'est-là que régnent plus paisiblement des propos plus fins & plus satyriques; c'est-là qu'au lieu des nouvelles publiques, des spectacles, des promotions, des morts, des mariages dont on a parlé le matin, on passe discrétement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événemens secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le bien & le mal également plaisans & ridicules, & que peignant avec art & selon l'intérêt particulier les caractères des personnages, chaque interlocuteur sans y penser peint encore beaucoup mieux le sien; c'est-là qu'un reste de circonspection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé, sous lequel feignant de rendre la satyre plus obscure on la rend seulement plus amère; c'est-là, en un mot, qu'on prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant, à considérer ces propos selon nos idées, on auroit tort de les appeller satyriques; car ils sont bien plus railleurs que mordans; & tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général, la satyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée; & de quoi

médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien? A Paris sur-tout où l'on ne saisit les choses que par le côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colère & l'indignation est toujours mal reçu, s'il n'est mis en chanson ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher; aussi ne se fâchent-elles de rien; elles aiment à rire: & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les frippons sont d'honnêtes-gens comme tout le monde; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule, sa caustique empreinte est ineffaçable; il ne déchire pas seulement les mœurs, la vertu, il marque jusqu'au vice même; il fait calomnier les méchans. Mais revenons à nos soupers.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces sociétés délite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, & parmi lesquelles règnent même le plus souvent des liaisons secretes, ne pouvoir rester une heure entr'elles six, sans y faire intervenir la moitié de Paris, comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire & qu'il n'y eut-là personne qui méritât de les intéresser. Te souvient-il, ma Julie, comment en soupant chez ta Cousine ou chez toi, nous savions, en dépit de la contrainte & du mystère, faire tomber l'entretien sur des sujets qui eussent du rapport à nous, & comment à chaque réflexion touchante, à chaque allusion subtile, un regard plus vif qu'un éclair, un soupir plutôt deviné qu'a-

perçu, en portoit le doux sentiment d'un cœur à l'autre.

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on se fait réciproquement & selon le goût du temps mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui & au silence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà, hors le tête-à-tête qui m'est & me sera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaisons de ce pays.

Au milieu de tout cela qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussi-tôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout se prête à le considérer par toutes ses faces, & l'on est étonné du sens & de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres. (*h*) Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de

(*h*) Pourvu, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité, car alors chacun renchérit; tout part à l'instant, & il n'y a plus moyen de reprendre de ton sérieux. Je me rappelle un certain Paquet de gimblettes qui troubla si plaisamment une représentation de la foire. Les acteurs dérangés n'étoient que des animaux; mais que de choses sont gimblettes pour beaucoup d'hommes! On sait qui Fontenelle a voulu peindre dans l'histoire de Tyrinthens.

philosophes que dans celle d'une jolie femme de Paris ; les conclusions y seroient même souvent moins sévères, car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois ; mais ici où toute la morale est un pur verbiage, on peut être austère sans conséquence, & l'on ne seroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut que le sage même n'y put atteindre. Au reste, hommes & femmes, tous instruits par l'expérience du monde & sur-tout par leur conscience, se réunissent pour penser de leur espèce aussi mal qu'il est possible, toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médisant du cœur de l'homme.

Malgré cette avilissante doctrine, un des sujets favoris de ces paisibles entretiens c'est le sentiment ; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié ; cela seroit d'une fadeur à mourir. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales & quintessencié par-tout ce que la métaphysique a de plus subtil. Je puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler de sentiment, ni si peu compris ce qu'on en disoit. Ce sont des raffinemens inconcevables. O Julie, nos cœurs grossiers n'ont jamais rien su de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en soit

du sentiment chez les gens du monde comme d'Homere chez les Pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. Ils dépensent ainsi tout leur sentiment en esprit, & il s'en exhale tant dans le discours qu'il n'en reste plus pour la pratique. Heureusement, la bienséance y supplée, & l'on fait par usage à peu près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes passagères, qu'on s'impose pour faire bien parler de soi; car quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-temps ou à coûter trop cher, adieu le sentiment; la bienséance n'en exige pas jusques-là. A cela près, on ne sauroit croire à quel point tout est compassé, mesuré, pésé, dans ce qu'ils appellent les procédés; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, ils l'ont mis en regle, & tout est regle parmi eux. Ce peuple imitateur seroit plein d'originaux qu'il seroit impossible d'en rien savoir; car nul homme n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres*; c'est la première maxime de la sagesse du pays. *Cela se fait, cela ne se fait pas.* Voilà la décision suprême.

Cette apparente régularité donne aux usages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choses les plus sérieuses. On sait à point nommé quand il faut envoyer savoir des nouvelles, quand il faut se faire écrire, c'est-à-dire, faire une

visite, qu'on ne fait pas; quand il faut la faire soi-même ; quand il est permis d'être chez soi ; quand on doit n'y pas être, quoiqu'on y soit ; quelles offres l'un doit faire ; quelles offres l'autre doit rejetter ; quel degré de tristesse on doit prendre à telle ou telle mort; (*) combien de temps on doit pleurer à la campagne ; le jour où l'on peut revenir se consoler à la ville ; l'heure & la minute où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au spectacle. Tout le monde y fait à la fois la même chose dans la même circonstance : Tout va par temps comme les mouvemens d'un régiment en bataille : Vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or, comme il n'est pas possible que tous ces gens, qui font exactement la même chose, soient exactement affectés de même, il est clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoître ; il est clair que tout ce jargon n'est qu'un vain formulaire, & sert moins à juger des mœurs, que du ton qui regne à Paris. On apprend ainsi les propos qu'on y tient, mais rien de ce qui peut servir à les apprécier. J'en dis autant de la

(*) S'affliger à la mort de quelqu'un, est un sentiment d'humanité & un témoignage de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu, ce quelqu'un fût-il même notre Père. Quiconque en pareil cas n'a point d'affliction dans le cœur, n'en doit point montrer au-dehors ; car il est beaucoup plus essentiel de fuir la fausseté, que de s'affranchir aux bienséances.

plupart des écrits nouveaux ; j'en dis autant de la scene même qui depuis Moliere est bien plus un lieu où se débitent de jolies conversations, que la représentation de la vie civile. Il y a ici trois théatres, sur deux desquels on représente des Etres chimériques, savoir, sur l'un des Arlequins, des Pantalons, des Scaramouches ; sur l'autre, des Dieux, des Diables, des Sorciers ; sur le troisième, on représente ces pieces immortelles, dont la lecture nous faisoit tant de plaisirs, & d'autres plus nouvelles qui paroissent de temps en temps sur la scene. Plusieurs de ses pieces sont tragiques ; mais peu touchantes, & si l'on y trouve quelques sentimens naturels & quelque vrai rapport au cœur humain, elles n'offrent aucune sorte d'instruction sur les mœurs particuliers du peuple qu'elles amusent.

L'institution de la Tragédie avoit chez ses inventeurs un fondement de Religion qui suffisoit pour l'autoriser. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un spectacle instructif & agréable dans les malheurs des Perses leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on représente à Berne, à Zurich, à la Haie, l'ancienne tyrannie de la Maison d'Autriche, l'amour de la pâtrie & de la liberté nous rendra ces pieces intéressantes ; mais qu'on me dise de quel usage sont ici les Tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius ? Les

Tragédies grecques rouloient sur des événemens réels ou réputés tels par les spectateurs, & fondés sur des traditions historiques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'ame des grands ? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leurs donnent souvent de mauvaises nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois ? Juge de la vraisemblance & de l'utilité de tant de pieces qui roulent toutes sur ce chimérique sujet !

Quant à la Comédie, il est certain qu'elle doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, afin qu'il s'y corrige de ses vices & de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence & Plaute se trompérent dans leur objet ; mais avant eux Aristophane & Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs Athéniennes, & depuis, le seul Molière peignit plus naïvement encore celles des François du siécle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé ; mais il n'est plus revenu de Peintre. Maintenant on copie au théatre les conversations d'une centaine de maisons de Paris. Hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou six cens mille ames dont il n'est jamais question sur la scene. Molière osa peindre des bourgeois & des artisans aussi-bien que des marquis ; Socrate faisoit parler des cochers, menuisiers, cordonniers, maçons ;

Mais les Auteurs d'aujourd'hui qui sont des gens d'un autre air, se croiroient déshonorés, s'ils savoient ce qui se passe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres, & ils cherchent dans le rang de leurs personnages, l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les spectateurs eux-mêmes sont devenus si délicats, qu'ils craindroient de se compromettre à la Comédie comme en visite, & ne daigneroient pas aller voir en représentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils sont comme les seuls habitans de la terre; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un Carrosse, un Suisse, un Maître d'hôtel, c'est être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exister. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers, & ne valent guère la peine qu'on les compte, si ce n'est pour le mal qu'ils font. C'est pour eux uniquement que sont faits les spectacles. Ils s'y montrent à la fois comme représentés au milieu du théatre, & comme représentans aux deux côtés; ils sont personnages sur la scene, & comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la

Sphère du monde & des Auteurs se retrécit ; c'est ainsi que la scène moderne ne quitte plus son ennuyeuse dignité. On n'y fait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'est peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y est méprisable & gueux, plus le tableau du peuple y est brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui servent d'exemple aux autres on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours singe & imitateur des riches, va moins au théatre pour rire de leurs folies que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cause Molière lui-même ; il corrigea la Cour en infectant la Ville, & ses ridicules Marquis furent le premier modèle des petits-maîtres bourgeois qui leur succédèrent.

En général il y a beaucoup de discours & peu d'action sur la scène françoise ; peut-être est-ce qu'en effet le françois parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un disoit en sortant d'une pièce de Denis le Tyran, je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on peut dire en sortant des Pièces françoises. Racine & Corneille avec tout leur génie, ne sont eux-mêmes que des parleurs, & leur successeur est le premier qui, à l'imitation des Anglois, ait osé met-

tre quelquefois la scène en représentation. Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelques agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au Public qu'à eux-mêmes ; une Sentence leur coûte moins qu'un sentiment ; les pièces de Racine & de Molière (*k*) exceptées, le *je* est presque aussi scrupuleusement banni de la scène françoise, que des écrits de Port-Royal, & les passions humaines aussi modestes que l'humilité Chrétienne, n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geste & dans le propos qui ne permet jamais à la passion de parler exactement son langage, ni à l'Auteur de revêtir son personnage & de se transporter au lieu de la scène, mais le tient toujours enchaîné sur le théatre & sous les yeux des spectateurs. Aussi les situations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phrases, ni des attitudes élégantes ; & si le désespoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'observer la décence en tombant comme Polixène, il ne tombe

(*k*) Il ne faut point associer en ceci Molière à Racine ; car le premier est, comme tous les autres, plein de maximes & de sentences, sur-tout dans ses pièces en vers : Mais chez Racine tout est sentiment, il a su faire parler chacun pour soi, & c'est en cela qu'il est vraiment unique parmi les Auteurs dramatiques de sa nation.

point, la décence le maintient debout après sa mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'instant d'après sur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point sur la scène le naturel & l'illusion, & n'y veut que de l'esprit & des pensées ; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne se soucie pas d'être séduit pourvu qu'on l'amuse. Personne ne va au spectacle pour le plaisir du spectacle, mais pour voir l'assemblée, pour en être vu, pour ramasser de quoi fournir au caquet après la pièce, & l'on ne songe à ce qu'on voit, que pour savoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux est toujours l'acteur, jamais le personnage qu'il représente. Cet homme qui parle en maître du monde n'est point Auguste, c'est Baron, la veuve de Pompée est Adrienne, Alzire est Mademoiselle Gaussin, & ce fier sauvage est Grandval. Les Comédiens de leur côté négligent entiérement l'illusion dont ils voient que personne ne se soucie. Ils placent les Héros de l'antiquité entre six rangs de jeunes parisiens ; ils claquent les modes françoises sur l'habit romain ; on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré au blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque personne, & ne fait rien au succès des pièces ; comme on ne voit que l'acteur dans le personnage, on ne voit non plus que l'Auteur dans le drame, & si le costume est né-

gligé, cela se pardonne aisément; car on sait bien que Corneille n'étoit pas tailleur, ni Crébillon perruquier.

Ainsi, de quelque sens qu'on envisage les choses, tout n'est ici que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scène comme dans le monde on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait, & qu'a-t-on besoin de l'apprendre? si-tôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de sa conduite, n'a-t-il pas tout fait, n'est-il pas jugé? l'honnête-homme d'ici n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses, & un seul propos inconsidéré, lâché sans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne ressemblent guères à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours sans égard à leurs œuvres; je vois aussi que dans une grande ville la société paroît plus douce, plus facile, plus sûre même que parmi des gens moins étudiés; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes? Je n'en sais rien. Ce ne sont encore-là que des apparences, & sous ces dehors si ouverts & si agréables les cœurs sont peut-être plus cachés, plus enfoncés en dedans que les nôtres. Etranger, isolé, sans affaires, sans liaisons, sans plaisirs & ne

voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer.

Cependant je commence à sentir l'ivresse où cette vie agitée & tumultueuse plonge ceux qui la menent, & je tombe dans un étourdissement semblable à celui d'un homme aux yeux duquel on fait passer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui frappent n'attache mon cœur, mais tous ensemble en troublent & suspendent les affections, au point d'en oublier quelques instans ce que je suis & à qui je suis. Chaque jour en sortant de chez moi j'enferme mes sentimens sous la clef, pour en prendre d'autres qui se prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Insensiblement je juge & raisonne comme j'entends juger & raisonner tout le monde. Si quelquefois j'essaie de secouer les préjugés & de voir les choses comme elles sont, à l'instant je suis écrasé d'un certain verbiage qui ressemble beaucoup à du raisonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi Philosophe qui regarde à la réalité des choses; que le vrai sage ne les considère que par les apparences; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour loix, & que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les fous.

Forcé de changer ainsi l'ordre de mes affections morales; forcé de donner un prix à des chimères, & d'imposer silence

à la nature & à la raison, je vois ainsi défigurer ce divin modèle que je porte au dedans de moi, & qui servoit à la fois d'objet à mes desirs & de règle à mes actions, je flotte de caprice en caprice, & mes goûts étant sans cesse asservis à l'opinion, je ne puis être sûr un seul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, consterné, de sentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé si bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le soir pénétré d'une secrète tristesse, accablé d'un dégoût mortel, & le cœur vuide & gonglé comme un ballon rempli d'air. O amour! ô purs sentimens que je tiens de lui!..... avec quel charme je rentre en moi-même! avec quel transport j'y retrouve encore mes premières affections & ma première dignité? Combien je m'applaudis d'y revoir briller dans tout son éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne, ô Julie, assise sur un trône de gloire & dissipant d'un souffle tous ces prestiges! Je sens respirer mon ame oppressée, je crois avoir recouvré mon existence & ma vie, & je reprends avec mon amour tous les sentimens sublimes qui le rendent digne de son objet.

LETTRE XVIII.

DE JULIE.

JE viens, mon bon ami, de jouir d'un des plus doux spectacles qui puissent jamais charmer mes yeux. La plus sage, la plus aimable des filles est enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête-homme dont elle a comblé les vœux, plein d'estime & d'amour pour elle, ne respire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuse, & je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'est-à-dire, de le partager. Tu n'y seras pas moins sensible, j'en suis bien sûre, toi qu'elle aima toujours si tendrement, toi qui lui fus cher presque dès son enfance, & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chère. Oui, tous les sentimens qu'elle éprouve se font sentir à nos cœurs comme au sien. S'ils sont des plaisirs pour elle, ils sont pour nous des consolations, & tel est le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois suffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous dissimulons pas, pourtant, que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de choses, la voilà sujette à de nouveaux

engagemens, à de nouveaux devoirs, & son cœur qui n'étoit qu'à nous se doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami; nous devons de notre part devenir plus scrupuleux sur les témoignages de son zèle; nous ne devons pas seulement consulter son attachement pour nous, & le besoin que nous avons d'elle, mais ce qui convient à son nouvel état, & ce qui peut aggréer ou déplaire à son mari. Nous n'avons pas besoin de chercher ce qu'exigeoit en pareil cas la vertu; les loix seules de l'amitié suffisent. Celui qui pour son intérêt particulier pourroit compromettre un ami mériteroit-il d'en avoir? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de ses démarches qu'à elle-même, & l'honnêteté de ses intentions suffisoit pour la justifier à ses propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux destinés l'un à l'autre, & son cœur sensible & pur alliant la plus chaste pudeur pour elle-même à la plus tendre compassion pour sa coupable amie; elle couvroit ma faute sans la partager; mais à présent, tout est changé; elle doit compte de sa conduite à un autre; elle n'a pas seulement engagé sa foi, elle a aliéné sa liberté. Dépositaire en même-temps de l'honneur de deux personnes, il ne lui suffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle soit honorée; il ne lui suffit pas de ne

rien faire que de bien, il faut encore qu'elle ne faſſe rien qui ne ſoit approuvé. Une femme vertueuſe ne doit pas ſeulement mériter l'eſtime de ſon mari, mais l'obtenir ; s'il la blâme, elle eſt blâmable ; & fut-elle innocente, elle a tort ſi-tôt qu'elle eſt ſoupçonnée ; car les apparences mêmes ſont au nombre de ſes devoirs.

Je ne vois pas clairement ſi toutes ces raiſons ſont bonnes ; tu en ſeras le Juge ; mais un certain ſentiment intérieur m'avertit qu'il n'eſt pas bien que ma Couſine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le diſe la première. Je me ſuis ſouvent trouvée en faute ſur mes raiſonnemens, jamais ſur les mouvemens ſecrets qui me les inſpirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon inſtinct qu'à ma raiſon.

Sur ce principe, j'ai déjà pris un prétexte pour retirer tes lettres, que la crainte d'une ſurpriſe me faiſoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un ſerrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, & qu'il m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il falloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu, elle m'a embraſſée en pleurant ; nous ſentions ſans nous rien dire combien le tendre langage de l'amitié a peu beſoin du ſecours des paroles.

A l'égard de l'adreſſe à ſubſtituer à la ſienne, j'avois ſongé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'eſt bien la voie la

plus sûre que nous pourrions choisir ; mais si cette jeune femme est dans un rang plus bas que ma Cousine, est-ce une raison d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté ? N'est-il pas à craindre au contraire, que des sentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux, que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié sublime ne soit pour l'autre un commencement de corruption, & qu'en abusant de sa reconnoissance je ne force la vertu même à servir d'instrument au vice ? Ah ! n'est-ce pas assez pour moi d'être coupable sans me donner des complices, & sans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui ? N'y pensons point, mon ami ; j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins sûr, à la vérité, mais aussi moins répréhensible, en ce qu'il ne compromet personne & ne nous donne aucun confident ; c'est de m'écrire sous un nom en l'air, comme par exemple, M. du Bosquet, & de mettre une enveloppe adressée à Regianino que j'aurai soin de prévenir. Ainsi, Regianino lui-même ne saura rien ; il n'aura tout au plus que des soupçons qu'il n'oseroit vérifier, car Milord Edouard de qui dépend sa fortune, m'a répondu de lui. Tandis que notre correspondance continuera par cette voie, je verrai si l'on peut reprendre celle qui nous servit durant le voyage de Valais, ou quelque autre qui soit permanente & sûre.

Quand je ne connoîtrois pas l'état de on cœur, je m'appercevrois, par l'humeur ui regne dans tes relations, que la vie que u menes n'eſt pas de ton goût. Les Lettres e M. de Muralt, dont on s'eſt plaint en rance, étoient moins ſévères que les tien- es ; comme un enfant qui ſe dépite con- e ſes maîtres, tu te venges d'être obligé 'étudier le monde, ſur les premiers qui e l'apprennent. Ce qui me ſurprend le plus ſt que la choſe qui commence par te ré- olter eſt celle qui prévient tous les étran- ers, ſavoir l'accueil des François & le on général de leur ſociété, quoique de on propre aveu tu doives perſonnellement 'en louer. Je n'ai pas oublié la diſtinction e Paris en particulier & d'une grande ville n général ; mais je vois qu'ignorant ce ui convient à l'un ou à l'autre, tu fais ta ritique à bon compte ; avant de ſavoir ſi 'eſt une médiſance ou une obſervation. Quoiqu'il en ſoit, j'aime la Nation fran- oiſe, & ce n'eſt pas m'obliger que d'en nal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle la plupart des inſtructions que nous avons priſes enſemble. Si notre ays n'eſt plus barbare, à qui en avons- ous l'obligation ? Les deux plus grands, es deux plus vertueux des modernes, Ca- inat, Fénélon, étoient tous deux Fran- ois. Henri IV, le Roi que j'aime, le on Roi, l'étoit. Si la France n'eſt pas le ays des hommes libres, il eſt celui des

hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du sage. Hospitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui passent même la vérité qui les blesse, & l'on se feroit lapider à Londres si l'on y osoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laissent dire d'eux à Paris. Mon Père, qui a passé sa vie en France ne parle qu'avec transport de ce bon & aimable Peuple. S'il y a versé son sang au service du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans sa retraite, & l'honore encore de ses bienfaits ; ainsi je me regarde comme intéressée à la gloire d'un pays où mon Père a trouvé la sienne. Mon ami, si chaque peuple a ses bonnes & ses mauvaises qualités, honore au moins la vérité qui loue, aussi bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus : pourquoi perdrois-tu en visites oisives le temps qui te reste à passer aux lieux où tu es ? Paris est-il moins que Londres le théatre des talens, & les étrangers y font-ils moins aisément leur chemin ? Crois-moi, tous les Anglois ne sont pas des Lors Edouards, & tous les François ne ressemblent pas à ses beaux diseurs qui te déplaisent si fort. Tente, essaie, fais quelques épreuves, ne fût-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent si bien. Le père de ma Cousine dit que tu connois la constitution de l'Empire & les intérêts des Princes. Milord Edouard trouve aussi que tu n'as pas

mal

mal étudié les principes de la politique & les divers systêmes de gouvernement. J'ai dans la tête que les pays du monde où le mérite est le plus honoré, est celui qui te convient le mieux, & que tu n'as besoin que d'être connu pour être employé. Quant à la Religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre ? La raison n'est-elle pas le préservatif de l'intolérance & du fanatisme ? Est-on plus bigot en France qu'en Allemagne ? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de S. Saphorin a fait à Vienne ? Si tu considères le but, les plus prompts essais ne doivent-ils pas accélérer les succès ? Si tu compares les moyens, n'est-il pas plus honnête encore de s'avancer par ses talens que par ses amis ? si tu songes..... ah, cette mer !..... un plus long trajet.... j'aimerois mieux l'Angleterre, si Paris étoit au-delà.

A propos de cette grande Ville, oserois-je relever une affectation que je remarque dans tes Lettres ? Toi qui me parlois des Valaisanes avec tant de plaisir, pourquoi ne me dis-tu rien des Parisiennes ? Ces femmes galantes & célébres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques Montagnardes simples & grossières ? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus séduisantes personnes de l'univers ? Désabuse-toi, mon ami ; ce que tu peux faire de pis pour mon repos, est de ne me point parler d'elles, & quoique tu

m'en puisses dire, ton silence à leur égard m'est beaucoup plus suspect que tes éloges.

Je serois bien-aise aussi d'avoir un petit mot sur l'Opéra de Paris dont ont dit ici des merveilles; car enfin, la musique peut être mauvaise, & le spectacle avoir ses beautés; s'il n'en a pas, c'est un sujet pour ta médisance, & du moins tu n'offenseras personne.

Je ne sais si c'est la peine de te dire qu'à l'occasion de la nôce il m'est encore venu ces jours passés deux épouseurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun, gîtant, chassant de château en château; l'autre du pays allemand par le coche de Berne. Le premier est une manière de petit-maître, parlant assez résolument pour faire trouver ses réparties spirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre est un grand nigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un sot qui ne sait que dire, & du mal-aise d'un libertin qui ne se sent pas à sa place auprès d'une honnête fille. Sachant très-positivement les intentions de mon père au sujet de ces deux Messieurs, j'use avec plaisir de la liberté qu'il me laisse de les traiter à ma fantaisie, & je ne crois pas que cette fantaisie laisse durer long-temps celle qui les amene. Je les hais d'oser attaquer un cœur où tu règnes, sans armes pour te le disputer; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore, mais où les prendroient-

ils, eux & d'autres & tout l'univers? Non, non, sois tranquille, mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il se présenteroit un autre toi-même, encore le premier venu seroit-il le seul écouté. Ne t'inquiéte donc point de ces deux espèces dont je daigne à peine te parler. Quel plaisir j'aurois à leur mesurer deux doses de dégoût si parfaitement égales qu'ils prissent la résolution de partir ensemble comme ils sont venus, & que je pusse t'apprendre à la fois le départ de tous deux.

M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des Epitres de Pope que j'ai lues avec ennui. Je ne sais pas, au vrai, lequel des deux auteurs a raison; mais je sais bien que le livre de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne soit tenté de faire en quittant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi, d'autre manière de juger de mes Lectures que de sonder les dispositions où elles laissent mon ame, & j'imagine à peine quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien (*l*).

Adieu, mon trop cher Ami, je ne voudrois pas finir si-tôt; mais on m'attend, on m'appelle. Je te quitte à regret, car je suis gaie & j'aime à partager avec toi mes plaisirs; ce qui les anime & les redouble est

(*l*) Si le lecteur approuve cette règle, & qu'il s'en serve pour juger ce Recueil, l'Editeur n'appellera pas de son jugement.

que ma mère, se trouve mieux depuis quelques jours ; elle s'est sentie assez de force pour assister au mariage, & servir de mère à sa Nièce, ou plutôt à sa seconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joie. Juge de moi, qui méritant si peu de la conserver tremble toujours de la perdre. En vérité, elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans sa plus parfaite santé ; il semble même qu'un reste de langueur rende sa naïve politesse encore plus touchante. Non, jamais cette incomparable mère ne fut si bonne, si charmante, si digne d'être adorée ! ... Sais-tu qu'elle a demandé plusieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe ? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que si jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien seroit son premier ouvrage. Ah ! si ton cœur sait être sensible, qu'il a besoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer!

LETTRE XIX

A Julie.

Tiens, ma Julie, grondes-moi, querelles-moi, bats-moi ; je souffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je pense. Qui sera le dépositaire de tous mes sentimens, si ce n'est toi qui les éclaires, & avec qui mon cœur se permettroit

il de parler, si tu refusois de l'entendre ? Quand je te rends compte de mes observations & de mes jugemens, c'est pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves ; & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me presser de t'en instruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuserai point sur ce que je t'en parle en confidence ; car je ne dis jamais rien d'un tiers que je ne sois prêt à lui dire en face, & dans tout ce que je t'écris des Parisiens, je ne fais que répéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en savent point mauvais gré ; ils conviennent de beaucoup de choses. Ils se plaignoient de notre Muralt, je le crois bien : on voit, on sent combien il les hait, jusques dans les éloges qu'il leur donne, & je suis bien trompé si, même dans ma critique, on n'apperçoit le contraire. L'estime & la reconnoissance que m'inspirent leurs bontés, ne font qu'augmenter ma franchise, elle peut n'être pas inutile à quelques-uns ; & à la manière dont tous supportent la vérité dans ma bouche, j'ose croire que nous sommes dignes, eux de l'entendre & moi de la dire. C'est en cela, Julie, que la vérité qui blâme est plus honorable que la vérité qui loue ; car la louange ne sert qu'à corrompre ceux qui la goûtent, & les plus indignes en sont toujours les plus affamés ; mais la censure est utile & le mérite seul fait la supporter. Je te le dis du fond de mon

cœur, j'honore le François comme le seul peuple qui aime véritablement les hommes & qui soit bienfaisant par caractère ; mais c'est pour cela même que j'en suis moins disposé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus, je n'en dirois rien ; s'ils n'avoient point de vices, ils ne seroient pas hommes ; ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles elles me sont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me conviennent pas & que tu m'as interdits toi-même. L'austérité républicaine n'est pas de mise en ce pays; il y faut des vertus plus flexibles, & qui sachent mieux se plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite est honoré, j'en conviens ; mais ici les talens qui menent à la réputation ne sont point ceux qui menent à la fortune, & quand j'aurois le malheur de posséder ces derniers, Julie se résoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu ? En Angleterre c'est toute autre chose, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France, cela n'empêche pas qu'on n'y puisse parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement, l'estime publique y est un plus grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord

Édouard, eſt d'employer cette voie en ma faveur, & le mien de juſtifier ſon zele. Le lieu de la terre où je ſuis le plus loin de toi eſt celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie! s'il eſt difficile d'obtenir ta main, il l'eſt bien plus de la mériter, & voilà la noble tache que l'amour m'impoſe.

Tu m'ôtes d'une grande peine en me donnant de meilleures nouvelles de ta mère. Je t'en voyois déjà ſi inquiete avant mon départ, que je n'oſai te dire ce que j'en penſois, mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuſe. Conſerves-la moi, parce qu'elle m'eſt chère, parce que mon cœur l'honore, parce que ſes bontés ſont mon unique eſpérance, & ſur-tout parce qu'elle eſt mère de ma Julie.

Je te dirai ſur les deux épouſeurs, que je n'aime point ce mot, même par plaiſanterie. Du reſte, le ton dont tu me parles d'eux, m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puiſque tu crois les haïr. Mais j'admire ta ſimplicité de penſer connoître la haine. Ne vois-tu pas que c'eſt l'amour dépité que tu prends pour elle? Ainſi murmure la blanche colombe dont on pourſuit le bien-aimé. Va Julie, va fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque choſe, je pourrai ceſſer de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obſédée par ces deux importuns! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.

LETTRE XX

DE JULIE.

MOn ami, j'ai remis à M. d'Orbe un paquet qu'il s'eſt chargé de t'envoyer à l'adreſſe de M. Sylveſtre, chez qui tu pourras le retirer; mais je t'avertis d'attendre pour l'ouvrir que tu ſois ſeul & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton uſage.

C'eſt une eſpèce d'amulette que les amans portent volontiers. La manière de s'en ſervir eſt bizarre. Il faut la contempler tous les matins un quart d'heure, juſqu'à ce qu'on ſe ſente pénétré d'un certain attendriſſement. Alors on l'applique ſur ſes yeux, ſur ſa bouche & ſur ſon cœur; cela ſert, dit-on, de préſervatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces ſortes de taliſmans une vertu électrique très-ſingulière, mais qui n'agit qu'entre les amans fidéles. C'eſt de communiquer à l'un l'impreſſion des baiſers de l'autre à plus de cent lieues delà. Je ne garantis pas le ſuccès de l'expérience; je ſais ſeulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquilliſe-toi ſur les deux galans ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller, car déſormais le nom ne fait plus rien

à la chose. Ils sont partis : qu'ils aillent en paix ; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.

LETTRE XXI

A JULIE.

TU l'as voulu, Julie, il faut donc te les dépeindre ces aimables Parisiennes ? orgueilleuse ! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalousie, avec ta modestie & ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée sous cette curiosité. Quoiqu'il en soit, je serai vrai ; je puis l'être ; je le serois de meilleur cœur si j'avois davantage à louer. Que ne sont-elles cent fois plus charmantes ! que n'ont-elles assez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens !

Tu te plaignois de mon silence ? Eh mon Dieu, que t'aurois-je dit ? En lisant cette lettre, tu sentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaisannes tes voisines, & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'est que les unes me rappelloient à toi sans cesse, & que les autres .... lis, & puis tu me jugeras. Au reste, peu de gens pensent comme moi des Dames françoises, si même je ne suis sur leur compte tout à fait seul de mon avis. C'est sur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu saches

que je te les repréſente, non peut-être comme elles ſont, mais comme je les vois. Malgré cela, ſi je ſuis injuſte envers elles, tu ne manqueras pas de me cenſurer encore, & tu ſeras plus injuſte que moi; car tout le tort eſt à toi ſeule.

Commençons par l'extérieur. C'eſt à quoi s'en tiennent la plupart des obſervateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractère auſſi-bien que de viſage, & comme l'un ne leur eſt guère plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par-là. Elles ſont tout au plus paſſables de figure, & généralement, plutôt mal que bien; je laiſſe à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites elles n'ont pas la taille fine, auſſi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguiſent; en quoi je trouve aſſez ſimples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche eſt aiſée & commune. Leur port n'a rien d'affecté, parce qu'elles n'aiment point à ſe gêner; mais elles ont naturellement un certaine *diſinvoltura* qui n'eſt pas dépourvue de graces, & qu'elles ſe piquent ſouvent de pouſſer juſqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, & ſont communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge, c'eſt l'au-

tre extrêmité des Valaisanes. Avec des corps fortement serrés, elles tâchent d'en imposer sur la consistance ; il y a d'autres moyens d'en imposer sur la couleur. Quoique je n'aie apperçu ces objets que de fort loin, l'inspection en est si libre, qu'il reste peu de chose à deviner. Ces Dames paroissent mal entendre en cela leurs intérêts ; car pour peu que le visage soit agréable, l'imagination du spectateur les serviroit au surplus beaucoup mieux que ses yeux, & suivant le Philosophe gascon, la faim entière est bien plus âpre que celle qu'on a déjà rassasiée, au moins par un sens.

Leurs traits sont peu réguliers, mais si elles ne sont pas belles, elles ont de la physionomie qui supplée à la beauté, & l'éclipse quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans, ne sont pourtant ni pénétrans ni doux : quoi qu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expression qu'elles leur donnent par ce moyen, tient plus du feu de la colère que de celui de l'amour; naturellement ils n'ont que de la gaieté, ou s'ils semblent quelquefois demander un sentiment tendre, ils ne le promettent jamais. (*)

Elles se mettent si bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation, qu'elles servent en cela, comme en tout, de mo-

(*) Parlons pour nous, mon cher Philosophe ; pourquoi d'autres ne seroient-ils pas plus heureux? Il n'y a qu'une coquette qui promette à tout le monde ce qu'elle ne doit tenir qu'à un seul.

dèle au reste de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles sont de toutes les femmes, les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales, mais les parisiennes dominent la mode, la savent plier chacune à son avantage. Les premières sont comme des copistes ignorans & serviles qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe ; les autres sont des auteurs qui copient en maîtres, & savent établir les mauvaises leçons.

Leur parure est plus recherchée que magnifique ; il y regne plus d'élégance que de richesse. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre, la propreté qui leur fait aimer à changer souvent d'ajustement, les préserve d'une somptuosité ridicule; elles n'en dépensent pas moins, mais leur dépense est mieux entendue ; au lieu d'habits rapés & superbes comme en Italie, on voit ici des habits plus simples & toujours frais. Les deux sexes ont à cet égard la même modération, la même délicatesse, & ce goût me fait grand plaisir : j'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple, excepté le nôtre, où les femmes sur-tout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états, & l'on auroit peine à distinguer une Ducheſſe d'une bourgeoise, si la première n'avoit l'art de trouver des distinctions que l'autre n'oseroit imiter. Or, ceci semble avoir sa diffi-

culté ; car quelque mode qu'on prenne à la Cour, cette mode eſt ſuivie à l'inſtant à la ville, & il n'en eſt pas des bourgeoiſes de Paris comme des provinciales & des étrangères, qui ne ſont jamais qu'à la mode qui n'eſt plus. Il n'en eſt pas encore, comme dans les autres pays, où les plus grands étant auſſi les plus riches, leurs femmes ſe diſtinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voie, elles ſeroient bientôt effacées par celles des Financiers.

Qu'ont-elles donc fait ? Elles ont choiſi des moyens plus ſûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexions. Elles ſavent que des idées de pudeur & de modeſtie ſont profondément gravées dans l'eſprit du peuple. C'eſt-là ce qui leur a ſuggéré des modes inimitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obſtine à nommer groſſiérement du fard ; elles ſe ſont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge, car le mot changé, la choſe n'eſt plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte eſt en ſcandale au public ; elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vu..... oh bien des choſes que ma Julie, toute Demoiſelle qu'elle eſt ne verra ſûrement jamais ! Elles ont mis dans leurs manières le même eſprit qui dirige leur ajuſtement. Cette pudeur charmante qui diſtingue, honore & embellit ton ſexe, leur a paru vile & rotu-

rière ; elles ont animé leur geſte & leur propos d'une noble impudence, & il n'y a point d'honnête-homme à qui leur regard aſſuré ne faſſe baiſſer les yeux. C'eſt ainſi que ceſſant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préférent leur rang à leur ſexe, & imitent les filles de joie, afin de n'être pas imitées.

J'ignore juſqu'où va cette imitation de leur part, mais je ſais qu'elles n'ont pu tout-à-fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrés, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles & aux charmes que pouvoit leur prêter l'*amoroſo penſier* des amans, que de reſter miſes comme des Bourgeoiſes, & ſi cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'eſt qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'eſt pas trop en ſûreté contre les inſultes de la populace. Ces inſultes ſont le cri de la pudeur révoltée, & dans cette occaſion comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienſéance des gens polis, retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modeſtie ; c'eſt préciſément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien ſoldateſque & au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il

eſt plus univerſel, & il n'eſt guère ſenſible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg ſaint Germain juſqu'aux halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard, ne ſoit d'une hardieſſe à déconcerter quiconque n'a rien vu de ſemblable en ſon pays; & de la ſurpriſe où jettent ces nouvelles manières naît cet air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'eſt encore pis ſi-tôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'eſt point la voix douce & mignarde de nos Vaudoiſes. C'eſt un certain accent dur, aigre, interrogatif, impérieux, moqueur, & plus fort que celui d'un homme. S'il reſte dans leur ton quelque grace de leur ſexe, leur manière intrépide & curieuſe de fixer les gens, acheve de l'éclipſer. Il ſemble qu'elles ſe plaiſent à jouir de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voient pour la première fois; mais il eſt à croire que cet embarras leur plairoit moins ſi elles en démêloient mieux la cauſe.

Cependant, ſoit prévention de ma part en faveur de la beauté, ſoit inſtinct de la ſienne à ſe faire valoir, les belles femmes me paroiſſent en général un peu plus modeſtes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réſerve ne leur coûte guère, elles ſentent bien leurs avantages, elles ſavent qu'elles n'ont pas beſoin d'agaceries pour attirer. Peut-être auſſi que l'impudence eſt plus ſenſible & choquante

jointe à la laideur, & il eſt ſûr qu'on couvriroit plutôt de ſoufflets que de baiſer un laid viſage effronté ; au lieu qu'avec la modeſtie il peut exciter une tendre compaſſion qui mene quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque choſe de plus doux dans le maintien des jolies perſonnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manières, & elles ſont toujours ſi viſiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'eſt jamais expoſé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloiſes, de dire à une femme qu'elle eſt belle pour avoir le plaiſir de le lui apprendre.

La gaieté naturelle à la nation, ni le deſir d'imiter les grands airs ne ſont pas les ſeules cauſes de cette liberté de propos & de maintient qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroît avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mêlange indiſcret & continuel des deux ſexes, qui fait contracter à chacun deux, l'air, le langage, & les manières de l'autre. Nos Suiſſeſſes aiment aſſez à ſe raſſembler entr'elles ; (*n*) elles y vivent dans une douce familiarité, & quoiqu'apparemment elles ne haïſſent pas le commerce des hommes, il eſt certain que la préſence de ceux-ci

(*n*) Tout cela eſt fort changé. Par les circonſtances, ces lettres ne ſemblent écrites que depuis quelque vingtaines d'années. Aux mœurs, au ſtyle, on les croiroit de l'autre ſiécle.

jette une ſorte de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'eſt tout le contraire ; les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne ſont à leur aiſe qu'avec eux. Dans chaque ſociété la maîtreſſe de la maiſon eſt preſque toujours ſeule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent ſe répandre par-tout ; mais Paris eſt plein d'aventuriers & de célibataires qui paſſent leur vie à courir de maiſon en maiſon, & les hommes ſemblent comme les eſpèces ſe multiplier par la circulation. C'eſt donc-là qu'une femme apprend à parler, agir & penſer comme eux, & eux comme elle. C'eſt-là, qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paiſiblement de ces inſultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe ? ſérieuſement ou par plaiſanterie, on s'occupe d'elle & c'eſt tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme ſurvienne, à l'inſtant le ton de cérémonie ſuccède à la familiarité, les grands airs commencent, l'attention des hommes ſe partage, & l'on ſe tient mutuellement dans une ſecrete gêne dont on ne ſort plus qu'en ſe ſéparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les Spectacles, c'eſt-à-dire, à y être vues ; mais leur embarras chaque fois qu'elles y veulent aller eſt de trouver une compagne ; car l'uſage ne permet à aucune fem-

me d'y aller seule en grande loge, pas même avec son mari, pas même avec un autre homme. On ne sauroit dire combien dans ce pays si sociale ces parties sont difficiles à former ; de dix qu'on en projette, il en manque neuf ; le desir d'aller au spectacle les fait lier, l'ennui d'y aller ensemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aisément cet usage inepte ; car, où est la raison de ne pouvoir se montrer seule en public ? Mais c'est peut-être ce défaut de raison qui le conserve. Il est bon de tourner autant qu'on peut les bienséances sur des choses où il seroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller sans compagne à l'Opéra ? Ne vaut-il pas mieux réserver ce droit pour recevoir en particulier ses amis ?

Il est sûr que mille liaisons secretes doivent être le fruit de leur manière de vivre éparses & isolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'absurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet usage est plus honnête, mais qu'il est plus agréable, & c'est ce que je ne crois pas plus vrai ; car quel amour peut régner où la pudeur est en dérision, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté ? Aussi comme le grand fléau de tous ces gens si dissipés est l'ennui, les

femmes se soucient-elles moins d'être aimées qu'amusées ; la galanterie & les soins valent mieux que l'amour auprès d'elles, & pourvu qu'on soit assidu, peu leur importe qu'on soit passionné. Les mots mêmes d'amour & d'amant sont bannis de l'intime société des deux sexes, & relégués avec ceux de *chaîne* & de *flamme* dans les Romans qu'on ne lit plus.

Il semble que tout l'ordre des sentimens naturels soit ici renversé. Le cœur n'y forme aucune chaîne, il n'est point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit est réservé aux seules femmes mariées, & n'exclud du choix personne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mère eut vingt amans que sa fille un seul. L'adultére n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienséance ; les Romans les plus décens, ceux que tout le monde lit pour s'instruire, en sont pleins, & le désordre n'est plus blâmable, si-tôt qu'il est joint à l'infidélité. O Julie ! Telle femme qui n'a pas craint de souiller cent fois le lit conjugal, oseroit d'une bouche impure accuser nos chastes amours, & condamner l'union de deux cœurs sincéres qui ne surent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que partout ailleurs. C'est un Sacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce Sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils : il semble n'être que l'accord de deux personnes

libres qui conviennent de demeurer enſemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans ; mais qui n'ont, au ſurplus, aucune ſorte de droit l'une ſur l'autre ; & un mari qui s'aviſeroit de contrôler ici la mauvaiſe conduite de ſa femme, n'exciteroit pas moins de murmures que celui qui ſouffriroit chez nous le déſordre public de la ſienne. Les femmes, de leur côté, n'uſent pas de rigueur envers leurs maris, & l'on ne voit pas encore qu'elles les faſſent punir d'imiter leurs infidélités. Au reſte, comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été conſulté ? Qui n'épouſe que la fortune ou l'état, ne doit rien à la perſonne.

L'amour même, l'amour a perdu ſes droits & n'eſt pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux ſont ici des garçons & des filles qui demeurent enſemble pour vivre avec plus de liberté ; les amans ſont des gens indifférens qui ſe voient par amuſement, par air, par habitude, ou pour le beſoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaiſons, on n'y conſulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'eſt, ſi l'on veut, ſe connoître, vivre enſemble, s'arranger, ſe voir, moins encore s'il eſt poſſible. Une liaiſon de galanterie dure un peu plus qu'une viſite ; c'eſt un recueil de jolis entretiens & de jolies Lettres pleines de portraits, de ma-

ximes, de philosophie, & de bel esprit. A l'égard du physique il n'exige pas tant de mystère ; on a très-sensément trouvé qu'il falloit régler sur l'instant des desirs la facilité de les satisfaire ; la première venue, le premier venu ; l'amant ou un autre, un homme est toujours un homme, tous sont presque également bons, & il y a du moins à cela de la conséquence ; car, pourquoi seroit-on plus fidèle à l'amant qu'au mari ? Et puis à certain âge tous les hommes sont à peu près le même homme, toutes les femmes la même femme ; toutes ces poupées sortent de chez la même marchande de modes, & il n'y a guere d'autre choix à faire, que ce qui tombe le plus commodément sous la main.

Comme je ne sais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé sur un ton si extraordinaire, qu'il ne m'a pas été possible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'est que chez la plupart des femmes, l'amant est comme un des gens de la maison : s'il ne fait pas son devoir, on le congédie & l'on en prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuie du métier, il quitte & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes assez capricieuses pour essayer même du maître de la maison ; car enfin, c'est encore une espèce d'homme. Cette fantaisie ne dure pas ; quand elle est passée, on le chasse & l'on en prend un autre, ou s'il s'obstine on

le garde & l'on en prend un autre.

Mais, disois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges usages, comment une femme vit-elle ensuite avec tous ces autres-là, qui ont ainsi pris ou reçu leur congé ? Bon! reprit-il, elle n'y vit point. On ne se voit plus; on ne se connoît plus. Si jamais la fantaisie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoissance à faire, & ce seroit beaucoup qu'on se souvint de s'être vus. Je vous entends, lui dis-je; mais j'ai beau réduire ces exagérations; je ne conçois pas comment, après une union si tendre, on peut se voir de sang froid; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé; comment on ne tressaillit pas à sa rencontre! Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos tressaillemens! vous voudriez donc que nos femmes ne fissent autre chose que tomber en syncope?

Supprime une partie de ce tableau trop chargé, sans doute; place Julie à côté du reste, & souviens-toi de mon cœur; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer : plusieurs de ces impressions désagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal se présente ayant le bien, il ne l'empêche pas de se montrer à son tour; les charmes de l'esprit & du naturel font valoir ceux de la personne. La première répugnance vaincue devient bientôt un sentiment contraire. C'est l'autre point de vue du tableau, & la justice ne

permet pas de l'exposer que par le côté désavantageux.

C'est le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont, & que la société leur donne, pour ainsi dire, un être différent du leur. Cela est vrai, sur-tout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la seule existence dont elles se soucient. En abordant une Dame dans une assemblée, au lieu d'une Parisienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un simulacre de la mode. Sa hauteur, son ampleur, sa démarche, sa taille, sa gorge, ses couleurs, son air, son regard, ses propos, ses manières, rien de tout cela n'est à elle; & si vous la voyiez dans son état naturel, vous ne pourriez la reconnoître. Or, cet échange est rarement favorable à celles qui le font; & en général il n'y a guère à gagner à tout ce qu'on substitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entiérement; elle s'échappe toujours par quelque endroit, & c'est dans une certaine adresse à la saisir que consiste l'art d'observer. Cet art n'est pas difficile vis-à-vis des femmes de ce pays; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir, pour peu qu'on les fréquente assidûment, pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plaît si fort, on les voit bientôt comme elles sont, & c'est alors que toute l'aversion qu'elles ont d'a-

bord inſpirée ſe change en eſtime & en amitié.

Voilà ce que j'eus occaſion d'obſerver la ſemaine dernière dans une partie de campagne où quelques femmes nous avoient aſſez étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux débarqués, ſans trop s'aſſurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaiſir d'y rire de nous à leur aiſe. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablèrent d'abord de traits plaiſans & fins, qui, tombant toujours ſans rejaillir, épuiſèrent bientôt leur carquois. Alors elles s'exécutèrent de bonne grace, & ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne ſais ſi elles ſe trouvèrent bien de cet échange, pour moi je m'en trouvai à merveilles; je vis avec ſurpriſe que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur eſprit ornoit ſi bien le bon ſens que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer; & je déplorois, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables perſonnes ne manquaſſent de raiſon, que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis auſſi que les graces familières & naturelles effaçoient inſenſiblement les airs apprêtés de la ville; car ſans y ſonger on prend des manières aſſortiſſantes aux choſes qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des diſcours ſenſés les grima-

ce

ces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être, & je sentis qu'elles n'avoient besoin pour plaire que de ne se pas déguiser. J'osai soupçonner sur ce fondement que Paris, ce prétendu siége du goût, est peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puisque tous les soins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous restâmes ainsi quatre ou cinq jours ensemble, contens les uns des autres & de nous-mêmes. Au lieu de passer en revue Paris & ses folies, nous l'oubliâmes. Tout notre soin se bornoit à jouir entre nous d'une société agréable & douce. Nous n'eumes besoin ni de satyres ni de plaisanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie mais de gaieté, comme ceux de ta Cousine.

Une autre chose acheva de me faire changer d'avis sur leur compte. Souvent au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maîtresse de la maison. Elle sortoit, alloit s'enfermer pour écrire, & ne rentroit de longtemps. Il étoit aisé d'attribuer ces éclipses à quelques correspondances de cœur, ou de celles qu'on appelle ainsi. Une autre femme en glissa légérement un mot qui fut assez mal reçu; ce qui me fit juger que si l'absente manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curiosité m'ayant don-

né quelqu'attention, quelle fut ma surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris étoient des payſans de la Paroiſſe, qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame! L'un ſurchargé de tailles à la décharge d'un plus riche: l'autre enrôlé dans la milice ſans égard pour ſon âge & pour ſes enfans; (o) l'autre écraſé d'un puiſſant voiſin par un procès injuſte; l'autre ruiné par la grêle, & dont on exigeoit le bail à la rigueur. Enfin, tous avoient quelque grace à demander, tous étoient patiemment écoutés, on n'en rebutoit aucun, & le temps attribué aux billets doux étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne ſaurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaiſir que prenoit une femme ſi jeune & ſi diſſipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'oſtentation. Comment? diſois-je tout attendri; quand ce ſeroit Julie, elle ne feroit pas autrement? Dès cet inſtant je ne l'ai plus regardée qu'avec reſpect, & tous ſes défauts ſont effacés à mes yeux.

Si-tôt que mes recherches ſe ſont tournées de ce côté, j'ai appris mille choſes à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvées ſi inſupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en

(o) On a vu cela dans l'autre guerre, mais non dans celle-ci, que je ſache. On épargne les hommes mariés, & l'on en fait ainſi marier beaucoup.

écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes soient plus éclairées, parlent en général plus sensément, plus judicieusement, & sachent donner au besoin de meilleurs conseils. Otons le jargon de la galanterie & du bel esprit, quel parti tirerons-nous de la conversation d'une Espagnole, d'une Italienne, d'une Allemande? Aucun, & tu sais, Julie, ce qu'il en est communément de nos Suissesses. Mais qu'on ose passer pour peu galant & tirer les Françoises de cette forteresse, dont, à la vérité, elles n'aiment guères à sortir, on trouve encore à qui parler en rase campagne, & l'on croit combattre avec un homme, tant elle sait s'armer de raison & faire de nécessité vertu. Quant au bon caractère, je ne citerai point le zele avec lequel elles servent leurs amis; car il peut regner en cela une certaine chaleur d'amour propre qui soit de tous les pays; mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont assez de constance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un sentiment assez vif: celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie, & elles aiment leurs vieux amis plus tendrement, plus sûrement au moins que leurs jeunes amans.

Une remarque assez commune qui semble être à la charge des femmes, est qu'elles sont tout en ce pays, & par conséquent

plus de mal que de bien ; mais ce qui les justifie est qu'elles font le mal poussées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je disois ci-devant, que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux sexes : car la galanterie françoise a donné aux femmes un pouvoir universel qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour se soutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne se fait que par elles ou pour elles ; l'Olympe & le Parnasse, la gloire & la fortune sont également sous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime qu'autant qu'il plaît aux femmes de leur en accorder ; elles décident souverainement des plus hautes connoissances, ainsi que des plus agréables. Poésie, littérature, histoire, philosophie, politique même, on voit d'abord au style de tous les livres qu'ils sont écrits pour amuser de jolies femmes, & l'on vient de mettre la bible en histoires galantes. Dans les affaires, elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent un ascendant naturel jusques sur leurs maris, non parce qu'ils sont leurs maris, mais parce qu'ils sont hommes, & qu'il est convenu qu'un homme ne refusera rien à aucune femme, fut-ce même la sienne.

Au reste, cette autorité ne suppose ni attachement ni estime, mais seulement de la politesse & de l'usage du monde ; car d'ailleurs, il n'est pas moins essentiel à la galanterie françoise de mépriser les femmes que

de les servir. Ce mépris est une sorte de titre qui leur en impose ; c'est un témoignage qu'on a vécu assez avec elles pour les connoître. Quiconque les respecteroit passeroit à leurs yeux pour novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les Romans. Elles se jugent avec tant d'équité que les honorer seroit être indigne de leur plaire, & la première qualité de l'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent.

Quoiqu'il en soit, elles ont beau se piquer de méchanceté ; elles sont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi sur-tout leur bonté de cœur est utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires sont toujours repoussans & sans commisération, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font sont aussi les plus durs des hommes. C'est donc aux femmes qu'on s'adresse pour avoir des graces ; elles sont le recours des malheureux ; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes ; elles les écoutent, les consolent & les servent. Au milieu de la vie frivole qu'elles menent, elles savent dérober des momens à leurs plaisirs pour les donner à leur bon naturel, & si quelques-unes font un infâme commerce des services qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à secourir le pauvre de leur bourse & l'opprimé de leur crédit. Il est vrai que leurs soins

sont souvent indiscrets, & qu'elles nuisent sans scrupule au malheureux qu'elles ne connoissent pas, pour servir le malheureux qu'elles connoissent; mais comment connoître tout le monde dans un si grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'ame séparée de la véritable vertu, dont le plus sublime effort n'est pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire? A cela près, il est certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce sont elles seules qui conservent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit régner encore; & que sans elles on verroit les hommes avides & insatiables s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris, si je m'en étois tenu aux peintures des faiseurs de Romans & de Comédies, lesquels voient plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent, que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chefs-d'œuvres de vertu qu'elles se dispensent d'imiter en les traitant de chimères, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les Romans sont peut-être la dernière instruction qu'il reste à donner à un peuple assez corrompu pour que tout autre lui soit inutile; je voudrois qu'alors la composition de ces sortes de livres ne fut permise qu'à des gens honnêtes mais sensibles, dont le cœur se peignit dans leurs écrits, à des auteurs qui ne fussent pas au-

dessus des foiblesses de l'humanité, qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austère, & puis du sein du vice les y fussent conduire insensiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne suis en rien de l'opinion commune sur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les graces les plus séduisantes, la coquetterie la plus rafinée, le sublime de la galanterie, & l'art de plaire au souverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repoussante, leurs manières sans modestie. J'imagine que le cœur doit se fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me persuadera jamais qu'elles puissent un moment parler de l'amour, sans se montrer également incapables d'en inspirer & d'en ressentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à se défier de leur caractère, elle les peint frivoles, rusées, artificieuses, étourdies, volages, parlant bien, mais ne pensant point, sentant encore moins, & dépensant ainsi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroît à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur rouge. Ce sont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fonds couvrent en elles du sens, de la raison, de l'humanité, du bon naturel; elles sont moins indiscrettes, moins

tracassières que chez nous, moins peut-être que par-tout ailleurs. Elles sont plus solidement instruites, & leur instruction profite mieux à leur jugement. En un mot, si elles me déplaisent par tout ce qui caractérise leur sexe qu'elles ont défiguré, je les estime par des rapports avec le nôtre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles seroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

Conclusion : si Julie n'eut point existé, si mon cœur eut pu souffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtresse ; mais je m'y serois fait volontiers une amie, & ce trésor m'eut consolé, peut-être, de n'y pas trouver les deux autres. (*p*).

LETTRE XXII

A JULIE.

DEpuis ta lettre reçue, je suis allé tous les jours chez M. Silvestre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu, & dévoré d'une mortelle impatience,

[*p*] Je me garderai de prononcer sur cette lettre ; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles mépriſent, & qui leur refuse les seules dont elles font cas, soit fort propre à être bien reçu d'elles.

j'ai fait le voyage sept fois inutilement. Enfin, la huitième, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains, que sans payer le port, sans m'en informer, sans rien dire à personne, je suis sorti comme un étourdi, & ne voyant le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoissois point, qu'au bout d'une demi-heure cherchant la rue de Tournon où je loge, je me suis trouvé dans le marais, à l'autre extrêmité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement; c'est la première fois que cela m'est arrivé le matin pour affaires; je ne m'en sers même qu'à regret l'après-midi pour quelques visites; car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je serois bien fâché qu'un peu plus d'aisance dans ma fortune, me fit négliger l'usage.

J'étois fort embarrassé dans mon fiacre avec mon paquet; je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs, une sorte de volupté qui me laisse oublier la commodité dans les choses communes, me l'a fait rechercher avec soin dans les vrais plaisirs. Je n'y puis souffrir aucune sorte de distraction, & je veux avoir du temps & mes aises pour savourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiete curiosité dont je n'étois pas le maître: je m'efforçois de palper à travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir, & l'on eût dit qu'il me brûloit les mains;

à voir les mouvemens continuels qu'il faisoit de l'un à l'autre. Ce n'est pas qu'à son volume, à son poids, au ton de ta lettre; je n'eusse quelque soupçon de la vérité; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiste & l'occasion? Voilà ce que je ne conçois pas encore; c'est un miracle de l'amour; plus il passe ma raison, plus il enchante mon cœur, & l'un des plaisirs qu'il me donne est celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin, je vole, je m'enferme dans ma chambre, je m'assèye hors d'haleine, je porte une main tremblante sur le cachet. O première influence du talisman! j'ai senti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, & je me suis bientôt trouvé tellement oppressé, que j'ai été forcé de respirer un moment sur la dernière enveloppe..... Julie!..... O ma Julie!..... le voile est déchiré..... je te vois..... je vois tes divins attraits! Ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchissent.....charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il est prompt, qu'il est puissant, le magique effet de ces traits chéris! Non, il ne faut point, comme tu prétends, un quart-d'heure pour le sentir; une minute, un instant suffit pour arracher de mon sein mille ardens soupirs, & me rappeller avec ton image celle de mon bonheur passé. Pourquoi faut-il que la joie de posséder un si précieux trésor, soit mê-

lée d'une si cruelle amertume ? Avec quelle violence il me rappelle des temps qui ne sont plus ! Je crois, en le voyant, te revoir encore ; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le souvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le Ciel m'a donnés & ravis dans sa colère ! Hélas, un instant me désabuse ; toute la douleur de l'absence se ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a suspendue, & je suis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus sensibles. Dieux ! quels torrens de flammes mes avides regards puisent dans cet objet inattendu ! ô, comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvemens impétueux que ta présence y faisoit naître ! ô Julie, s'il étoit vrai qu'il pût transmettre à tes sens le délire & l'illusion des miens..... Mais pourquoi ne le seroit-il pas ? Pourquoi des impressions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas aussi loin qu'elle ? Ah, chère amante ! où que tu sois, quoique tu fasses au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre Amant adresse à ta personne, ne sens-tu pas ton charmant visage inondé des pleurs de l'amour & de la tristesse ? Ne sens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton sein, pressés, comprimés, accablés de mes ardens baisers ? Ne te sens-tu pas embraser toute entière du feu de mes lèvres brûlantes !... Ciel, qu'entends-je ? Quel-

qu'un vient.... Ah! ſerrons, cachons mon tréſor..... un importun!.... Maudit ſoit le cruel qui vient troubler des tranſports ſi doux!..... Puiſſe-t-il ne jamais aimer..... ou vivre loin de ce qu'il aime!

LETTRE XXIII.

A MADAME D'ORBE.

C'Eſt à vous, charmante Couſine, qu'il faut rendre compte de l'Opéra; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres; & que Julie vous ait gardé le ſecret, je vois d'où lui vient cette curioſité. J'y fus une fois pour contenter la mienne; j'y ſuis retourné pour vous deux autres fois. Tenez m'en quitte, je vous prie, après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bâiller, y ſouffrir, y périr pour votre ſervice; mais y reſter éveillé & attentif, cela ne m'eſt pas poſſible.

Avant de vous dire ce que je penſe de ce fameux Théatre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici; le jugement des connoiſſeurs pourra redreſſer le mien ſi je m'abuſe.

L'Opéra de Paris paſſe à Paris pour le ſpectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'eſt, dit-on, le plus ſuperbe monument de la magnificence de Louis

XIV. Il n'eſt pas ſi libre à chacun que vous le penſez de dire ſon avis ſur ce grave ſujet. Ici l'on peut diſputer de tout hors de la Muſique & de l'Opéra, il y a du danger à manquer de diſſimulation ſur ce ſeul point ; la Muſique françoiſe ſe maintient par une inquiſition très-ſévère, & la première choſe qu'on inſinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'eſt que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de ſi beau dans le reſte du monde que l'Opéra de Paris. En effet, la vérité eſt que les plus diſcrets s'en taiſent, & n'oſent en rire qu'entr'eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y repréſente à grands frais, non-ſeulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que perſonne n'a jamais vues, & ſûrement Pope a voulu déſigner ce bizarre théatre par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des Dieux, des lutins, des monſtres, des Rois, des bergers, des fées, de la fureur, de la joie, un feu, une gigue, une bataille, & un bal.

Cet aſſemblage ſi magnifique & ſi bien ordonné eſt regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choſes qu'il repréſente. En voyant paroître un temple on eſt ſaiſi d'un ſaint reſpect, & pour peu que la Déeſſe en ſoit jolie, le parterre eſt à moitié païen. On n'eſt pas ſi difficile ici qu'à la Comédie françoiſe. Ces mêmes ſpecta-

teurs qui ne peuvent revêtir un Comédien de son personnage, ne peuvent à l'Opéra séparer un Acteur du sien. Il semble que les esprits se roidissent contre une illusion raisonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle est absurde & grossière ; ou peut-être que des Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penser ce qu'on veut ; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exister ?

L'Opéra n'est donc point ici comme ailleurs une troupe de gens payés pour se donner en spectacle au public ; ce sont, il est vrai, des gens que le public paie & qui se donnent en spectacle ; mais tout cela change de nature, attendu que c'est une Académie Royale de musique, une espèce de Cour souveraine qui juge sans appel dans sa propre cause & ne se pique pas autrement de justice ni de fidélité. (q) Voilà, Cousine, comment dans certains pays l'essence des choses tient aux mots, & comment des noms honnêtes suffisent pour honorer ce qui l'est le moins.

Les membres de cette noble Académie ne dérogent point. En revanche, ils sont excommuniés, ce qui est précisément le con-

[q] Dit en mots plus ouverts, cela n'en feroit que plus vrai ; mais ici je suis partie, & je dois me taire. Par-tout où l'on est moins soumis aux loix qu'aux hommes, on doit savoir endurer l'injustice.

traire de l'usage des autres pays ; mais peut-être, ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles & damnés, que roturiers & bénis. J'ai vu sur le théatre un chevalier moderne aussi fier de son métier qu'autrefois l'infortuné Labérius fut humilié du sien, (r) quoiqu'il le fit par force & ne récitât que ses propres ouvrages. Aussi l'ancien Labérius ne put-il reprendre sa place au cirque parmi les chevaliers romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une sur les bancs de la Comédie françoise parmi la première noblesse du pays, & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de respect de la majesté du Peuple romain, qu'on parle à Paris de la majesté de l'Opéra.

[r] Forcé par le Tyran de monter sur le théatre, il déplora son sort par des vers très-touchans, & très-capables d'allumer l'indignation de tout honnête homme contre ce César si vanté. *Après avoir*, dit-il, *vécu soixante ans avec honneur, j'ai quitté ce matin mon foyer. Chevalier Romain, j'y rentrerai ce soir vil Histrion. Hélas, j'ai vécu trop d'un jour. O fortune ! s'il falloit me déshonorer une fois, que ne m'y forçois-tu quand la jeunesse & la vigueur me laissoient au moins une figure agréable : mais maintenant quel triste objet viens-je exposer aux rebuts du peuple Romain ? une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un sépulcre animé, qui n'a plus rien de moi que mon nom.* Le prologue entier qu'il recita dans cette occasion, l'injustice que lui fit César piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit son honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la bassesse qu'eut Cicéron d'insulter à son opprobre, la réponse fine & piquante que lui fit Labérius ; tout cela nous a été conservé par Macrobe, & c'est à mon gré, le morceau le plus curieux & le plus intéressant de toute sa compilation.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des discours d'autrui sur ce brillant spectacle ; que je vous dise à présent ce que j'y ai vu moi-même.

Figurez-vous une gaine large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion ; cette gaine est le théatre. Aux deux côtés, on place par intervalles des feuilles de paravent, sur lesquelles sont grossiérement peints les objets que la scène doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même, & presque toujours percé ou déchiré, ce qui représente des gouffres dans la terre ou des trous dans le ciel, selon la perspective. Chaque personne qui passe derrière le théatre & touche le rideau, produit en l'ébranlant une sorte de tremblement de terre assez plaisant à voir. Le ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres, suspendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchisseuse. Le soleil, car on l'y voit quelquefois, est un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déesses sont composés de quatre solives encadrées & suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette ; entre ces solives est une planche en travers sur laquelle le Dieu s'assoye, & sur le devant pend un morceau de grosse toile barbouillée, qui sert de nuage à ce magnique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées,

qui ; tandis que le perſonnage ſe démene & crie en branlant dans ſon eſcarpolette, l'enfument tout à ſon aiſe. Encens digne de la divinité.

Comme les chars ſont la partie la plus conſidérable des machines de l'Opéra, ſur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée eſt compoſée de longues lanternes angulaires, de toile ou de carton bleu, qu'on enfile à des broches paralleles, & qu'on fait tourner par des poliſſons. Le tonnerre eſt une lourdre charrette qu'on promene ſur le ceintre, & qui n'eſt pas le moins touchant inſtrument de cette agréable muſique. Les éclairs ſe font avec des pincées de poix-réſine qu'on projette ſur un flambeau ; la foudre eſt un pétard au bout d'une fuſée.

Le théatre eſt garni de petites trappes quarrées qui, s'ouvrant au beſoin, annoncent que les Démons vont ſortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur ſubſtitue adroitement de petits Démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air, ſuſpendus à des cordes, juſqu'à ce qu'ils ſe perdent majeſtueuſement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'eſt quand les cordes ſont mal conduites ou viennent à rompre ; car alors les eſprits infernaux & les Dieux immortels tombent, s'eſtropient, ſe tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela

les monstres qui rendent certaines scenes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui se promenent d'un air menaçant sur le théatre, & font voir à l'Opéra les tentations de Saint-Antoine. Chacune de ces figures est animée par un lourdaud de savoyard, qui n'a pas l'esprit de faire la bête.

Voilà, ma Cousine, en quoi consiste à peu près l'auguste appareil de l'Opéra, autant que j'ai pu l'observer du parterre à l'aide de ma lorgnette; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens soient fort cachés & produisent un effet imposant; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai apperçu de moi-même, & ce que peut appercevoir comme moi tout spectateur non préoccupé. On assure pourtant qu'il y a une prodigieuse quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela; on m'a offert plusieurs fois de me les montrer; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choses avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupé au service de l'Opéra est inconcevable. L'Orchestre & les chœurs composent ensemble près de cent personnes; il y a des multitudes de danseurs, tous les rôles sont doubles & triples, (s) c'est-à-dire, qu'il y a tou-

[s] On ne sait ce que c'est que des doubles en Italie; le public ne les souffriroit pas; aussi le spectacle est-il à beaucoup meilleur marché: il en coûteroit trop pour être mal servi.

jours un ou deux acteurs subalternes, prêts à remplacer l'acteur principal, & payés pour ne rien faire jusqu'à ce qu'il lui plaise de ne rien faire à son tour, ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques représentations, les premiers acteurs, qui sont d'importans personnages, n'honorent plus le public de leur présence; ils abandonnent la place à leurs substituts, & aux substituts de leurs substituts. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même spectacle. Chacun prend son billet comme à une Loterie, sans savoir quel lot il aura, & quel qu'il soit personne n'oseroit se plaindre, car, afin que vous le sachiez, les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun respect au public, c'est le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette Musique; vous la connoissez. Mais ce dont vous ne sauriez avoir d'idée, ce sont les cris affreux, les longs mugissemens dont retentit le théatre durant la représentation. On voit les Actrices presque en convulsion, arracher avec violence ces glapissemens de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arrière, le visage enflammé, les vaisseaux gonflés, l'estomac pantelant; on ne sait lequel est le plus désagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les

écoutent, & ce qu'il y a de plus inconcevable est que ces hurlemens sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battemens de mains on les prendroit pour des sourds charmés de saisir par-ci par-là quelques sons perçans, & qui veulent engager les acteurs à les redoubler. Pour moi, je suis persuadé qu'on applaudit les cris d'une Actrice à l'Opéra comme les tours de force d'un bateleur à la foire : la sensation en est déplaisante & pénible; on souffre tandis qu'ils durent, mais on est si aise de les voir finir sans accident qu'on en marque volontiers sa joie. Concevez que cette manière de chanter est employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les Muses, les graces, les amours, Venus même s'exprimant avec cette délicatesse, & jugez de l'effet! Pour les Diables, passe encore, cette musique a quelque chose d'infernal qui ne leur messied pas. Aussi les magies, les évocations, & toutes les fêtes du Sabat sont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opéra François.

A ces beaux sons, aussi justes qu'ils sont doux, se marient très-dignement ceux de l'Orchestre. Figurez-vous un charivari sans fin d'instrumens, sans mélodie, un ronron traînant & perpétuel de Basses ; chose la plus lugubre, la plus assommante que j'aie entendue de ma vie, & que je n'ai jamais pu supporter une demi-heure sans gagner un

violent mal de tête. Tout cela forme une espece de psalmodie à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni mesure. Mais quand par hazard il se trouve quelqu'air un peu sautillant, c'est un trépignement universel; vous entendez tout le parterre en mouvement suivre à grand peine & à grand bruit un certain homme de l'Orchestre. (*t*) Charmés de sentir un moment cette cadence qu'ils sentent si peu, ils se tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps pour courir après la mesure (*u*) toujours prête à leur échapper, au lieu que l'Allemand & l'Italien qui en sont intimément affectés la sentent & la suivent sans aucun effort, & n'ont jamais besoin de la battre. Du moins Régianino m'a-t il souvent dit que dans les Opéra d'Italie, où elle est si sensible & si vive, on n'entend, on ne voit jamais dans l'Orchestre ni parmi les spectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe Musical, les voix y sont rudes & sans douceur, les inflexions âpres & fortes, les sons forcés & traînans; nul cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple: les instrumens militaires, les fifres de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les cors, tous les hautbois, les chanteurs des rues,

[*t*] Le Bucheron.

[*u*] Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la musique Françoise à la course d'une vache qui galope, ou d'une Oye grasse qui veut voler.

les violons de guinguettes, tout cela est d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne sont pas donnés aux mêmes hommes, & en général le François paroît être de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la musique; Milord Edouard prétend que les Anglois en ont aussi peu; mais la différence est que ceux-ci le savent & ne s'en soucient guère, au lieu que les François renonceroient à mille justes droits, & passeroient condamnation sur toute autre chose, plutôt que de convenir qu'ils ne sont pas les premiers musiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la Musique à Paris comme une affaire d'Etat, peut-être parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée: à cela vous sentez qu'on n'a rien à dire. Quoiqu'il en soit, l'Opéra de Paris pourroit être une fort belle institution politique, qu'il n'en plairoit pas davantage aux gens de goût. Revenons à ma description.

Les ballets, dont il me reste à vous parler, sont la partie la plus brillante de cet Opéra, & considérés séparément, ils sont un spectacle agréable, magnifique & vraiment théatral; mais ils servent comme partie constitutive de la piece, & c'est en cette qualité qu'il les faut considérer. Vous connoissez les Opéra de Quinault; vous savez comment les divertissemens y sont employés, c'est à peu près de même, ou encore

pis, chez ſes ſucceſſeurs. Dans chaque acte l'action eſt ordinairement occupée au moment le plus intéreſſant par une fête qu'on donne aux acteurs aſſis, & que le parterre voit debout. Il arrive delà que les perſonnages de la piece ſont abſolument oubliés, ou bien que les ſpectateurs regardent les acteurs qui regardent autre choſe. La maniére d'amener ces fêtes eſt ſimple. Si le Prince eſt joyeux, on prend part à ſa joie, & l'on danſe : s'il eſt triſte, on veut l'égayer, & l'on danſe. J'ignore ſi c'eſt la mode à la Cour de donner le bal aux Rois quand ils ſont de mauvaiſe humeur : ce que je ſais par rapport à ceux-ci, c'eſt qu'on ne peut trop admirer leur conſtance ſtoïque à voir des Gavotes ou écouter des Chanſons, tandis qu'on décide quelquefois derrière le théatre de leur couronne ou de leur ſort. Mais il y a bien d'autres ſujets de danſes ; les plus graves actions de la vie ſe font en danſant. Les Prêtres danſent, les Soldats danſent, les Dieux danſent, les Diables danſent, on danſe juſques dans les enterremens, & tout danſe à propos de tout.

La danſe eſt donc le quatrième des beaux arts employés dans la conſtitution de la ſcene lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation ; & celui-là, qu'imite-t-il ? Rien. Il eſt donc hors d'œuvre quand il n'eſt employé que comme danſe ; car, que ſont des menuets, des rigaudons, des chaconnes, dans une tragédie ? Je dis plus, il

n'y ſeroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque choſe, parce que de toutes les unités, il n'y en a point de plus indiſpenſable que celle du langage; & un Opéra où l'action ſe paſſeroit moitié en chant, moitié en danſe, ſeroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié François, moitié Italien.

Non contens d'introduire la danſe comme partie eſſentielle de la ſcene lyrique, ils ſe ſont même efforcés d'en faire quelquefois le ſujet principal, & ils ont des Opéra appellés Ballets qui rempliſſent ſi mal leur titre, que la danſe n'y eſt pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces Ballets forment autant de ſujets ſéparés que d'actes, & ces ſujets ſont liés entr'eux par de certaines relations métaphyſiques, dont le ſpectateur ne ſe douteroit jamais ſi l'auteur n'avoit ſoin de l'en avertir dans un prologue. Les ſaiſons, les âges, les ſens, les élémens; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danſe, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination? Quelques-uns même ſont purement allégoriques, comme le carnaval & la folie; & ce ſont les plus inſupportables de tous; parce qu'avec beaucoup d'eſprit & de fineſſe, ils n'ont ni ſentimens, ni tableaux, ni ſituations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui peut donner priſe à la muſique, flatter le cœur, & nourrir l'illuſion. Dans ces prétendus Ballets l'action ſe paſſe toujours

jours en chant, la danse interrompt toujours l'action ou ne s'y trouve que par occasion & n'imite rien. Tout ce qu'il arrive, c'est que ces Ballets ayant encore moins d'intérêt que les Tragédies, cette interruption y est moins marquée : s'ils étoient moins froids, on en seroit plus choqué ; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des Auteurs pour empêcher que la danse ne lasse est de faire en sorte que la pièce ennuie.

Ceci me mene insensiblement à des recherches sur la véritable constitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette Lettre & qui me jetteroient loin de mon sujet : j'en ai fait une petite dissertation à part que vous trouverez ci-jointe, & dont vous pourrez causer avec Régianino. Il me reste à vous dire sur l'Opéra françois, que le plus grand défaut que j'y crois remarquer est un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en representation le Merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, est aussi-bien placé dans un poëme épique que ridiculement sur un théatre. J'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vu, qu'il se trouvât des artistes assez imbécilles pour vouloir imiter le char du Soleil, & des Spectateurs assez enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un spectacle aussi superbe que l'Opéra pouvoit l'ennuyer à si grands frais. Je le conçois bien moi qui ne suis pas un La Bruyere, & je soutiens que

pour tout homme qui n'eſt pas dépourvu du goût des beaux arts, la muſique françoiſe, la danſe & le merveilleux mêlés enſemble feront toujours de l'Opéra de Paris le plus ennuyeux ſpectacle qui puiſſe exiſter. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution; non qu'ils ne ſoient très-en état de connoître la bonne; mais parce qu'en ceci le mal les amuſe plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir; le plaiſir de la critique les dédommage de l'ennui du ſpectacle, & il leur eſt plus agréable de s'en moquer quand ils n'y ſont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y ſont.

LETTRE XXIV

DE JULIE.

OUi, oui je le vois bien; l'heureuſe Julie t'eſt toujours chère. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, ſe fait ſentir dans ta dernière Lettre; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le ſort a beau nous ſéparer, preſſons nos cœurs l'un contre l'autre, conſervons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'abſence & du déſeſpoir, & que tout ce qui devroit relâcher notre attachement ne ſerve qu'à le reſſerrer ſans ceſſe.

Mais admire ma simplicité ; depuis que j'ai reçu cette Lettre, j'éprouve quelque chose des charmans effets dont elle parle, & ce badinage du Talisman, quoiqu'inventé par moi-même, ne laisse pas de me séduire & de me paroître une vérité. Cent fois le jour quand je suis seule un tressaillement me saisit comme si je te sentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & je suis si folle, que je crois sentir l'impression des caresses que tu lui fais & des baisers que tu lui donne : ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illusions ! ô chimères, dernières ressources des malheureux ! Ah, s'il se peut, tenez-nous lieu de réalité ! Vous êtes quelque chose encore à ceux pour qui le bonheur n'est plus rien.

Quant à la manière dont je m'y suis prise pour avoir ce portrait, c'est bien un soin de l'amour ; mais crois que s'il étoit vrai qu'il fit des miracles, ce n'est pas celui-là qu'il auroit choisi. Voici le mot de l'énigme. Nous eumes il y a quelque-temps ici un peintre en miniature venant d'Italie ; il avoit des Lettres de Milord Edouard, qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui est arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occasion pour avoir le portrait de ma Cousine ; je voulus l'avoir aussi. Elle & ma Mère voulurent avoir le mien, & à ma prière le peintre en fit secrétement une seconde copie. Ensuite sans m'embar-

raſſer de copie ni d'original, je choiſis ſubtilement le plus reſſemblant des trois pour te l'envoyer. C'eſt une fripponnerie dont je ne me ſuis pas fait un grand ſcrupule ; car un peu de reſſemblance de plus ou de moins n'importe guére à ma Mere & à ma Couſine ; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne, ſeroient une eſpèce d'infidélité d'autant plus dangereuſe que mon portrait ſeroit mieux que moi, & je ne veux point, comme que ce ſoit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reſte, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus ſoigneuſement vêtue ; mais on ne m'a pas écoutée, & mon père lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il eſt. Je te prie, au moins de croire qu'excepté la coëffure, cet ajuſtement n'a point été pris ſur le mien, que le peintre a tout fait de ſa grace, & qu'il a orné ma perſonne des ouvrages de ſon imagination.

LETTRE XXV

A JULIE.

IL faut, chère Julie, que je te parle encore de ton portrait ; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus ſi ſenſible ; mais au contraire avec le regret d'un homme abuſé par un faux eſpoir, & que

rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace & de la beauté, même de la tienne ; il eſt aſſez reſſemblant & peint par un habile homme, mais pour en être content, il faudroit ne te pas connoître.

La première choſe que je lui reproche eſt de te reſſembler & de n'être pas toi, d'avoir ta figure & d'être inſenſible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits ; il n'a point rendu ce doux ſentiment qui les vivifie, & ſans lequel tout charmans qu'ils ſeroient, ils ne ſont rien. C'eſt dans ton cœur, ma Julie, qu'eſt le fard de ton viſage, & celui-là ne s'imite point. Ceci tient, je l'avoue, à l'inſuffiſance de l'art ; mais c'eſt au moins la faute de l'artiſte de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de fineſſe au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit deux ou trois petites veines ſous la peau, à peu près comme dans ces fleurs d'Iris que nous conſidérions un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues eſt trop près des yeux, & ne ſe fond pas délicieuſement en couleur de roſe vers le bas du viſage comme ſur le modèle. On diroit que c'eſt du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'eſt pas peu de choſe, car il te rend

l'œil moins doux, & l'air plus hardi.

Mais, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui se cachent aux deux coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'osois réchauffer quelquefois de la mienne? Il n'a point donné leur grace à ces coins, il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & sérieux qui change tout-à-coup à ton moindre sourire, & porte au cœur je ne sais quel enchantement inconnu, je ne sais quel soudain ravissement que rien ne peut exprimer. Il est vrai que ton portrait ne peut passer du sérieux au sourire. Ah! c'est précisément de quoi je me plains: pour pouvoir exprimer tous tes charmes, il faudroit te peindre dans tous les instans de ta vie.

Passons au Peintre d'avoir omis quelques beautés; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton visage, c'est d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache imperceptible que tu as sous l'œil droit, ni celle qui est au cou du côté gauche. Il n'a point mis..... ô Dieux, cet homme étoit-il de bronze?..... Il a oublié la petite cicatrice qui t'est restée sous la lévre. Il t'a fait les cheveux & les sourcils de la même couleur, ce qui n'est pas: les sourcils sont plus châtains, & les cheveux plus cendrés.

Bionda testa, occhi, azurri, e bruno ciglio.

Il a fait le bas du visage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légére sinuosité

qui, séparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus sensibles, il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en sais fort mauvais gré ; car ce n'est pas seulement de tes beautés que je suis amoureux, mais de toi toute entière telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien, & mon cœur se soucie aussi peu des attraits que tu n'as pas, qu'il est jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajustement, je le passerai d'autant moins que, parée ou négligée, je t'ai toujours vue mise avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure est trop chargée ; on me dira qu'il n'y a que des fleurs : Hé bien, ces fleurs sont de trop. Te souviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaisane, & où ta cousine dit que je dansois en philosophe ? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue tresse de tes cheveux roulée autour de ta tête & rattachée avec une aiguille d'or, à la manière des villageoises de Berne. Non, le Soleil orné de tous les rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs, & sûrement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de sa vie. C'est ainsi, ma Julie, que tu dois être coëffée ; c'est l'or de tes cheveux qui doit parer ton visage, & non cette rose qui les cache & que ton teint flétrit. Dis à la Cou-

sine, car je reconnois ses soins & son choix ; que ces fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure, ne sont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'*Adone*, & qu'on peut leur passer de suppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A l'égard du buste, il est singulier qu'un amant soit là-dessus plus sévère qu'un père, mais en effet je ne t'y trouve pas vêtue avec assez de soin. Le portrait de Julie doit être modeste comme elle. Amour ! ces secrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de son imagination. Je le crois, je le crois ! Ah, s'il eut apperçu le moindre de ces charmes voilés, ses yeux l'eussent dévoré, mais sa main n'eut point tenté de les peindre ; pourquoi faut-il que son art téméraire ait tenté de les imaginer ? Ce n'est pas seulement un défaut de bienséance, je soutiens que c'est encore un défaut de goût. Oui, ton visage est trop chaste pour supporter le désordre de ton sein ; on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroître ; il n'y a que le délire de l'amour qui puisse les accorder, & quand sa main ardente ose dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivresse & le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies & non que tu l'exposes.

Voilà la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-dessus le dessein de le réformer selon mes idées. Je les ai communiquées à un

eintre habile, & ſur ce qu'il a déjà fait, eſpére te voir bientôt plus ſemblable à toi-ême. De peur de gâter le portrait nous ſayons les changemens ſur une copie que lui en ai fait faire, & il ne les tranſporte r l'original que quand nous ſommes bien rs de leur effet. Quoique je deſſine aſſez édiocrement, cet artiſte ne peut ſe laſſer admirer la ſubtilité de mes obſervations ; ne comprend pas combien celui qui me s dicte eſt un maître plus ſavant que lui. lui parois auſſi quelquefois fort bizarre : dit que je ſuis le premier amant qui s'a-ſe de cacher des objets qu'on n'expoſe ja-ais aſſez au gré des autres, & quand je i réponds que c'eſt pour mieux te voir ute entière que je t'habille avec tant de n, il me regarde comme un fou. Ah ! e ton portrait ſeroit bien plus touchant, je pouvois inventer des moyens d'y mon-r ton ame avec ton viſage, & d'y pein-e à la fois ta modeſtie & tes attraits ! Je jure, ma Julie, qu'ils gagneront beau-up à cette réforme. On n'y voyoit que ux qu'avoit ſuppoſé le peintre, & le ſpec-teur ému les ſuppoſera tels qu'ils ſont. Je ſais quel enchantement ſecret regne ns ta perſonne ; mais tout ce qui la tou-e ſemble y participer ; il ne faut qu'apper-voir un coin de ta robe pour adorer celle i la porte. On ſent, en regardant ton ajuſ-ment, que c'eſt par-tout le voile des gra-s qui couvre la beauté ; & le goût de ta

modeſte parure, ſemble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle recele.

LETTRE XXVI.

A JULIE.

JUlie ! ô Julie ! ô toi qu'un temps j'oſois appeller mienne, & dont je profane aujourd'hui le nom ! la plume échappe à ma main tremblante ; mes larmes inondent le papier ; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne falloit jamais écrire ; je ne puis ni me taire ni parler ! Vous, honorable & chère image, viens épurer & raffermir un cœur avilli par la honte & briſé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'éteint ; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton abſence m'a laiſſé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même ! Quelque abject que j'aille être à tes yeux, je le ſuis cent fois plus aux miens propres ; car en me voyant tel que je ſuis, ce qui m'humilie le plus encore, c'eſt de te voir, de te ſentir au fond de mon cœur, dans un lieu déſormais ſi peu digne de toi ! & de ſonger que le ſouvenir des plus vrais plaiſirs de l'amour n'a pu garantir mes ſens d'un piége ſans appas, & d'un crime ſans charmes.

Tel est l'excès de ma confusion qu'en recourant à ta clémence, je crains même de souiller tes regards sur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure & chaste, un récit que j'épargnerois à ta modestie, s'il n'étoit un moyen d'expier mes égaremens; je suis indigne de tes bontés, je le sais; je suis vil, bas, mépriſable; mais au moins je ne serai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie que de t'abuser un seul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuses qui ne me rendoient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'est arrivé. Il sera aussi sincère que mon regret; c'est tout ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoissance avec quelques Officiers aux Gardes, & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne sais quels faux airs qui ne sont pas faits pour eux. Ils se moquoient à leur tour de me voir conserver dans Paris la simplicité des antiques mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manières pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & résolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fut. Après plusieurs tentatives, qui réussirent point, ils en firent une mieux concertée qui n'eut que trop de

succès. Hier matin, ils vinrent me proposer d'aller souper chez la femme d'un Colonel qu'ils me nommèrent, & qui sur le bruit de ma sagesse, avoient, disoient-ils, envie de faire connoissance avec moi. Assez sot pour donner dans ce persiflage, je leur représentai qu'il seroit mieux d'aller premièrement lui faire visite, mais ils se moquèrent de mon scrupule, me disant que la franchise Suisse ne comportoit pas tant de façon, & que ces manières cérémonieuses ne serviroient qu'à lui donner mauvaise opinion de moi. A neuf heures nous nous rendîmes donc chez la Dame. Elle vint nous recevoir sur l'escalier; ce que je n'avois encore observé nulle part. En entrant je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & par-tout un certain air d'aprêt qui ne me plut point. La maîtresse de la maison me parut jolie, quoiqu'un peu passée; d'autres femmes à peu près du même âge, & d'une semblable figure étoient avec elle; leur parure assez brillante, avoit plus d'éclat que de goût; mais j'ai déjà remarqué que c'est un point sur lequel on ne peut guère juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens se passèrent à peu près comme par-tout; l'usage du monde apprend à les abréger, ou à les tourner vers l'enjouement avant qu'ils ennuient. Il n'en fut pas tout-à-fait de même, si-tôt que la conversation devint générale & sérieuse.

Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné, comme si ce ton ne leur eut pas été familier, & pour la première fois depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarrassées à soutenir un entretien raisonnable. Pour trouver une matière aisée, elles se jettent sur leurs affaires de famille, & comme je n'en connoissois pas une, chacune dit de la sienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant ouï parler de M. le Colonel; ce qui m'étonnoit dans un pays où l'usage est d'appeller les gens par leur nom plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fausse dignité fit bientôt place à des manières plus naturelles. On se mit à causer tout bas, & reprenant sans y penser un ton de familiarité peu décente, on chuchetoit, on sourioit en me regardant, tandis que la Dame de la maison questionnoit sur l'état de mon cœur d'un certain ton résolu qui n'étoit guère propre à le gagner. On servit, & la liberté de la table qui semble confondre tous les états, mais qui met chacun à sa place sans qu'il y songe, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sûreté de ma répugnance, je consacrai cette soirée à ma fonction d'observateur, & résolus d'employer à connoître cet ordre de femmes, la seule occasion que j'en aurois de ma vie. Je tirai

peu de fruit de mes remarques ; elles avoient si peu d'idée de leur état présent, si peu de prévoyance pour l'avenir, & hors du jargon de leur métier, elles étoient si stupides à tous égards, que le mépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaisir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en ressentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice : à cela près, je n'entendis sortir de leur bouche aucun mot qui partît du cœur. J'admirai comment d'honnêtes-gens pouvoient supporter une société si dégoûtante. C'eût été leur imposer une peine cruelle à mon avis, que de les condamner au genre de vie qu'ils choisissoient eux-mêmes.

Cependant le souper se prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les discours n'étoient pas tendres, mais déshonnêtes ; & les femmes tâchoient d'exciter par le désordre de leur ajustement les desirs qui l'auroient dû causer. D'abord, tout cela ne fit sur moi qu'un effet contraire, & tous leurs efforts pour me séduire ne servoient qu'à me rebuter. Douce pudeur! disois-je en moi-même, suprême volupté de l'amour ; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! combien, si elles connoissoient ton empire elles mettroient de soins à te conserver, sinon par honnêteté, du-moins par coquetterie!

Mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui le veut imiter. Quelle différence, penſois-je encore, de la groſſière impudence de ces créatures & de leurs équivoques licencieuſes à ces regards timides & paſſionnés, à ces propos pleins de modeſtie, de grace, & de ſentiment, donc..... je n'oſois achever; je rougiſſois de ces indignes comparaiſons..... je me reprochois comme autant de crimes les charmans ſouvenirs qui me pourſuivoient malgré moi..... En quels lieux oſois-je penſer à celle..... Hélas! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chère image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frappoient mes yeux m'échauffèrent inſenſiblement; mes deux voiſines ne ceſſoient de me faire des agaceries qui furent enfin pouſſées trop loin pour me laiſſer de ſang froid. Je ſentis que ma tête s'embarraſſoit; j'avois toujours bu mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore, & enfin je m'aviſai de la boire pure. Alors, ſeulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, & que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes qui ne m'auroient attiré que des railleries; je ceſſai de boire. Il n'étoit plus temps; le mal étoit fait. L'ivreſſe ne tarda pas à m'ôter le peu de connoiſſance qui me reſtoit. Je fus ſurpris, en revenant à moi, de me trouver dans un

cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, & j'eus au même instant le désespoir de me sentir aussi coupable que je pouvois l'être.....

J'ai fini ce récit affreux; qu'il ne souille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attends mon jugement, j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que soit mon châtiment, il me sera moins cruel que le souvenir de mon crime.

LETTRE XXVII.

RÉPONSE.

RAssurez-vous sur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colère. Ce n'est pas moi, c'est vous que vous avez offensé par un désordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en suis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir, & le mal que vous vous faites est le seul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougissez, vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes; & je ne vois guère en cette occasion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin, & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, & qu'il faut que l'amitié vous découvre.

La honte et les remords vengent l'amour outragé.

Votre première erreur, eſt d'avoir pris une mauvaiſe route en entrant dans le monde, plus vous avancez, plus vous vous égarez, & je vois en frémiſſant que vous êtes perdu ſi vous ne revenez ſur vos pas. Vous vous laiſſez conduire inſenſiblement dans le piége que j'avois craint. Les groſſières amorces du vice ne pouvoient d'abord vous ſéduire, mais la mauvaiſe compagnie a commencé par abuſer votre raiſon pour corrompre votre vertu, & fait déjà ſur vos mœurs le premier eſſai de ſes maximes.

Quoique vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris; il eſt aiſé de juger de vos ſociétés par vos lettres, & de ceux qui vous montrent les objets par votre manière de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations; vous avez continué ſur le même ton, & mon déplaiſir n'a fait qu'augmenter. En vérité l'on prendroit ces lettres pour les ſarcaſmes d'un petit-maître, plutôt que pour les relations d'un Philoſophe, & l'on a peine à les croire de la même main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi! vous penſez étudier les hommes dans les petites manières de quelques coteries de précieuſes ou de gens déſœuvrés, & ce vernis extérieur & changeant, qui devroit à peine frapper vos yeux, fait le fonds de toutes vos remarques! Etoit-ce là

peine de recueillir avec tant de soin des usages & des bienséances qui n'existeront plus dans dix ans d'ici, tandis que les ressorts éternels du cœur humain, le jeu secret & durable des passions échappent à vos recherches ? Prenons votre lettre sur les femmes, qu'y trouverai-je qui puisse m'apprendre à les reconnoître ? Quelque description de leur parure, dont tout le monde est instruit, quelques observations malignes sur leur manière de se mettre & de se présenter, quelque idée du désordre d'un petit nombre, injustement généralisée ; comme si tous les sentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allassent en carrosse & aux premières loges. M'avez-vous rien dit qui m'instruise solidement de leurs goûts, de leur maximes, de leur vrai caractère ; & n'est-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme sage ait oublié ce qui regarde les soins domestiques & l'éducation des enfans ? La seule chose qui semble être de vous dans toute cette Lettre, c'est le plaisir avec lequel vous louez leur bon naturel & qui fait honneur au vôtre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre justice au sexe en général ; & dans quel pays du monde la douceur & la commisération ne sont-elles pas l'aimable partage des femmes ?

Quelle différence de tableau si vous m'eussiez peint ce que vous aviez vu plu-

tôt que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins, que vous n'eussiez consulté que des gens sensés ! Faut-il que vous, qui avez tant pris de soins à conserver votre jugement, alliez le perdre comme de propos délibéré dans le commerce d'une jeunesse inconsidérée, qui ne cherche dans la société des sages qu'à les séduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fausses convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumières & de raison qui vous sont essentielles. Malgré tout votre emportement, vous êtes le plus facile des hommes, & malgré la maturité de votre esprit, vous vous laissez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne sauriez fréquenter des gens de votre âge sans en descendre & redevenir enfant. Ainsi vous vous dégradez en pensant vous assortir, & c'est vous mettre au-dessous de vous-mêmes, que ne pas choisir des amis plus sages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit sans le savoir dans une maison déshonnête ; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes Officiers que vous ne deviez pas connoître, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laisser diriger vos amusemens. Quant au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zèle que de prudence ; si vous êtes trop sérieux pour être leur camarade

vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, & vous ne devez vous mêler de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

Une seconde faute plus grave encore & beaucoup moins pardonnable, est d'avoir pu passer volontairement la soirée dans un lieu si peu digne de vous, & de n'avoir pas fui dès le premier instant où vous avez connu dans quelle maison vous étiez. Vos excuses là-dessus sont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire* ! comme s'il y avoit quelque espèce de bienséance en de pareils lieux, ou que la bienséance dut jamais l'emporter sur la vertu, & qu'il fut jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire ! Quant à la sécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien, l'événement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui sait lire dans votre cœur, c'est la honte qui vous retint. Vous craignîtes qu'on ne se moquât de vous en sortant : un moment de huée vous fit peur ; & vous aimâtes mieux vous exposer au remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous suivîtes en cette occasion ? Celle qui la première introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique ; & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations qui succombe aux mauvais exem-

ples ; tel rougit d'être modeſte & devient effronté par honte, & cette mauvaiſe honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaiſes inclinations. Voilà ſur-tout de quoi vous avez à préſerver le vôtre ; car quoique vous faſſiez, la crainte du ridicule que vous mépriſez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame auſſi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous ſavez mieux que moi, je me contenterai de vous propoſer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus ſûr, peut-être, que tous les raiſonnemens de la Philoſophie. C'eſt de faire dans votre eſprit une légère tranſpoſition de temps, & d'anticiper ſur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux ſouper vous vous fuſſiez fortifié contre un inſtant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état où votre ame alloit être ſi-tôt que vous ſeriez dans la rue ; ſi vous vous fuſſiez repréſenté le contentement intérieur d'échapper aux piéges du vice ; l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaiſir que vous eut donné la conſcience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même ; eſt-il croyable que tout cela ne l'eut pas emporté ſur une ré-

pugnance d'un instant, à laquelle vous n'eussiez jamais cédé si vous en aviez envisagé les suites? Encore, qu'est-ce que cette répugnance, qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun? Infailliblement cette réflexion vous eut sauvé pour un moment de mauvaise honte, une honte beaucoup plus juste, plus durable, les regrets, le danger, & pour ne vous rien dissimuler, votre amie eut versé quelques larmes de moins.

Vous voulûtes, dites-vous, mettre à profit cette soirée pour votre fonction d'observateur? Quel soin! Quel emploi! que vos excuses me font rougir de vous! Ne serez-vous point aussi curieux d'observer un jour les voleurs dans leurs Cavernes, & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliser les passans? Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, & que l'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice? Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter; il l'observe, & montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause; mais quant aux désordres particuliers, il s'y oppose ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs, étoit-il besoin de voir de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe & des discours qu'on y tient? Pour moi, sur leur seul objet plus que

sur le peu que vous m'en avez dit, je devine aisément tout le reste, & l'idée des plaisirs qu'on y trouve, me fait connoître assez les gens qui les cherchent.

Je ne sais si votre commode philosophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de semblables lieux ; mais j'espère au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assez pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de je ne sais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie ; comme si les deux sexes étoient sur ce point de natures différentes, & que dans l'absence ou le célibat, il fallut à l'honnête-homme des ressources dont l'honnête-femme n'a pas besoin. Si cette erreur ne vous mène pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah ! si vous voulez être méprisable, soyez-le au moins sans prétexte, & n'ajoutez point le mensonge à la crapule. Tous ces prétendus besoins n'ont point leur source dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des sens. Les illusions mêmes de l'amour se purifient dans un cœur chaste, & ne corrompent qu'un cœur déjà corrompu. Au contraire, la pureté se soutient par elle-même ; les desirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber. L'amitié m'a fait

ſurmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil ſujet, celle-ci ſera la dernière ; car à quel titre eſpérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refuſé à l'honnêteté, à l'amour, & à la raiſon ?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des deſcriptions graves & judicieuſes ; à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le ſens & la raiſon ſont par-tout ſacrifiés à un certain tour plaiſant, fort éloigné de votre caractère. Je ne ſais comment vous avez fait ; mais depuis que vous vivez dans le ſéjour des talens, les vôtres paroiſſent diminués ; vous aviez gagné chez les payſans, & vous perdez parmi les beaux eſprits. Ce n'eſt pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoiſſances que vous y avez faites ; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mêlange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens ſenſés qui le connoiſſent par une longue expérience & de paiſibles obſervations, non de jeunes étourdis qui n'en voient que la ſuperficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris eſt plein de ſavans accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théatre en offre tous les jours le ſujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & ſtudieux vont courant comme vous de maiſon en maiſon, de coterie en

coterie,

coterie, pour amuſer les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philoſophie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainſi leur état, proſtituer leurs talens & ſoutenir par leur exemple des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient, ſûrement pluſieurs ne le font point, & c'eſt ceux-là que vous devez rechercher.

N'eſt-il pas ſingulier encore, que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne ſoit plein pour vous que de gens de condition; que ceux de votre état ſoient les ſeuls dont vous ne parliez point; comme ſi les vains préjugés de la nobleſſe ne vous coûtoient pas aſſez cher pour les haïr, & que vous cruſſiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui ſont peut-être l'ordre le plus reſpectable du pays où vous êtes? Vous avez beau vous excuſer ſur les connoiſſances de Milord Edouard: avec celles-là vous en euſſiez bientôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter; qu'il eſt toujours aiſé de deſcendre; & de votre propre aveu, c'eſt le ſeul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple, que d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux: car, s'arrêter aux gens qui repréſentent toujours, c'eſt ne voir que des Comédiens.

Je voudrois que votre curioſité allât plus loin encore. Pourquoi, dans une Ville ſi ri-

che, le bas peuple eſt-il ſi miſérable, tandis que la miſére extrême eſt ſi rare parmi nous où l'on ne voit point de millionnaires ? Cette queſtion, ce me ſemble, eſt bien digne de vos recherches ; mais ce n'eſt pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la réſoudre. C'eſt dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le ſage en apprend les myſtéres dans la chaumière du pauvre. C'eſt-là qu'on voit ſenſiblement les obſcures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle : c'eſt-là qu'on s'inſtruit par quelles iniquités ſecretes le puiſſant & le riche arrachent un reſte de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah, ſi j'en crois nos vieux militaires, que de choſes vous apprendriez dans les greniers d'un cinquième étage, qu'on enſevelit ſous un profond ſecret dans les hôtels du Fauxbourg St. Germain ; & que tant de beaux parleurs ſeroient confus avec leurs feintes maximes d'humanité, ſi tous les malheureux qu'ils ont faits ſe préſentoient pour les démentir !

Je ſais qu'on n'aime pas le ſpectacle de la miſere qu'on ne peut ſoulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuſe de ſecourir ; mais ce n'eſt pas d'argent ſeulement qu'ont beſoin les infortunés, & il n'y a que les pareſſeux de bien faire qui ne ſachent faire du bien que la bourſe à la main. Les conſolations, les con-

seils, les soins, les amis, la protection sont autant de ressources que la commisération vous laisse, au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés, ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles, & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure & salutaire, & va fertiliser les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'un ombre nuisible, ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Voilà, mon ami, comment on tire parti du présent en s'instruisant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la sagesse, afin que quand les lumières acquises nous resteroient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le temps employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi des gens en place, ne sauroit prendre trop de préservatifs contre leurs maximes empoisonnées, & il n'y a que l'exercice continuel de la bienséance, qui garantisse les

meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Eſſayez, croyez-moi, de ce nouveau genre d'étude; il eſt plus digne de vous que ceux que vous avez embraſſés, & comme l'eſprit s'étrécit à meſure que l'ame ſe corrompt, vous ſentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des ſublimes vertus, éleve & nourrit le génie; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui ſert mieux à en trouver la ſource, & à nous éloigner en tout ſens des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchiſe de l'amitié dans la ſituation critique où vous me paroiſſez être; de peur qu'un ſecond pas vers le déſordre ne vous y plongeât enfin ſans retour, avant que vous euſſiez le temps de vous reconnoître. Maintenant, je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & ſincére confeſſion m'a touchée; car je ſens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conſéquent combien celle de votre faute vous peſoit ſur le cœur. Une erreur involontaire ſe pardonne & s'oublie aiſément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime, dont je ne me départirai point. Qui peut s'abuſer deux fois en pareil cas, ne s'eſt pas même abuſé la première.

Adieu, mon ami, veilles avec ſoin ſur ta ſanté, je t'en conjure, & ſonge qu'il ne doit reſter aucun trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies de plusieurs de vos lettres à Milord Edouard, qui m'obligent à rétracter une partie de mes censures sur les matières & le style de vos observations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de sujets importans, & me paroissent pleines de réflexions graves & judicieuses. Mais en revanche, il est clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma Cousine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre estime, en ne nous envoyant que des relations si propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'est ce me semble assez mal honorer vos leçons, que de juger vos écolières indignes d'admirer vos talens : & vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'est guère du ressort des femmes, & mon Oncle nous en a tant ennuyées, que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'est pas non plus, à vous parler franchement, l'étude à laquelle je donnerois la préférence ; son utilité est trop loin de moi pour me toucher beaucoup, & ses lumières sont trop sublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement sous lequel le Ciel m'a fait naître, je me soucie peu de savoir s'il en est de meilleurs. De quoi

me ſerviroit de les connoître, avec ſi peu de pouvoir pour les établir ; & pourquoi contriſterois-je mon ame à conſidérer de ſi grands maux, où je ne peux rien tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'eſt permis de ſoulager ? Mais je vous aime, & l'intérêt que je ne prends pas aux ſujets, je le prends à l'Auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie, & fière d'un mérite ſi digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'eſprit qu'il m'en faut pour ſentir le vôtre. Ne me refuſez donc pas le plaiſir de connoître & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que ſi le Ciel uniſſoit nos deſtinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penſer avec vous ?

LETTRE XXVIII.

DE JULIE.

TOut eſt perdu ! tout eſt découvert ! Je ne trouve plus tes Lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au ſoir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mère ſeule peut les avoir ſurpriſes. Si mon père les voit,

c'eſt fait de ma vie! Eh, que ſerviroit qu'il ne les vit pas, s'il faut renoncer..... Ah Dieu! ma mère m'envoie appeller. Où fuir? Comment ſoutenir ſes regards? Que ne puis-je me cacher au ſein de la terre!..... Tout mon corps tremble, & je ſuis hors d'état de faire un pas..... la honte, l'humiliation, les cuiſans reproches..... j'ai tout mérité, je ſupporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mère éplorée..... ô mon cœur, quels déchiremens!..... Elle m'attend; je ne puis tarder davantage..... elle voudra ſavoir..... il faudra tout dire..... Regianino ſera congédié. Ne m'écris plus juſqu'à nouvel avis..... qui ſait ſi jamais... je pourrois..... quoi, mentir?..... mentir à ma mère..... Ah, s'il faut nous ſauver par le menſonge, adieu nous ſommes perdus!

Fin de la ſeconde Partie.